This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

MÉLANGES
TIRÉS D'UNE GRANDE
BIBLIOTHEQUE.

K

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

SUITE DE LA CINQUIEME PARTIE,

ROMANS du Seizieme siecle. SECT. III.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

840.9
M526
v. 10

Ref.-Stacks
Nijhoff
5-3-50
70495

DE LA LECTURE DES LIVRES FRANÇOIS.

Le Livre de Ponthus, fils du Roi de Galice, & de la belle Sidoine, fille du Roi de Bretaigne. (Nouvellement imprimé à Paris, sans date, *in*-4°. gothique.

On ne connoît que cette seule Edition de ce Roman, &, selon toute apparence, elle n'est pas plus ancienne que le commencement du seizieme siecle; mais nous en avons des manuscrits en papier, qui sont sûrement du quinzieme : l'impossi-

bilité d'en déchiffrer deux, dont un m'appartient, m'a empêché d'en rendre compte dans mes précédens Volumes: cependant, après être parvenu à lire les titres des Chapitres, je me suis assuré que l'imprimé leur est conforme. Je peux répondre de même que les noms des Seigneurs François & Bretons que l'on lira dans cet extrait, figurent déjà dans les plus anciens manuscrits de Ponthus; ainsi ceux qui les portent peuvent être certains que, dès le commencement du quinzieme siecle, leurs Maisons étoient mises au rang des plus illustres. Ce sont des preuves de Noblesse fondées sur un Roman: mais ne sait-on pas que les Romans, toujours faux dans l'exposé des faits qu'ils renferment, sont des monumens utiles & même précieux pour les mœurs, les usages, la façon de penser, & les opinions des temps où ils ont été écrits; ainsi Messieurs de Rohan, de Montmorenci, de Laval, de Lusignan, & le Sénéchal, peuvent placer le Roman de Ponthus dans leurs archives, parmi tant de titres brillans qui s'y trouvent.

Quant au fond du Roman, le sujet en est fort simple, mais assez intéressant.

Le caractere de Ponthus est très-beau & très-noble; il ne commet aucune faute dont un Prince & un brave Militaire doivent rougir, & ne fait pas la moindre infidélité à sa Dame.

On ne trouve dans le Roman de Ponthus ni féerie, ni magie, ni enchantement: il est chargé d'un grand nombre de récits de combats & d'actes de Chevalerie, dont nous nous permettrons de retrancher tout ce qui ne nous semblera pas nécessaire, pour suivre le fil de l'Histoire; mais nous ne pouvons pas suppléer à la magie qui y manque, & qui est cependant si utile pour ranimer & rendre piquans les anciens Romans, sur-tout ceux aussi mal écrits que l'est Ponthus, dont nous n'avons pu détacher que quelques phrases dignes d'être citées.

Dans les manuscrits, ce Roman est intitulé *le Royaume* (c'est-à-dire la Royauté, ou l'Histoire du Regne) *de noble Roi Ponthus.*

Anciennement régnoit dans la Galice un Roi, nommé Tibour, dont la justice & la bienfaisance lui avoient mérité l'amour de ses Sujets. De son mariage

avec la fille du Roi d'Aragon, il étoit né un fils, auquel il avoit donné le nom de Ponthus, & qu'il destinoit à être son successeur. L'éducation de ce jeune Prince fut proportionnée au rang qu'il devoit tenir un jour; & comme l'émulation est ce qui contribue le plus aux progrès de la jeunesse dans les Sciences & les Arts, le Roi son pere avoit rassemblé auprès de lui les enfans des principaux Seigneurs de son Royaume. De ce nombre étoient particuliérement treize jeunes Barons, entre lesquels on distinguoit Polidès, fils du Comte Desture, frere de Tibour, & par conséquent cousin-germain de Ponthus. Ces deux Princes, moins liés par le sang que par la conformité des caracteres, contracterent ensemble une amitié qui ne finit qu'avec leur vie. Egalement pleins d'adresse, de franchise & de courtoisie, les louanges que s'attiroit un des deux, par ses succès dans les exercices qui faisoient alors partie de l'éducation de la jeune Noblesse, n'étoient jamais un sujet de jalousie pour son compagnon. La Cour de Galice voyoit augmenter avec joie cette union, qui assuroit la tranquillité de l'Etat, & préparoit aux

Peuples des jours heureux. Les Dames, de leur côté, essayoient ce que pourroient un jour leurs charmes sur ces jeunes cœurs, nés pour la gloire & l'amour. Elles les animoient en leur proposant pour prix de leurs joûtes, des nœuds de rubans, des plumes, des aigrettes, qui flattoient leur amour propre, & auxquels la main qui les donnoit, ajoutoit une grande valeur. Tibour se voyoit renaître dans son cher Ponthus, & n'attendoit que le moment marqué pour l'élever au glorieux rang de Chevalier, afin de partager avec lui le Gouvernement de son Royaume : mais il se flattoit en vain de jouir de ce bonheur ; un orage qui se formoit sur sa tête devoit bientôt détruire toutes ses espérances, & terminer ses jours.

Un Soudan qui régnoit alors à Babylone avoit quatre fils déjà grands, & dont la valeur s'étoit signalée en plus d'une occasion contre les Nations voisines. Il les affectionnoit également ; mais il avoit remarqué avec douleur que la jalousie que les trois cadets avoient conçue contre l'aîné, qui, de droit, devoit lui succéder, n'attendoit que sa mort pour éclater ; il en voulut prévenir

les funestes suites, & dans cette intention, il les manda tous quatre en sa présence, & leur tint à peu près ce discours: » Mes fils, leur dit-il en s'adressant au trois cadets, ma mort qui » approche va bientôt placer votre frere » sur le trône de cet Empire, & comme » ses premiers Sujets, vous devez aux » Peuples qui vont être sous sa domination l'exemple de la soumission & » de l'obéissance : mais sans que vous » sortiez du respect qu'exigent le droit » d'aînesse & le suprême rang auquel » il va monter, il est un moyen de » vous égaler à lui. Mettez-vous à la » tête de mes braves Sarasins, montez » sur mes vaisseaux, allez conquérir des » Couronnes sur les infideles Chrétiens, » & faites recevoir par-tout la Loi de » Mahomet. Cette entreprise, digne de » votre courage & du sang dont vous » sortez, ne peut manquer de réussir, » si vous joignez la prudence à l'au» dace «.

Les jeunes Princes Sarasins firent de grands remercîmens au Soudan leur pere, & se disposerent à partir. Chaque flotte fut composée de soixante gros navires & d'un plus grand nombre de

différentes grandeurs. Trente mille soldats y furent embarqués avec une prodigieuse quantité de provisions de toute espece, & une somme d'argent considérable.

Nous laisserons deux de ces trois freres chercher chacun de leur côté des aventures, pour ne nous occuper dans ce moment que du cadet, nommé Broadas, qui vint aborder sur la côte d'Espagne, dans un Port appelé par l'Auteur, *Coulogne*, & qui est peut-être la *Corogne*.

Comme les Habitans de la Galice étoient en paix avec leurs voisins, & vivoient dans une parfaite sécurité, Broadas ne trouva aucun obstacle à son débarquement. Son armée étoit déjà en marche vers la Capitale du Royaume, que Tibour ignoroit encore le danger qui le menaçoit. Il en fut informé par les gens du plat-pays, qui vinrent porter l'alarme dans la Ville, & s'y réfugier. Le Roi rassembla ce qu'il avoit de Soldats pour sa garde, fit armer ses Bourgeois, & se prépara, autant que le temps put le permettre, à faire une vigoureuse résistance : mais Broadas lui donna à peine l'espace d'une journée

pour faire ses dispositions. Dès la nuit même qui suivit son débarquement, il se logea au pied des murailles, &, plantant de tous côtés ses échelles, il parvint à les escalader, comme le jour commençoit à paroître. Alors les Sarasins se répandirent dans la Ville, & firent un massacre affreux de tous ceux qu'ils rencontrerent les armes à la main. Le malheureux Tibour fut tué par Broadas même, qui, ayant ordonné à ses troupes de cesser le carnage, se fit couronner Roi de Galice.

Le nouveau Souverain envoya des corps de troupes, qui s'emparerent des autres Villes du Royaume, & qui déclarerent, au nom de leur Maître, que ceux qui, dans l'espace de trois mois, n'auroient pas abjuré la Religion Chrétienne, pour adorer Mahon (Mahomet), Apollon, Jupiter, & Tervagant, seroient impitoyablement mis à mort. (Cet ordre caractérise bien l'ignorance du siecle où ce Roman a été composé, pendant lequel on regardoit les Sectateurs de Mahomet comme des idolâtres : telle étoit l'idée que l'on avoit alors de tous les Sarasins.)

Cette Ordonnance inhumaine & peu

politique détermina un grand nombre de Galiciens à fuir leur patrie ; & sans les sages remontrances du Comte Desture, & du Chevalier Patrice, ancien Connétable du Royaume, ce riche pays auroit été bientôt désert. Ces bons & vertueux citoyens, pour sauver le peuple de sa ruine entiere, s'insinuerent dans les bonnes graces de Broadas, en feignant d'abjurer leur Religion & de révérer Mahomet (1) ; mais en même temps ils lui firent comprendre combien il étoit de son intérêt de révoquer un Arrêt aussi cruel. Il le fit à leurs prieres, & se contenta d'imposer aux Galiciens de forts tributs.

Cependant le Comte Desture & Patrice étoient dans des inquiétudes mortelles sur le sort du jeune Ponthus, de Polidès, & de leurs Compagnons, qui n'avoient point été reconnus dans le nombre des morts, & dont on n'avoit aucunes nouvelles depuis le sac de la Ville. Patrice pleuroit le Prince de Galice ; mais le Comte Desture, indépen-

(1) Ici l'on doit s'appercevoir que le Romancier est mauvais Théologien : en prêtant à ses personnages de bonnes intentions, il compte les sauver du blâme que mérite leur fausse apostasie.

damment de l'amitié qu'il portoit à son neveu, avoit encore à regretter son cher fils Polidès : ils furent bientôt éclaircis de ce qui étoit arrivé à l'un & l'autre. Au milieu du tumulte, un sage Hermite, que le Roi Tibour avoit tiré de sa solitude pour *leur enseigner les Lettres*, s'étoit hasardé à les conduire dans une caverne située dans le fond d'une forêt voisine. Ils y auroient été long-temps en sûreté, s'il leur eût été possible de se procurer les vivres nécessaires à leur subsistance ; mais ils éprouverent bientôt les horreurs de la disette. Alors, malgré les remontrances du bon Hermite, Ponthus persuada à ses Compagnons qu'il leur seroit plus glorieux d'expirer tous sous le fer de l'Usurpateur, que de mourir de faim *ainsi que des couards*. Ils en convinrent, & ayant à leur tête le fils de Tibour, ils marcherent vers la Ville, & se présenterent devant le Tyran. Patrice & le Comte Desture étoient auprès de lui lorsqu'ils parurent ; mais la joie qu'ils eurent de les voir vivans, fut bien traversée par la crainte du danger auquel ils s'exposoient.

Broadas admira la bonne mine de ces quatorze infortunés, & leur offrit de

prendre soin d'eux, s'ils vouloient renoncer à leur Religion. Ponthus, au nom de ses amis, rejeta cette offre, & s'emporta même de telle sorte, que si Patrice n'eût pris dans ce moment la parole, Broadas alloit les immoler tous à sa rage. Il représenta au Tyran, que ces enfans, élevés à la Cour du feu Roi en qualité de Pages & dans les principes de la Religion Chrétienne, ne pouvoient qu'avec le temps & au moyen de douces insinuations, se prêter à ses desseins. Il offrit de se charger de leur conduite, & promit à Broadas de s'en défaire, si, après quelques instructions, il ne parvenoit pas à les rendre Païens.

Broadas confia donc ces enfans au bon Patrice, qui, les ayant fait conduire dans son Palais, songea à réparer leurs forces par une bonne nourriture. Il les garda ainsi deux mois, & chaque jour il rendoit compte au Tyran de l'opiniâtreté de ses éleves, & du peu d'espoir qu'il avoit de les obliger à suivre ses volontés. Enfin, il assura qu'en punition de leur obstination, il alloit les faire périr. Il avoit secretement fait préparer une barque, qu'il avoit remplie des provisions nécessaires pour un long

voyage, & s'étoit assuré d'un bon nombre de Matelots Chrétiens. Lorsque tout fut prêt, il fit embarquer les quatorze Damoisels pendant la nuit, & le Comte Desture & lui, après avoir tendrement embrassé Ponthus, Polidès & leurs Compagnons, ordonnerent qu'on mît à la voile, & les recommanderent à la Providence divine. La barque étoit déjà éloignée des côtes d'Espagne lorsque le jour parut.

Patrice, pour lors sans inquiétude sur le sort de son Prince, fut trouver le Tyran, & l'assura qu'ayant mis les quatorze enfans dans une barque qui faisoit eau de tous côtés, il ne pouvoit douter qu'au moment où il parloit, ils ne fussent tous engloutis dans la mer.

Les jeunes Voyageurs avoient déjà vogué trois jours sans voir aucune terre, lorsqu'ils furent assaillis par une tempête furieuse qui les jeta sur les côtes de la petite Bretagne. La barque se brisa sur des rochers, & le Prince de Galice & ses Compagnons eurent beaucoup de peine à gagner le rivage. Ils tirerent quelque subsistance de la barque naufragée, & entrerent dans une forêt que l'Auteur nomme *Sulino*, dans le dessein

de s'y reposer. Herlant, Sénéchal du Roi de Bretagne, y chassoit alors avec une suite nombreuse. Surpris de voir tant de jeunes infortunés dans l'état déplorable où la tempête les avoit réduits, il s'informe d'où ils viennent, qui ils sont, & où ils se proposent d'aller. Polidès lui apprend que leur Chef est le malheureux Ponthus, Prince de Galice, & lui explique comment ils ont échappé au cruel Sarasin Broadas. A ce récit, Herlant ne put retenir ses larmes : les infortunes, la beauté, la noble courtoisie de Ponthus, lui inspirent le plus tendre intérêt; il le serre dans ses bras, & l'engage à le suivre avec ses Compagnons jusqu'à Rennes, où le Roi son Maître tenoit sa Cour.

Cette jeune & noble troupe, présentée par le Sénéchal, fut reçue avec bonté & distinction par le Souverain de la petite Bretagne. Il combla sur-tout de caresses Ponthus & son cousin Polidès. Ayant remarqué en eux cette noble audace qui est le présage heureux des talens militaires, & cette douceur intéressante qui annonce les vertus sociales, il chargea le Sénéchal de présider à l'éducation de Ponthus, jusqu'au mo-

ment où il recevroit l'ordre de Chevalerie, & remit Polidès entre les mains du Sire de Laval, l'un des plus grands Seigneurs de sa Cour. Les douze autres Compagnons du Prince de Galice eurent pour Instituteurs des Seigneurs qui ne le cédoient en naissance ni en courage à ces deux Chevaliers.

Nos jeunes *Varlets* touchoient à leur seizieme année lorsque le Roi de Bretagne tint sa Cour pléniere à Rennes. Ce Roi avoit une fille d'une rare beauté & d'une modestie d'autant plus étonnante, qu'elle se rencontre difficilement dans une personne aussi parfaite que l'étoit la Princesse Sidoine. Elle devoit faire les honneurs de la fête. Les Hauts Barons, tous les grands Seigneurs de la Bretagne se rendirent à Rennes avec leurs épouses ou leurs *Myes*. Les Chevaliers, chargés de l'éducation des jeunes Galiciens, y vinrent avec eux. Ponthus & Polidès firent honneur aux soins du Sénéchal & du Seigneur de Laval : Ponthus sur-tout réunit tous les suffrages. Jamais Damoisel ne parut si beau, de si noble maintien, & ne se montra plus courtois envers les Dames. La belle Sidoine ne put le voir avec indifférence, & le Prince

de Galice s'enflamma pour elle de l'amour le plus violent, mais en même temps le plus respectueux.

La liberté que les Chevaliers & les Dames avoient de s'entretenir pendant les Fêtes, procura à nos discrets Amans le bonheur de s'avouer leur mutuelle tendresse. Un jour la Princesse de Bretagne fit prier Ponthus de passer dans son appartement. Il s'y rendit avec un air timide & embarrassé. Sidoine, pour l'enhardir, » le print par la main, & le cuida » faire seoir emprès elle sur un carreau. » Ma Dame, dit le Jouvenceau, ne est » pas raison de me seoir emprès vostre » siege. Pourquoy, reprint la pucelle? » n'estes-vous pas fils de Roi comme » je suis. Adoncques, grand différence » ci-gist, car êtes-vous issue d'un Roi » puissant & séant sur son trône, & moi » d'ung Roi deshérité, & si n'ai riens » fors que les bienfaits de Monseigneur » vostre pere. Que fait, dist la pucelle? » ores veyc-je pas ce que vallez & que au- » rez autant de biens & d'honneurs, » qu'oncques vostre pere en eut, & priez » Dieu qu'il vous les octroye «. Ces douces paroles rassurerent le Prince de Galice; il osa supplier Sidoine d'agréer ses services, & de permettre qu'il lui con-

ſacrât ſa vie auſſitôt qu'il ſeroit parvenu au glorieux grade de Chevalier. Sidoine y conſentit ; la converſation s'anima : les yeux, plus éloquens que le diſcours, furent les interpretes des ſentimens de leurs cœurs, & lorſqu'ils penſoient ſe cacher du moins une partie de ce qu'ils ſentoient l'un pour l'autre, ils prononcerent à l'uniſſon involontairement, *je vous aime.* Ponthus fut au comble de la joie, & Sidoine, raſſurée par le reſpect que lui témoignoit Ponthus, lui permit de porter le titre de ſon Chevalier ; & pour ſceller les promeſſes qu'ils ſe firent de s'aimer juſqu'à la mort, la Princeſſe donna à ſon amant une bague, qu'il promit de ne ſe laiſſer enlever qu'avec la vie.

On ſe perſuade bien que Ponthus brilla dans tous les exercices permis aux jeunes Ecuyers : pouvoit-il manquer d'y réuſſir? Sidoine y préſidoit, elle étoit la Dame de ſes penſées, & le déſir de lui plaire ajoutoit encore à ſon adreſſe & à ſa légéreté. Mais ce fut particuliérement dans les Bals qui ſe donnerent à la fin de chaque journée, qu'il eut occaſion de développer ſes graces naturelles, en danſant avec Sidoine. En les voyant figurer enſemble, on s'écrioit que » oncques dans

» aucune

» dans aucune Cour ne se trouvoit si beau » couple «. Ce n'étoit pas sans embarras que Sidoine cachoit la satisfaction qu'elle ressentoit d'entendre dire à toutes les Dames & gentes pucelles, » que bien-» heureuse seroit la Dame, qui si bel » ami auroit que Ponthus; & Sidoine » ne osoit rien répondre, sinon, beau » est sans doute, mais vertu, couraige » & fidélité se connoissent avec le temp «. Elle parloit ainsi pour mieux cacher la tendresse qu'elle avoit pour le Prince de Galice.

Lorsque la Cour pléniere fut finie, toute la Noblesse de Bretagne retourna dans ses châteaux, & heureusement pour Ponthus, que le Sénéchal ayant encore beaucoup d'affaires à régler, resta à Rennes, & permit à son éleve de demeurer auprès de lui jusqu'à son départ.

Nous avons dit précédemment que des trois fils du Soudan de Babylone, partis pour conquérir des Royaumes, Broadas, l'un des trois, s'étoit déjà emparé de celui de Galice. La Petite-Bretagne tenta la cupidité de Carados, le plus jeune des trois: il vint jeter l'ancre dans le port de Brest; & ayant débarqué ses trente mille soldats, il posa son camp devant cette

Ville. Ce Sarazin, avant de commettre aucune hostilité, crut faire un acte généreux, en envoyant un de ses Chevaliers Géans annoncer son arrivée au Roi de Bretagne. » L'invincible Carados » lui dit-il avec insolence, Souverain des » mers, & Seigneur des Seigneurs, me » députe vers vous, pour vous ordonner » de suivre désormais la Loi du grand » Prophet Mahomet, & de déposer à ses » pieds votre Couronne. Satisfait de vo- » tre soumission, à ce prix il vous la » rendra, vous recevra en grace auprès » de lui, & promet de vous défendre » contre tous vos ennemis : si vous re- » fusez ses offres gracieuses, craignez sa » vengeance, & attendez-vous à voir » bientôt cette terre rougie du sang de » vos Concitoyens & du vôtre «.

Le Roi de Bretagne frémit d'indignation à ce discours ; il auroit puni sur le champ l'audacieux Ambassadeur, si ses forces eussent été égales à son courage ; mais il étoit déjà accablé de toutes les infirmités de la vieillesse. Ses Hauts Barons, comme nous venons de le dire, étoient retournés dans leurs Domaines, & la crainte avoit glacé les sens du peu des Courtisans qui se trouvoient auprès de

lui. Ponthus, qui étoit présent à cette Audience, se leve avec fureur, & quoique simple *Varlet*, sans proférer une seule parole, jette son gant devant l'insolent Député, qui le ramasse avec dédain, se persuadant qu'il y avoit peu de risque à se mesurer contre un si jeune combattant. Le Monarque fut dans l'étonnement, ses Officiers baisserent la vue, quelques larmes s'échapperent des beaux yeux de Sidoine: mais l'affaire étoit engagée, il fallut en attendre l'issue.

Le brave Prince de Galice, qui n'aspiroit qu'au moment de faire repentir de son insolence le téméraire Sarasin, supplia le Roi de Bretagne de lui donner l'accollée, & de permettre que la Princesse Sidoine lui ceignît l'épée. Cette cérémonie achevée, les deux adversaires se rendirent sur la grande place du Palais, &, étant montés sur leurs coursiers, ils commencerent un furieux combat. Le Sarasin paroissoit plus fort, plus nerveux; mais Ponthus sembloit plus vif & plus adroit. Ils se porterent à plusieurs reprises de terribles coups de lance, qui chaque fois firent frémir la Cour de Bretagne, & particuliérement la tendre Sidoine. Enfin les lances des combattans s'étant

brisées, ils sauterent sur l'arene, & commencerent un nouveau combat à l'épée, où l'adresse de Ponthus l'emporta sur la force du Sarasin. Un coup justement dirigé au défaut de la cuirasse, le jeta à terre baigné dans son sang. Aussi-tôt le Prince de Galice lui coupe la tête, & l'ayant mise sur la pointe de l'épée du vaincu, il la présente aux gens de sa suite, & leur ordonne de la remettre à leur Roi Carados.

La victoire de Ponthus combla de joie le Roi, Sidoine, & toute la Cour; elle ranima l'espérance des Bretons, & leur fut d'un favorable augure. Des ordres furent donnés pour rassembler tout ce qu'il y avoit de troupes dans la Bretagne. Les grands Vassaux du Royaume accoururent avec les leurs, & l'on eut soin d'instruire les Princes voisins du danger qu'ils couroient, si l'on ne parvenoit à forcer les Sarasins de regagner leurs vaisseaux. En peu de jours on vit sous les murs de Rennes, se rassembler une armée bien moins formidable par le nombre des soldats, que par le courage des preux Chevaliers qui accoururent de toutes parts. Entre les noms que cite notre Auteur, on doit sur-tout remarquer

Guillaume des Rochess, Landri de la Tour, Geoffroi de Lusignan, Henri de la Marche, le Sire de Laval, Herlant le Sénéchal, dont la dignité, devenue héréditaire dans sa famille, y fut regardée comme un nom propre; le Comte de Mortaigne, Léoncel de Mauleon, Royart de Roucy, le Vicomte de Rohan, Gauthier de Pays, Geoffroi d'Antins, le Sire de Craon, Bernard de Cressy, Quitellet de Montfort, le Sire de Clisson & Henri de Montmorency.

Cependant Carados ayant appris la mort de son Ambassadeur, avoit juré d'en tirer vengeance sur tous les Chrétiens en général, & particuliérement sur les Bretons qui tomberoient en sa puissance. Il donna ses ordres pour faire avancer son armée du côté de Rennes: mais ses fiers adversaires ne lui laisserent pas le temps de faire beaucoup de chemin; ils parurent en sa présence, lorsque lui-même se persuadoit qu'il alloit les surprendre.

L'avant-garde des Chrétiens étoit commandée par le brave Sénéchal Herlant; Ponthus, Polidès, & leurs douze compagnons avoient demandé en grace de ne le pas quitter, & de combattre au-

près de lui. L'animosité qui régnoit entre les deux partis eut bientôt engagé le combat ; il fut à l'avantage des Chrétiens, par-tout où se trouverent les jeunes Galiciens : mais la bataille étoit perdue, si Ponthus n'eût couru au secours du vieux Roi de Bretagne, que Carados, avec une troupe d'élite, venoit de faire prisonnier. Notre jeune Héros fond comme un lion sur les Païens, il tue tout ce qui s'oppose à son passage, parvient jusqu'au centre de leur colonne, délivre le Roi Breton ; & poussant son cheval vers Carados, qu'il apperçoit au milieu de ses soldats, il lui porte un coup de lance dans la poitrine, & l'étend mort à ses pieds. Les Sarasins, privés de leur Chef, chercherent vainement un asile dans leur camp ; ils y furent suivis par les Bretons, qui ne firent grace qu'à ceux qui mirent bas les armes, & qui promirent d'abjurer leurs erreurs & de se faire Chrétiens. On trouva des richesses immenses dans les tentes des Sarasins ; leurs vaisseaux furent livrés au pillage, & le soldat victorieux partagea ce riche butin. Mais le Roi de Bretagne voulut que les effets les plus précieux qui se trouverent dans les tentes appartinssent à Ponthus, à qui il

étoit redevable de la liberté & de la vie.

Ce mémorable succès couta aux Chrétiens un grand nombre de braves Chevaliers, dont les corps furent trouvés sur le champ de bataille & enterrés avec beaucoup de pompe. Notre Auteur nomme le Vicomte d'Avranches & Jean Prevel, du côté des Normands; Hongre de Beaumont & Henri Mangeron, de celui des Manceaux; ainsi que le Sire de Doncelles. Les Poitevins eurent à regretter Gaultier de Chateauneuf, Andry de Montagu, & Urbain de la Forest; & les Bretons pleurerent amerement Pierre de Doul, Raoul de Rais, Jean Davanchens, Hardy de Léon, Hubert de Dinant, Geoffroi de Rohan, & Aubery de Rais. Geoffroi de Lusignan, Landry de la Tour & Bernard de la Roche furent grievement blessés.

Comme les vainqueurs s'approchoient de Rennes, la belle Sidoine, à la tête de toutes les Dames & Damoiselles Bretonnes, vint audevant d'eux. La nature & l'amour dicterent à cette Princesse les tendres expressions qu'elle employa pour féliciter son pere sur sa victoire, & pour remercier son Amant de lui avoir conservé ce qu'elle avoit de plus cher.

On célébra leur heureux retour par des tournois & des fêtes brillantes ; & lorsque la Noblesse Bretonne fut sur le point de se séparer, le Roi lui ayant représenté son grand âge, qui ne lui permettoit plus de paroître à sa tête dans les combats, il lui proposa de se choisir un Connétable digne de les conduire à la guerre, & d'en partager les périls avec eux. Tous les Barons se leverent, & dirent : » Nous » ne savons pas qu'on peust mieulx trou- » ver s'il lui plaisoit à l'estre que Pon- » thus, car il est digne de gouverner » un Empire, étant pourvu de beaulté, » de bonté, de sens, de gentillesse & de » vaillance, est filz de Roi, & le meil- » leur Chevalier qui aujourd'hui soit » vivant «. Ce fut ainsi que le Prince de Galice fut nommé Connétable de la Petite-Bretagne, au grand contentement du Roi & de Sidoine.

Nul bonheur dans le monde, dit le Romancier, qui n'excite l'envie. Entre les jeunes compagnons de Ponthus & de Polidès, étoit un nommé Guennelet, » moult subtil parleur, & plein d'envie » & de flatterie «. Celui-ci, jaloux des louanges & des honneurs qu'on accordoit à son Prince, & peut-être lui même

amoureux de la belle Sidoine, entreprit de le brouiller avec cette Princesse. Pour y parvenir, sans être soupçonné, il fit connoissance avec une Demoiselle de la Cour. Dans la conversation, il vanta les charmes de la Princesse, & la plaignit d'avoir accordé sa tendresse à Ponthus, dont l'humeur volage ne lui permettoit pas de se fixer à un seul objet. On le pressa de s'expliquer, &, sous le secret, il confia à sa nouvelle amie, que le Prince de Galice recherchoit les faveurs d'une jeune beauté qu'il nomma, & forgea mille circonstances qui firent croire cette intrigue véritable.

Demander le secret en pareil cas, c'est inviter à le trahir. Aussi-tôt que Guennelet se fut retiré, la Demoiselle n'eut rien de plus pressé que d'aller faire part à Sidoine de ce qu'elle venoit d'apprendre. La Princesse, trop fiere & trop courroucée pour s'abaisser à une explication avec Ponthus, lorsqu'il parut, ne voulut pas l'entendre, & le traita avec le mépris le plus outrageant. Ponthus, ne pouvant rien comprendre au courroux de sa Dame, ni parvenir à la voir, s'abandonna au désespoir, & partit de la Cour de Bretagne, accompagné de deux seuls Ecuyers,

après avoir confié ſes richeſſes au bon Sénéchal Herlant, & lui avoir recommandé ſes compagnons, même le traître Guennelet, qu'il affectionnoit beaucoup.

Notre Chevalier ſe rendit à la forêt de Bethelien, aſſez voiſine de Rennes. Là, s'étant arrêté auprès de la Fontaine des Merveilles, endroit fameux par quantité de beaux faits d'armes des Seigneurs Bretons, il ſe propoſa d'annoncer une joûte dont il ſeroit l'unique tenant. Un Hermite, ancien habitant de cette Forêt, & qui lui promit de ne découvrir ſon nom à perſonne, lui fut d'un grand ſecours, ainſi qu'un Nain qu'il rencontra, & une vieille Dame, dont ce Nain paſſa pour l'Ecuyer. Il fit venir de Rennes ſecrétement toutes les choſes propres à la réuſſite de ſon projet, & le bon Herlant, qu'il mit ſeul dans la confidence, lui envoya les riches prix promis aux vainqueurs, qui furent tirés du tréſor de Carados. Lorſque tout fut prêt, Ponthus fit diſtribuer par le Nain, à la Cour de Bretagne & aux autres Cours de la France, le Cartel ſuivant :

» Le Chevalier Noir, aux armes blan» ches, ſemées de Marguerites, fait ſa-

» voir aux Chevaliers de toutes les Con-
» trées, qu'ils le trouveront à la Fontaine
» des Merveilles, dans la Forêt de Bé-
» thelien, tous les Mardis pendant un
» an. Ils y verront son Ecû pendu à un
» arbre, & y aura à l'entrée d'ung pavil-
» lon, ung cor que ung Nain sonnera,
» & du pavillon sauldra une Damoiselle
» ancienne, portant cercle d'or sur
» son chief, & sera accompagnée d'ung
» Hermite; lesquels diront aux Cheva-
» valiers ce qu'ils devront faire : le Che-
» valier Noir joûtera trois coups de
» lance : cela fait, il combattra à outrance
» avec l'épée sans pointe, & les Cheva-
» liers qu'il conquerra, iront à la plus
» belle & noble Pucelle des Marches de
» Bretaigne, & à elle se rendront de la
» part du Chevalier Noir aux armes blan-
» ches, semées de Marguerites : de même
» si le tenant est vaincu, il sera tenu
» de faire la volonté de celui qui le con-
» querra. Le prix des joûtes pour les
» mieux faisant, sera d'une lance & le
» Gonfanon, & de ung cercle d'or à
» Marguerites. Celui qui aura le plus feru
» à l'épée, aura une riche épée, au pom-
» meau d'or & le ceinturon à franges
» de soie ouvrées à riches pierres, & une

» couronne d'or à grosses Marguerites,
» faictes de perles & de pierres précieuses.
» Le Chevalier Noir fait à savoir que
» à tous ceux qui auront joûté à lui il
» donnera un superbe convive (repas);
» & que après les prix seront délivrés,
» selon le jugement du Roi de la Petite-
» Bretaigne, de la belle Pucelle Sidoine;
» & des nobles Dames & gentes Damoi-
» selles «.

Le cartel ayant été publié dans toute la France, personne ne devina quel pouvoit être le Chevalier Noir, & autant par curiosité, que pour le désir de se signaler, on vit arriver de toutes parts un grand nombre de preux Chevaliers. Suivant les regles du cartel, chacun s'adressoit au Nain; celui-ci sonnoit du cor, & peu après, la vieille Dame, richement habillée, se présentoit, accompagnée de Ponthus déguisé en Hermite, portant une longue barbe blanche, & ayant le visage couvert d'un masque. (Voici la premiere fois qu'il est parlé de masque dans les anciens Romans; l'Auteur de celui-ci les nomme de faux visages.) Après que Ponthus & sa vieille eurent reçu de la sorte les Chevaliers, ils les inviterent à accrocher leurs écus aux ar-

bres qui faisoient face à la porte du pavillon; ensuite la vieille s'étant fait couvrir les yeux, tira huit fleches contre les Ecus, & l'ordre dans lequel ils furent frappés, désigna celui que devoient tenir les Chevaliers combattans. Le sort tomba successivement sur Bernard des Roches, Geoffroi de Lusignan, Landri de la Tour, le Comte de Mortaigne, Guillaume des Barres, le Comte de Dampmartin, Henri de Montmorency, & Robert de Roussillon. Il leur fut signifié de se trouver à la Fontaine des Merveilles, selon leur rang; les huit premiers Mardi de l'année que devoit durer la joûte. Cette cérémonie préliminaire étant achevée, la vieille & l'Hermite rentrerent dans leur pavillon, & les Chevaliers furent se préparer.

Le Roi de la Petite-Bretaigne, la belle Sidoine & toutes les Dames de la Cour de Rennes voulurent assister à ces brillantes joûtes, où les plus renommés Chevaliers François devoient montrer leur courage & leur adresse. Ils se placerent sur un échafaud magnifiquement orné; & la carriere fut ouverte. Ponthus s'y présenta de bonne grace, la visiere baissée; il salua le Roi, Sidoine, & les Dames qui l'accompagnoient. Ensuite ayant couru

sur son adversaire, après plusieurs passes, il le vainquit, & l'envoya, suivant la loi du cartel, aux pieds de Sidoine, dont il devenoit le prisonnier. Le Roi approuva beaucoup cette galanterie; & Sidoine eut quelque soupçon qu'elle la devoit au Prince de Galice.

Les autres joûtes furent aussi favorables à Ponthus, & tous les Mardis de l'année qu'elles devoient durer, la Princesse de Bretagne vit à ses pieds un nouveau prisonnier : enfin à la derniere, où le tenant fut encore vainqueur, il s'approcha de l'échafaud, ôta son heaume, & toute l'assemblée reconnut dans le Chevalier Noir, le vaillant Connétable Ponthus.

On doit juger quelle fut la joie de la Princesse, en voyant ses soupçons réalisés, & la conduite de son Amant détruire les fausses impressions qui lui avoient été données sur sa fidélité. Le jaloux Guenneleu fut le seul qui s'apperçut de la satisfaction qu'elle éprouvoit. Le Roi combla de caresses son cher Ponthus; les Chevaliers vaincus donnerent les plus grands éloges à sa valeur, & l'alégresse fut générale. Ce brillant tournoi, suivant l'annonce, devoit être terminé par un

superbe festin. Des tables se trouverent splendidement servies autour de la Fontaine des Merveilles ; & lorsque le repas fut fini, le Prince de Galice conduisit sa noble compagnie dans le pavillon dont nous avons parlé, où il ouvrit le bal avec la Princesse de Bretagne. Il fut ensuite question d'adjuger les prix proposés ; & comme Ponthus les avoit gagnés tous, il consentit qu'ils devinssent la récompense des Chevaliers qui dans les joûtes avoient montré plus de valeur, & qui s'étoient le mieux défendus. Sidoine, de l'avis de toutes les Dames Bretonnes, les déférerent à Geoffroi de Lusignan & à Henri de Montmorency. Ce dernier eut la belle épée, & sa tête fut ceinte de la riche couronne. Lusignan reçut la lance & le cercle d'or.

Entre les Chevaliers vaincus dans ce tournoi, nous trouvons, outre ceux déjà nommés, Thibault de Blois, un Duc d'Autriche, un Duc de Lorraine, un Duc de Bar, un Comte de Montbelliard, un Duc de Savoie, Hernault de Hainaut, & plusieurs autres grands Seigneurs.

Cependant Ponthus suivit le Roi à Rennes, & reprit les fonctions de sa charge de Connétable. Ce qu'il venoit

d'entreprendre pour prouver l'excès de son amour à Sidoine, ayant redonné une nouvelle vivacité à leur tendresse mutuelle, ces deux Amans auroient été long-temps heureux, si le traître Guennelet n'avoit mis tout en usage pour traverser cette belle union. Certain que le Roi, qui ignoroit absolument & l'amour de Ponthus pour Sidoine, & les tendres sentimens de cette Princesse pour le Prince de Galice, avoit dessein de l'unir au Duc de Bourgogne, il l'avertit méchamment de l'union qui étoit entre eux. Le Roi l'envoya chercher sur le champ, & lui fit les reproches les plus amers sur son audace, qu'il traita d'ingratitude. » Un » Prince sans Etats, dit-il, à qui j'ai bien » voulu accorder un asile, ne sera ja- » mais l'époux de ma fille, & je vous » défends de la voir «.

Ponthus tenta vainement de l'appaiser, le Roi ne lui en donna pas le temps. Cet affront lui fut d'autant plus sensible, qu'il n'osoit tirer vengeance par les armes, d'une offense qui lui étoit faite par un Souverain, à qui il avoit tant d'obligations, & qui étoit pere de sa Dame. Il prit le parti de quitter la Bretagne : mais avant de s'embarquer, il obtint un entretien

entretien ſecret avec ſa chere Sidoine. Ce fut en lui faiſant ſes adieux, qu'il la conjura de ne diſpoſer de ſon cœur ni de ſa main, qu'après ſept années révolues depuis ſon départ. Elle le lui promit avec ſerment.

La réſolution du Prince de Galice affligea ſenſiblement le Sénéchal Herlant, le jeune Polidès, tous les Chevaliers & les Hauts-Barons, & ſur-tout les Dames & Demoiſelles qui pleuroient hautement ſa perte, & le nommoient *la fleur de Chevalerie & de courtoiſie*. Le ſeul Guennelet ſe réjouiſſoit en ſecret du ſuccès de ſa trahiſon ; mais ſa triſteſſe apparente fit que les victimes de ſa noirceur ne purent de long temps le ſoupçonner. Ponthus confia encore ſes tréſors au brave Sénéchal, & lui recommanda de ne les pas épargner pour ſecourir *les bons Chevaliers, les Dames vertueuſes, & les Demoiſelles déshéritées.*

Tous les Chevaliers Bretons accompagnerent leur Connétable juſqu'à Saint Malo, où il s'embarqua ſur un navire deſtiné pour le Portugal, & que les vents contraires jeterent ſur les côtes d'Anthonne en Angleterre. Comme dans la ſituation où ſe trouvoit Ponthus, il lui

importoit peu en quel lieu du monde le hasard guidât ses pas, il descendit à terre, & prit une route qu'un homme du pays l'assura être celle de la cité de Londres. Comme il traversoit une grande forêt, des cris aigus se firent entendre : il presse son cheval, & arrivé à l'endroit d'où ils partent, il voit un énorme sanglier qui attaquoit un Cavalier, & qui l'ayant déjà renversé, alloit le déchirer. Ponthus lui porte un si terrible coup de son épée, » qu'il » le fend en deux moitiés «. L'animal tombe mort, & le Cavalier, » émerveillé » de cette grande prouesse «, ne se releve que pour rendre grace à son libérateur. C'étoit Henri, fils du Roi d'Angleterre; il se nomma, & engagea le Prince de Galice à le suivre à la Cour de son pere, où il n'épargneroit rien pour lui témoigner sa reconnoissance. Ponthus accepta cette offre; mais il se garda d'instruire Henri de son nom & de sa naissance : il lui dit seulement qu'il étoit un Chevalier François, appelé *le Sourdist de la droicte voye*, & qu'il avoit fait quelque séjour à la Cour du Roi de la basse Bretagne.

Le service que Ponthus avoit rendu au Prince Henri, lui attira beaucoup de

remercîmens de la part du Roi, de la Reine, & des Princesses leurs filles. On apporta le sanglier, & les Chevaliers Anglois eurent peine à concevoir comment le bras d'un homme avoit eu assez de force pour partager ainsi un animal aussi monstrueux. Les Dames & les Demoiselles en furent d'autant plus étonnées, qu'elles n'appercevoient dans le Prince de Galice que ces graces qui caractérisent un Chevalier aimable & fait pour plaire, plutôt qu'*un dompteur de monstres*, *un pourfendeur de Géans*. Elles lui prodiguerent les louanges au point de le faire rougir, & de l'obliger à cacher ses talens & son esprit sous le voile d'une simplicité ingénue. Il eut lieu de s'applaudir de cette supercherie.

Un jour le Prince Henri s'étant amusé à jeter le palet avec Roland fils du Comte de Glocestre, celui-ci, plus robuste, le jeta quelques pas plus loin que le Prince, & pour mortifier le fils de son Souverain, se vanta de cette exploit devant toutes les Dames de la Cour. Henri, outré de dépit, appela Ponthus, & lui dit: » Sourdist, mon ami, je vous » prie, allez moy revancher, & gagnez » au palet ce forfant de Glocestre «.

» Sire, répondit le Sourdist, puisqu'il » vous plaist que je y voise, je iray, mais » ne sçay rien du jeu «.

Ponthus prit le palet & le jeta environ deux doigts plus loin que celui de Roland, qui ayant rejeté le sien, passa de bien peu celui de son adversaire. Alors Henri dit à Ponthus : » Ha, ha, mon » amy, par la foy que vous devez à la » Dame de vos pensées que vous aimez » le plus, jetez le palet le plus loing » que vous pourrez «. A ces mots, Ponthus se rappela Sidoine, sa mie, mais, continuant à faire l'ingénu : » Sire, dit-» il à Henri, je suis si sot, si lourd, que » nulle Dame ne me daigneroit aymer «. La Princesse Genevre, sœur d'Henri, qui étoit présente, dit à voix assez basse, mais de façon que Ponthus pût seul l'entendre : » Ah, ah, Chevalier, » pleust à Dieu qu'aymassiés autant comme » on voudroit vous aymer «!

Cependant Ponthus ramassa le palet, & le jeta cinq pieds plus loin que celui de Roland ; ce qui parut merveilleux à toute l'assemblée. Henri lui fit quelques reproches de n'avoir pas commencé par ce beau coup ; mais Ponthus lui répondit, que le desir de lui plaire avoit redoublé

ſes forces. On retourna au Palais, où Genevre fit préſenter du vin & des épices aux Joueurs, & la collation étant finie, elle propoſa de s'amuſer à des danſes & à des chanſons.

Ponthus s'excuſa de participer à ces divertiſſemens, n'ayant jamais ſu, dit-il, ni danſer ni chanter. » Voire, reprit le » Prince Henri, ſi avez lointement pouſſé » le palet pour l'amour de votre Mye, » habilement porrez danſer, ayant d'elle » ſouvenance. Mon chier Seigneur, ré- » pondit Ponthus, très-fort me conju- » rés, ores eſt il vray que je dois grand » foy à Madame ma mere. Ah! Sour- » diſt, dit Genevre, êtes ſi grand » que devez bien ſonger à pourchaſſer » autre que votre mere «. Le Prince de Galice rougit, ſoupira, penſa à la belle Sidoine, &, ſe voyant preſſé par Genevre & par Henri, ſe mit à danſer avec tant de légereté, de nobleſſe & de grace, que tout le monde en fut dans l'admiration. Après la danſe, les Dames s'amuſerent à chanter, & inviterent le Sourdiſt à les imiter. » Pas ne puis, » nobles Pucelles, dit Ponthus, quand » fredonnent fauvettes, geai doit ſe » taire «. Cette réponſe donna plus d'en-

vie à Genevre de l'entendre. Henri insista de son côté, & représenta assez plaisamment à son ami, que puisque la Dame de ses pensées lui avoit communiqué la force de jeter le palet, qu'en un moment elle l'avoit instruit dans l'art de la danse, elle pourroit bien produire un dernier miracle en sa faveur, & lui faire trouver une voix capable de plaire aux Dames, s'il l'invoquoit bien ardemment. Ah! Sidoine, dit Ponthus en lui-même! puis il chanta un lai qu'il avoit fait pour la Princesse de Bretagne, & le rendit avec une expression si touchante, que Genevre & ses Damoiselles *se trouverent moult émerveillées & attendries.* La sœur d'Henri prit une harpe, en tira quelques sons, & voulut que le Sourdist pinçât cet instrument; il le fit encore par obéissance, toujours en invoquant sa Dame, s'accompagnant *si doulcement qu'il faisoit beau l'entendre.* On présenta un luth à la Princesse; elle en joua, & commanda au Sourdist d'en jouer. Après s'être fait prier, il obéit, & réussit à charmer les Spectateurs, qui lui donnerent de nouvelles louanges lorsqu'il s'exerça sur la vielle, la *guiterne* & le violon.

On avoit peine à concevoir à la Cour de Londres, comment un Chevalier qui paroissoit si simple, ou plutôt qui étoit si modeste, possédoit tous les talens à un degré supérieur, aussi-tôt qu'il invoquoit sécrétement le nom d'une Dame : toutes les belles Angloises & sur-tout la tendre Genevre cherchoient à deviner quel étoit ce merveilleux objet. Toutes envioient le sort de cette inconnue, & la Princesse d'Angleterre & quelques autres des plus jolies ne désespéroient pas de la faire oublier au Sourdist.

Tandis que les Dames de la Cour d'Angleterre méditoient ainsi la conquête du Prince de Galice, on apprit à Londres que le Roi d'Irlande venoit de déclarer la guerre à l'Angleterre, & qu'en même temps il s'étoit emparé de plusieurs Villes. Aussi-tôt on assembla une armée, & l'on marcha au devant des ennemis qui s'avançoient vers Londres. Ponthus demanda au Roi de ne servir qu'en qualité de Volontaire, mais qu'il lui fût permis de se porter par-tout où le péril l'exigeroit. Lorsque la bataille eut commencé, il remarqua l'endroit où le Roi d'Irlande combattoit ; il écarte, à coups de lance tous ceux qui lui

ferment le passage jusqu'à ce Prince, &, mettant alors l'épée à la main, il lui porte » un tel coup & si grand sur le » heaulme, que il le fist player sur l'arçon de la selle, tant qu'il fust estourdy; » si ne voulust le frapper, mais le prinst » par les espaules & le tira à soy, & » le mist devant lui, & l'emporta comme » un loup fait sa proye «.

Les Irlandois, voyant leur Roi prisonnier, perdirent courage, & prirent la fuite; le champ de bataille demeura aux Anglois, qui, ayant poursuivi les ennemis jusqu'à leurs vaisseaux, revinrent triomphans à Londres. Le Roi d'Angleterre reconnut publiquement que le succès de cette journée étoit dû au brave Ponthus, & lui demanda quelle récompense il exigeoit. Le Prince de Galice supplia le Roi d'accorder la paix à celui d'Irlande, & pour l'assurer d'autant plus, de lui donner une de ses filles en mariage: » par-là, dit-il, plus ne sera guerroyement, ni embusches entre vos gens, » & serez forts contre les autres «. L'avis parut sage, & fut suivi. Le Roi proposa cette alliance à Genevre; mais soit qu'elle eût réellement de l'aversion pour un Prince qui venoit de faire la

guerre à son pere, soit plutôt que son cœur penchât pour Ponthus, elle céda à sa sœur cadette l'honneur de s'asseoir sur le trône d'Irlande.

On célébra par de superbes fêtes le retour de la paix, & le mariage de la sœur de Genevre avec le Roi d'Irlande. Celui-ci, qui s'attendoit à des conditions plus dures, & auxquelles sa prison l'auroit fait souscrire, sentit tout le prix du service que Ponthus venoit de lui rendre, & il lui voua une amitié à toute épreuve.

Le Lecteur se souvient sans doute que le Soudan de Babylone avoit trois fils qu'il avoit envoyé chercher des aventures & des établissemens : le premier, nommé Broadas, s'étoit établi par la force & la tyrannie sur le trône de Galice, comme nous l'avons dit; le second, appelé Carados, avoit terminé sa vie en Bretagne, dans la bataille que lui livra le brave Ponthus; le troisieme, qui portoit le nom de Corboran, après avoir fait long-temps le métier de Pirate, vint faire une descente sur les côtes d'Angleterre pendant les divertissemens qui accompagnerent les noces du Roi d'Irlande. Certainement il ne pouvoit pas

ſaiſir une circonſtance plus fatale pour lui. Tous les Chevaliers d'Angleterre, d'Irlande & d'Ecoſſe, étoient alors raſſemblés dans Londres. L'armée victorieuſe ne s'étoit pas encore ſéparée; celle d'Irlande s'y étoit réunie; & les troupes d'Ecoſſe, qui s'étoient avancées pour ſecourir le Roi d'Angleterre, ſe trouvoient ſur les frontieres du Royaume. Auſſi-tôt qu'on eut des nouvelles certaines que les Saraſins venoient de débarquer, on envoya des ordres pour faire approcher ces trois corps, & bientôt ils ſe joignirent dans une plaine qui eſt au deſſus de Douvres. Sans donner le temps à l'ennemi de faire de grands progrès, on tomba ſur lui; les Rois d'Ecoſſe & d'Irlande, & le Prince Henri d'Angleterre firent des prodiges de valeur; mais Ponthus ſur-tout, après avoir long-temps combattu, fixa la victoire ſous les drapeaux des Chrétiens, en tuant Corboran de ſa main. Malheureuſement ce grand ſuccès coûta cher aux Anglois; ils perdirent le Prince Henri, contre qui le Saraſin avoit combattu d'abord, & qu'il avoit immolé à ſa rage. Les richeſſes du vaincu, accrues par le pillage de vingt Nations Chrétiennes, de-

vinrent en partie la proie du ſoldat, & ce qui ſe trouva de plus précieux dans les vaiſſeaux, fut adjugé à Ponthus, à qui l'on devoit tout l'éclat de cette journée. Alors le Roi d'Angleterre, qui n'avoit plus d'héritier mâle, pour témoigner ſa reconnoiſſance au Prince de Galice, lui propoſa la main de Genevre : mais le Prince, qui, au milieu de ſa gloire, avoit toujours conſervé le faux nom *du Sourdiſt de droicte voye*, ſe diſpenſa avec modeſtie d'accepter un ſi grand honneur, alléguant pour cauſe de ſon refus, l'*obſcurité de ſon lignage*; car depuis qu'il étoit à la Cour d'Angleterre, perſonne encore n'avoit été inſtruit de ſon vrai nom & de ſon rang.

Tandis qu'il ſe couvroit de gloire dans la Grande-Bretagne, la tendre Sidoine gémiſſoit en ſecret de ſon abſence. Sept années étoient preſque écoulées depuis ſon départ de Rennes, & elle ignoroit abſolument le lieu de ſa retraite. On n'a pas oublié les intrigues du traître Guennelet pour perdre le Prince de Galice, qui l'avoit toujours moins traité en ſujet, que comme ſon ami. Il étoit devenu le Favori du vieux Roi de la Petite-Bretagne; & lorſqu'on lui parloit

de Ponthus, il ſuppoſoit que des Chevaliers l'avoient rencontré dans le Portugal, prêt à tenter des aventures ſi périlleuſes, qu'il ne pouvoit qu'y ſuccomber. Ces propos perçoient l'ame de Sidoine : mais quelle fut ſa douleur, quand on lui annonça que le Duc de Bourgogne arrivoit, & venoit la demander en mariage! Le vieux Roi ſouhaitoit cette alliance ; Guennelet le preſſoit de la conclure. Pour détourner ce coup, Sidoine ne trouva d'autre moyen que de ſupplier ſon pere de lui accorder encore un an, afin de ſe réſoudre à cette union. Ayant obtenu ce délai, Sidoine confia au bon Sénéchal Herlant ſa haine pour le Duc de Bourgogne, dont la figure étoit très-déſagréable, & qui paſſoit pour être cruel & lâche ; elle lui avoua qu'elle aimoit tendrement Ponthus, & l'engagea à le faire chercher & à l'avertir que ſa Dame alloit lui être enlevée. Le Sénéchal obéit. Il avoit entendu parler du valeureux Sourdiſt d'Angleterre ; & aux exploits qu'on racontoit de ce Chevalier, il ſoupçonnoit que ce pouvoit bien être le Prince de Galice : il envoya ſon fils Olivier à Londres, pour s'aſſurer du fait.

Olivier ſe jeta dans le premier bâtiment qui fit voile de Saint-Malo pour la côte d'Angleterre. Sa traverſée fut malheureuſe : après avoir été long-tems balotté par la tempête, il fut pouſſé ſur un rocher, où le navire ſe briſa, & ſa vie étoit en danger, ſans un brave Matelot qui riſqua la ſienne pour le ſauver. Arrivé à Londres, il s'informa de Ponthus : perſonne ne le connoiſſoit; mais tout le monde lui parla avec éloge des hauts-faits de l'invincible *Sourdiſt de la voye droicte*. Il voulut le voir, & on lui dit qu'il le trouveroit auprès du Roi, qui le chériſſoit comme ſon fils. En effet, Olivier ſe rendit à la Cour, & Ponthus fut le premier Courtiſan qui frappa ſes yeux. Il étoit alors auprès du Roi. Olivier perce la foule, & ſe précipite aux pieds du Prince de Galice. » Seigneur, » lui dit-il en le nommant, que de chagrin votre longue abſence a cauſé à » la Princeſſe de la Petite-Bretagne ? » elle m'envoye «..... Au nom du Prince de Galice, toute la Cour reſta dans l'étonnement. Le Roi d'Angleterre ſe jeta à ſon cou, & lui fit les plus tendres reproches de ne lui avoir pas confié le ſecret de ſa naiſſance. Il ordonna auſſi-

tôt à tous ses Hauts Barons & à ses grands Officiers de lui rendre les honneurs qui lui étoit dus. Ponthus reçut avec modestie ces marques de respect & de considération. Si-tôt qu'il lui fût possible de s'y dérober, il appela Olivier dans son appartement, & apprit de lui avec douleur toutes les persécutions qu'éprouvoit la belle Sidoine pour lui conserver sa tendresse & sa main. Dès ce moment, il jura de punir le Duc de Bourgogne des chagrins qu'il causoit à sa Princesse, & se disposa à passer promtement la mer pour voler à son secours. Son dessein étant de reparoître à la Cour de Rennes, non plus en Prince fugitif qui demande un asile, mais en Monarque courageux, prêt à chasser l'usurpateur de ses Etats, il obtint des Rois d'Angleterre, d'Ecosse, & d'Irlande, la liberté de prendre à sa solde un corps de douze mille soldats des trois Royaumes. Il en auroit pu lever trente mille; tant les Guerriers qui avoient déjà combattu sous ses ordres, marquerent d'empressement à le suivre en Espagne, & à l'aider à reprendre son trône sur le Sarasin Broadas! Les Ducs de Glocestre, de Lancastre, de Richemont & de

Warwick, sincérement attachés à Ponthus, ainsi que plusieurs autres grands Seigneurs, voulurent être de cette expédition. Cinquante navires, chargés de munitions de guerre & de provisions de toute espece, reçurent cette petite armée, & la débarquerent sur la côte de Bretagne, sans aucun danger, & sans avoir été apperçus par les habitans du pays.

Ponthus ayant fait camper ses troupes derriere une chaîne de rochers, prit le chemin de Rennes, accompagné des quatre Ducs Anglois & de quarante Chevaliers, tous couverts d'armes semblables, & dont les siennes ne différoient, qu'en ce que sur son écu on voyoit représenté une Dame qui tenoit un lion enchaîné. Cette brillante troupe s'arrêta dans la forêt de Bethelien, & le Prince de Galice partit seul pour Rennes. Le déguisement qu'il avoit pris le rendoit absolument méconnoissable, & lui facilita les moyens de s'introduire jusque dans l'appartement de Sidoine. Cette belle Princesse ne reconnut son Amant qu'à l'anneau qu'il avoit reçu de sa main lorsqu'elle l'avoit accepté pour son Chevalier, & qu'il lui présenta en mettant un genou en terre.

Leurs transports furent vifs ; ils renouvelerent leurs sermens de s'aimer toujours ; & Ponthus protesta à sa charmante Maîtresse, qu'il perdroit la vie avant qu'elle devînt l'épouse de l'odieux Duc de Bourgogne. Ils ne se quitterent pas sans verser quelques larmes ; mais l'intérêt de leur amour exigeoit qu'ils sacrifiassent le plaisir qu'ils goûtoient à se revoir, aux soins de s'assurer une félicité durable.

La Cour de Bretagne étoit alors occupée des préparatifs d'un brillant tournoi, où le Duc de Bourgogne, le plus maladroit des Chevaliers, prétendoit donner des preuves de sa légéreté, de son adresse & de son courage. Cependant vingt fois il avoit tenté de pareils essais, & presque toujours il étoit sorti de ces combats simulés, meurtri, blessé & couvert de honte. Mais rien n'avoit pu jusqu'alors le corriger de son imprudente présomption. La leçon que Ponthus lui préparoit pouvoit seule opérer ce miracle. Il eut soin d'avertir de son arrivée & de son dessein le bon Sénéchal Herlant, & lui ordonna de rassembler auprès de Sidoine le brave Polidès, Guennelet, & les onze autres Chevaliers Galiciens, sans les informer que leur Prince étoit si près d'eux.

Ces

Ces précautions prises, Ponthus rejoignit ses quarante Chevaliers dans la forêt, & n'en sortit que le jour même du tournoi, qu'il parut à leur tête dans la ville de Rennes. Les joûtes étoient déjà commencées. Il salua noblement le Roi & la belle Sidoine; & ayant fait ranger sa brillante troupe, il entra dans la lice, & combattit avec courage, mais sans un succès bien décidé, contre quelques Chevaliers Bretons. Ces premiers coups de lance firent croire au présomptueux Duc de Bourgogne, qu'il pouvoit se mesurer sans danger avec un tel adversaire. Il écarte les combattans, pousse son cheval, & veut lui porter un coup de sa lance; mais celle de Ponthus l'atteint au milieu de la poitrine, le renverse sur la croupe de son cheval, qui se cabre, l'emporte au loin, & revient tomber à l'extrémité de l'arene sur le corps de son cavalier, qu'il étouffe par son énorme poids. Cet accident délivra Sidoine du Tyran qu'on lui destinoit pour époux, & termina le tournoi. Les Bourguignons, peu touchés de la mort de leur Maître, enleverent son corps, qu'ils transporterent sans beaucoup de cérémonie dans le tombeau de ses ancêtres.

Après cet exploit, Ponthus s'étant

approché de l'échafaud royal, mit pied à terre, leva la visiere de son casque, & adressa un compliment au Roi & à la charmante Sidoine. Toute la Cour ayant reconnu le Prince de Galice, donna des marques de la plus vive joie, & presque tous les Hauts Barons s'écrierent: » Vive » le courageux Prince de Galice, le Ciel » le chérit, qu'il soit l'époux de la belle » Sidoine « !. Le vieux Roi de Bretagne avoit eu de l'affection pour Ponthus, & sans les mauvais offices que le traître Guennelet lui avoit rendus, ce Prince auroit peut-être, avant son voyage en Angleterre, consenti à l'unir à sa fille. Il le revit avec plaisir; & lorsqu'on lui raconta par combien d'exploits il s'étoit illustré depuis son départ de la Bretagne, & le dessein qu'il avoit de reconquérir son Royaume sur l'usurpateur Broadas, le bon Duc souhaita cette alliance avec autant d'ardeur que précédemment il avoit mis de mépris en la rejetant. Ces dispositions comblerent de joie nos deux Amans, & forcerent Guennelet à dissimuler sa haine pour Ponthus, qui étoit bien éloigné de soupçonner de trahison les témoignages qu'il recevoit de son amitié.

Jamais noces ne furent plus magnifiques & accompagnées de plus de bénédictions, que celles de Sidoine & du Prince de Galice. Les Dames & les Chevaliers Bretons, Anglois, Ecossois & Irlandois, reçurent des présens considérables de la part de ces heureux époux. Il y eut des fêtes brillantes, où la Cour seule participa : il y en eut dautres, simples, gaies, champêtres, destinées pour le peuple.

Cependant, quelque tendresse qu'eût Ponthus pour sa chere Sidoine, il avoit impatience d'aller chasser Broadas du trône dont il s'étoit emparé avec tant d'injustice. Dix-huit mille Bretons se joignirent aux Anglois, & porterent son armée à trente mille soldats, qui tous brûloient du désir de se signaler sous un Chef qu'ils regardoient comme invincible. La fleur de la Noblesse Bretonne voulut aussi combattre sous ses drapeaux, & partager la gloire qu'il alloit acquérir.

Comme le Roi de la Petite-Bretagne étoit vieux & infirme, Ponthus l'engagea à donner l'épée de Connétable à Guennelet, qui promit de maintenir l'ordre dans le Royaume, de le défendre contre les ennemis du dehors, & sur-tout de veiller à la conservation de Sidoine.

Croyant avoir remis ce qu'il avoit de plus cher ſous la garde de ſes plus fideles amis, le Prince de Galice s'embarqua, & après une heureuſe navigation, vint jeter l'ancre ſur les côtes de Galice. Comme aucunes troupes ne s'oppoſerent à ſa deſcente, il l'eut bientôt effectuée, & toutes les villes devant leſquelles il ſe préſenta, voyant dans ſes bataillons flotter les étandards de leurs anciens Princes, lui ouvrirent leurs portes avec joie. Voluptueuſement endormi dans le fond de ſon ſérail, Broadas n'avoit pas prévu l'orage qui ſe formoit ſur ſa tête. Il ſe réveilla au premier avis qui lui fut apporté de l'approche de l'ennemi; mais, quelque diligence qu'il fît, il ne put raſſembler auprès de lui qu'un petit nombre de combattans.

Au premier bruit de l'arrivée des Chrétiens, commandés par le Prince de Galice, le Comte Deſture, oncle de Ponthus, & le fidele Connétable Patrice, dont nous avons fait une mention honorable dans le commencement de cette Hiſtoire, s'étoient échappés de la Cour du Tyran, & étoient venu joindre le légitime héritier du malheureux Roi Tibour, ſi cruellement maſſacré par Broadas. Ils lui conſeillerent de

s'attacher au siége de la forte ville de Coulongne, où les Sarasins avoient leur principal arsenal, & qui, tombant en son pouvoir, entraîneroit la réduction des autres villes du Royaume, que la crainte seule d'être pillées & saccagées empêchoit de se déclarer.

Cet avis fut promptement suivi, & précipita la chute de l'usurpateur. Voyant cette place assiégée, il se hâta de voler à son secours; mais Ponthus, ayant appris que les Sarasins n'étoient plus qu'à une journée de lui, fut les attendre au passage d'un défilé, &, fondant sur eux à l'improviste, en fit un carnage affreux, & tua de sa main Broadas. Ce fut ainsi qu'il vengea sur cet assassin la mort de son pere.

Les Sarasins défaits ou soumis dans cette seule bataille, le Prince de Galice entra triomphant dans Coulongne, accompagné de son oncle le Comte Desture, du Connétable Patrice, & de tous les Chevaliers de son armée, aux acclamations du peuple, qui le reconnut pour son Roi légitime, & le conduisit en triomphe à la principale Eglise, où, ayant fait ses prieres, il consacra ses armes & son étendard. Peu de jours après, on fit la cérémonie de son

couronnement, & il s'occupa ensuite à détruire les Mosquées des Sarasins, à rétablir le culte du vrai Dieu, & à rétablir la justice & le bon ordre dans ses Etats.

Tandis que le nouveau Roi s'occupoit en Espagne de ces grands objets, Guennelet, au fond de la Petite-Bretagne, méditoit l'odieux dessein de lui ravir à la fois son épouse, & la Couronne de ce Royaume. Connétable & premier Ministre d'un Roi accablé des infirmités qu'amene la vieillesse, cachant depuis long-temps l'ame d'un perfide sous les dehors séduisans de l'honneur & de la probité, qui dans la Bretagne auroit osé soupçonner sa bonne foi? Un jour, pendant qu'il tenoit le Conseil en présence du vieux Roi & de quelques Chevaliers Bretons, à qui leur âge n'avoit pas permis de suivre Ponthus dans son expédition, un Courrier supposé s'annonce comme venant de Galice, & remet une lettre du Prince : on croit reconnoître son sceau, son écriture, & son seing. Guennelet la lit, & compose son visage de telle sorte, que l'effroi dont il paroît saisi s'empare de tous les assistans. Cette lettre, écrite sur le champ de bataille par Ponthus lui-même, porte, que

son armée vient d'être taillée en pieces par les Sarasins, & que, blessé à mort, il est leur prisonnier. Il s'y plaint de la rigueur de son sort, & sur-tout, dans ses derniers momens, d'être séparé de sa chere Sidoine; il lui fait ses tendres adieux, & si, au delà du tombeau elle lui conserve quelque amitié, il la conjure de donner la main au vertueux Guennelet, le seul digne de la défendre contre ses ennemis, & de porter avec honneur la Couronne de la Petite-Bretagne.

Cette affreuse nouvelle remplit de désespoir le cœur de la Princesse; & lorsqu'on la répandit dans la ville de Rennes, la désolation y fut générale. Guennelet seul s'applaudissoit de sa trahison; &, certain de l'aveu du vieux Roi, qui ne voyoit que par ses yeux, il osa adresser ses vœux à Sidoine. La Princesse, qui se croyoit veuve de Ponthus, fut indignée qu'un sujet de son époux, à qui il devoit tout, osât prétendre à le remplacer dans son cœur & dans son lit, & elle lui déclara qu'il n'y auroit point d'extrémités auxquelles elle ne se portât, plutôt que de s'abaisser à lui donner la main. Le furieux Guennelet, perdant toute retenue, la quitta, en la menaçant qu'il sauroit bien

l'y contraindre. Cette menace, loin d'intimider Sidoine, ranima son courage : sachant qu'elle n'a rien à espérer du côté du Roi son pere, elle se confie à quelques Chevaliers à qui la mémoire de Ponthus étoit chere; ils la conduisent dans une forteresse, où un petit nombre d'entre eux s'enferme avec elle, tandis que les autres se répandent dans le Royaume, pour exciter les amis de la Princesse à la défendre contre la tyrannie de Guennelet.

Cette résolution désespérée dérangea tout le projet du Ministre. La Bretagne n'avoit point de troupes constamment sous le drapeau, & quand Guennelet en auroit pu rassembler, de quel front auroit-il osé les employer à assiéger la fille de son Maître ? Il tenta vainement la voie des négociations; & voyant que rien ne lui réussissoit, il se borna à bloquer la forteresse de façon qu'il fût impossible d'y introduire des vivres, dont elle étoit peu fournie. Ce dernier moyen étoit odieux & bien digne du caractere atroce de Guennelet; mais il en employa un autre qui mit le comble à sa scélératesse.

Le Connétable fait entendre au vieux Roi, que lui seul peut déterminer la veuve de Ponthus à lui donner la main ;

il lui représente que ce mariage est l'unique digue qu'on peut opposer aux ravages de la guerre civile, prête à éclater. Il le convainc qu'en assurant le bonheur où tendent ses vœux, il affermit le sceptre dans ses mains, & le conserve à sa fille. Le Roi, séduit par ce discours, se fait conduire auprès de la Princesse : mais à peine a-t-il mis le pied dans la grosse tour de la forteresse, que Guennclet, profitant d'un large fossé qui la circonscrit exactement, y fait poser des gardes de distance en distance, & déclare que le Roi, la Princesse, ni aucun Chevalier ne sortiront de cette prison, que Sidoine ne lui ait donné sa foi.

Cependant, dans l'espérance de quelque prompt secours, ces illustres prisonniers braverent d'abord les menaces de Guennelet, car cette derniere trahison avoit ouvert les yeux du vieux Roi. Mais bientôt les vivres manquerent : une sortie que l'on tenta pour s'en procurer, fut inutile, & plusieurs Chevaliers y périrent. Leurs infortunés compagnons voyoient leurs forces s'épuiser par la disette de toutes choses ; le Roi lui-même étoit prêt d'expirer : quel spectacle pour la vertueuse Sidoine ! elle auroit pu mourir, mais elle

ne peut ſoutenir la vûe de ſon pere expirant. Elle ouvre la porte de la tour, & s'avançant vers les barbares ſatellites du Connétable : » Allez dire, s'écrie-t-elle, » à votre Chef, que je conſens à le ſuivre à l'Autel, pourvu qu'on porte à » mon pere les prompts ſecours dont il » a beſoin ; le Ciel ſaura ſans doute un » jour ſauver l'innocent, & punir le cou- » pable : je m'en remets à ſa juſtice «.

Guennelet, averti de ce qui ſe paſſe, arrive à la tête d'une partie des habitans de Rennes, qu'il avoit gagnés en leur diſtribuant les tréſors de Ponthus, dont la garde lui avoit été confiée. Il conduit en triomphe ſa victime dans le Palais, & dès le lendemain fait célébrer ſon mariage, & reçoit du vieux Roi lui-même la couronne de la Petite-Bretagne, que ce Prince abdique en ſa faveur. Cette cérémonie fut ſuivie d'un banquet royal, où nous laiſſerons les nouveaux époux, pour nous informer de ce que fait le Prince de Galice.

Ponthus ayant rétabli la tranquillité dans ſes Etats, congédia les troupes d'Angleterre, d'Ecoſſe & d'Irlande, après leur avoir diſtribué de riches préſens, & fit aſſurer le Roi d'Angleterre, que bientôt

il se rendroit à Londres, pour lui présenter un époux digne de la belle Génevre ; c'étoit son cher Polidès qu'il destinoit à cet honneur. Ayant fait ses remercîmens aux Ducs de Lancastre, de Warwick & de Richemont, & n'ayant consenti à garder auprès de lui que le Duc de Glocestre, il nomma Régent de ses Etats son oncle le Comte Desture, & s'embarqua avec les troupes Bretonnes, pour voler dans les bras de la tendre Sidoine.

On arriva bientôt au port de Saint Malo ; & l'impatient Ponthus, sans attendre le débarquement de toutes les troupes, prit avec lui cinquante Chevaliers, compagnons de ses victoires, & s'achemina vers Rennes, en observant que personne ne pût annoncer son arrivée à Sidoine & au Roi son beau-pere, qu'il se faisoit un plaisir de surprendre. Il appercevoit déjà les murailles de la ville, lorsqu'en traversant un village, il entendit prononcer tristement les noms de Sidoine & de Ponthus. Il s'arrête, & demande ce qui peut leur être arrivé de sinistre. » Hélas ! lui répond un vieillard » fondant en larmes, ignorez-vous que » le brave Ponthus a perdu la vie dans

» une bataille en Espagne ? Ne savez-vous » pas que sa veuve infortunée vient d'être » forcée de donner la main au Connétable Guennelêt, qu'elle déteste ? Ils sortent dans le moment de l'Autel, où ils » ont été mariés & couronnés. Nous les » avons vus........ Sidoine l'épouse de » Guennelet, s'écria Ponthus ! Suivez-» moi, mes amis «.

Ils partent comme un éclair ; la garde qui entoure le Palais & qui ose en défendre l'entrée, est la premiere victime de la rage du Roi de Galice ; il s'élance avec ses compagnons au milieu de la salle du festin. La vue de Guennelet redouble sa fureur ; il s'avance sur lui, &, d'un revers de son épée, lui sépare la tête du corps. Alors Ponthus se nomme. La joie succede à la frayeur. Sidoine ne revient de l'évanouissement que lui a causé cette scene sanglante, que pour se trouver dans les bras de son époux, qui n'apprit pas sans frémir toutes les trahisons de Guennelet, qu'il avoit tant aimé.

On célébra par des actions de graces & ensuite par de superbes tournois, le retour de Ponthus & la délivrance de la belle Sidoine. Le vieux Roi leur remit entiérement tous les soins du Gouverne-

ment, & les peuples bénirent leur administration.

Après avoir rétabli la tranquillité dans la Petite-Bretagne, le Roi de Galice passa, comme il l'avoit promis, en Angleterre avec Polidès, que la belle Princesse Genevre accepta volontiers pour époux. Leurs noces furent célébrées avec beaucoup de magnificence & d'éclat, en présence des Rois d'Ecosse & d'Irlande.

Ponthus, dont les désirs étoient satisfaits par le mariage de son cousin, prit congé de la Cour de Londres, & retourna en Bretagne, où il demeura avec sa chere Sidoine jusqu'à la mort du vieux Roi. Les Royaumes de Galice & de Bretagne se trouvant alors réunis, ces illustres époux s'occuperent à les gouverner avec justice & bonté. Ils parvinrent à une extrême vieillesse; leur mémoire a été long-temps chere aux peuples de ces pays. Ils eurent deux fils, dont l'aîné porta avec gloire la premiere de ces deux Couronnes, & le second, nommé *Conam Meriadec*, est la tige des Rois & Ducs de Bretagne, dont tant de puissans Souverains & de Princes se font honneur de descendre.

La premiere édition de la Traduction d'Euriale & de Lucrece, Roman écrit en Latin par Æneas Sylvius Picolomini, qui fut ensuite Pape sous le nom de Pie II, a une date certaine, étant précisément de l'an 1500; elle est intitulée :

HISTOIRE d'Euriale & de Lucrece, composée en Latin par Æneas Sylvius, & translatée en rimes Françoises par Me. Antitus, Chapelain de la sainte Chapelle aux Ducs de Bourgogne. (*in-4°.* Lyon, 1500.)

Cette Traduction en vers a été depuis remise en prose Françoise : on en trouvera l'extrait dans la Bibliotheque des Romans, Volume d'Août 1777 : nous n'avons rien à y ajouter.

HISTOIRE de la Fleur des batailles; Doolin de Mayence. (Imprimée à Paris Par Antoine Vérard, *in-folio*, gothique, de la même date.)

On en trouvera l'extrait à la tête du Volume de Fevrier 1778.

HISTOIRE des merveilleux faits du vaillant Chevalier Artus de Bretagne, (Paris, *in*-4°. gothique, 1502.

L'extrait qui s'en trouve dans le Volume de Novembre 1776, eſt de M. le Comte de Treſſan.

HISTOIRE de Gui de Warwik, Chevalier d'Angleterre, qui en ſon temps fit pluſieursproueſſes, combats & conquêtes, tant en Allemagne, Italie & Danemarck; & auſſi ſur les Infideles, ennemis de la Chrétienté: & de la belle fille nommée Felize, ſa mie, ſurmontant la beauté de toutes les Dames & Damoiſelles, & les plus grandes aventures où ils ſe trouverent, & des grandes trahiſons où il ſe trouva. (Paris, ſans date, gothique.)

CE Roman a paru dans le commencement du ſcizieme ſiecle, & il ne ſemble pas douteux qu'il ait été compoſé dans le quinzieme: on en connoît une ſeconde édition, datée de 1525. Ce Livre eſt rare.

Quoique les hauts faits entrepris par Guy de Warwick aient eu pour motif l'amour qu'il avoit pour la belle Felize, nous ne croyons pas que ce Roman puiſſe être placé dans la claſſe des Romans d'amour. Il tient beaucoup plus à la Chevalerie, ſans pourtant avoir aucune affinité avec les Hiſtoires de la Table Ronde, les Paladins de Charlemagne, ni avec les Amadis: mais il reſſemble à tous les Romans de la Chevalerie errante.

La marche en eſt lente, le ſtyle diffus & ſans aucune élégance; on n'y rencontre même que très-rarement de ces anciennes expreſſions dont la juſteſſe & la naïveté ſont quelquefois ſi précieuſes, qu'on ſe plaît à les rapporter telles qu'elles ſont dans le texte. Les images que le Roman préſente, ſe nuiſent par leur reſſemblance. Les récits ſon longs & fatigans, & quelquefois tiennent peu à la marche de l'Ouvrage. Ces défauts doivent s'attribuer au temps où il a été écrit, & où le goût, qui commençoit à peine à ſe former, n'avoit pas encore développé l'art d'élaguer les détails faſtidieux, pour ne s'arrêter que ſur les ſituations qui font naître l'intérêt. Mais ils n'ôtent rien au plan & à l'imagination vive du Romancier. On y trouve

des

des ſituations heureuſes, des incidens bien amenés, & les caracteres en général y ſont aſſez bien préſentés.

La réſolution que prend le Héros de ce Roman, de faire pénitence auſſi-tôt après être parvenu au comble de ſes vœux, tient encore au temps où l'Ouvrage fut composé ; il falloit flatter le goût de dévotion, bien ou mal entendu, qui régnoit alors. Mais comme le but principal de ces extraits eſt de faire connoître ſucceſſivement les différens progrès de même goût, qui fut de tout temps la regle des Ecrivains, nous ne devons pas omettre ce qui même aujourd'hui paroîtroit un défaut eſſentiel dans l'Ouvrage.

Dans l'extrait qu'on va lire de l'Hiſtoire de Guy de Warwick (1), nous ſuivrons fidelement le Romancier. Cependant nous avons cru devoir paſſer rapidement ſur des détails qui n'ont rien de flatteur, & éviter des répétitions qui ne peuvent être que fatigantes, pour nous arrêter davantage ſur ces momens précieux qui ſeuls excitent l'intérêt, & peuvent rendre un Ouvrage agréable.

(1) Cet extrait eſt de M. M***. C. D. G.

Sous le regne d'Athelstan (1), Roi d'Angleterre, le Comte Roalt, preux & loyal Chevalier, possédoit plusieurs Domaines très-considérables, & entre autres, les Seigneuries de Warwick, Exesfordi, & de Vringchimen (2). L'étendue de ses terres, ses richesses, & le nombre multiplié de ses vassaux, en avoient fait un Seigneur très-respecté. Nombre de Chevaliers de haut lignage lui devoient foi & hommage, & composoient sa Cour, qui passoit pour une des plus brillantes de l'Angleterre.

Roalt avoit une fille; c'étoit la beauté la plus accomplie : elle joignoit à l'éclat de ses charmes, l'esprit le plus orné & tous les talens qu'il étoit possible de rassembler à son âge; elle se nommoit Félize. Tant de qualités & de perfections l'avoient rendue célebre dans toute l'Angleterre, » & pour sa beauté & douce » maniere étoit moult désirée de plusieurs » grands Seigneurs, & moult en avoit » son pere de prieres & requêtes «.

Le Comte Roalt avoit un Sénéchal,

(1) Athelstan commença de régner en 924. Il est le premier des Rois d'Angleterre qui ait soumis l'Ecosse.

(2) On a écrit ces noms tels qu'ils le sont dans le Texte; mais il est aisé de voir que ce sont des noms Anglois défigurés.

nommé Séquart, qui gouvernoit toutes ses terres avec une sagesse & une équité qui faisoient la gloire de son Maître; il possédoit lui-même le fief de Varlingfort; & pendant que son devoir le retenoit à la Cour de Roalt, sa femme, de la famille des Lancastre, élevoit, avec autant de soin que de tendresse, un fils qu'elle lui avoit donné. Ce jeune Damoisel recevoit les leçons d'un vieux & sage Chevalier, nommé Hérolt, qui, plus par inclination & par attachement que par devoir, s'étoit fait un plaisir de former son cœur & son esprit. Les progrès du jeune Guyonet (c'est le nom du fils de Séquart) étoient aussi rapides que brillans; il commençoit à s'attirer des éloges si multipliés & si peu ordinaires à son âge, que le Comte Roalt voulut le voir, & résolut de le fixer à sa Cour. Guyonet n'avoit que dix-huit ans quand il lui fut présenté par son pere. Le Comte le reçut avec bonté, les femmes le virent avec intérêt, les Barons & les Chevaliers le regarderent comme un enfant qui promettoit beaucoup. Mais Félize fut pendant quelque temps sans savoir à peine qu'il étoit arrivé à la Cour de son pere.

Le premier soin de Roalt fut de concourir à l'avancement de Guyonet, & de

chercher à récompenser en lui les services qu'il recevoit journellement de son pere. En très-peu de temps il le combla de tant de préférences, d'amitiés & de bienfaits, que le jeune Damoisel fixa bientôt les regards envieux de toute la Cour. Hérolt avoit jugé combien ses conseils lui seroient utiles dans un séjour si tumultueux. Il ne l'avoit pas quitté, régloit toutes ses démarches, guidoit toutes ses pensées, & s'occupoit principalement du soin d'élever son ame & de la perfectionner. Le Comte Roalt se plaisoit à le voir & à l'admirer, dans tous ses exercices; son amitié croissoit sensiblement, & chaque jour il prenoit pour Guyonet une affection nouvelle.

Il y avoit environ deux mois que Guyonet étoit à la Cour de Warwick, lorsque l'on célébra l'anniversaire du jour de la naissance de Félize. Roalt tint une Cour pléniere; on y accourut de toutes parts; elle fut embellie des fêtes les plus brillantes : Guyonet y déploya tous les talens qu'il avoit acquis dans son enfance. Il joua de plusieurs instrumens, & séduisit par ses accords. Sa voix douce & flexible alloit jusqu'au cœur, & y laissoit cette douce mélancolie, sœur & compagne de la Volupté. Sa danse offroit tant de graces &

de légéreté, que toutes les Dames de la Cour voulurent danser avec lui : mais, embarrassées à démêler la cause du trouble qu'elles éprouvoient, aucune d'elles, en pensant à Guyonet, n'osoit interroger son cœur. Cependant, au milieu de tous les éloges qui lui étoient donnés, Guyonet ne distinguoit que ceux de Félize, qui l'avoit enfin remarqué.

Le Comte Roalt, transporté de joie, & pressé par le plus vif intérêt, ne put se refuser à lui en donner des preuves éclatantes. Il le fit venir, &, en présence de Félize & de toute la Cour assemblée, il lui dit qu'il l'aimoit comme son fils, que, n'ayant point d'héritier mâle qui pût un jour porter son nom & ses armes, & hériter de ses Seigneuries, il lui ordonnoit de prendre dès le moment le nom de Guy de Warwick, & d'en soutenir l'éclat avec honneur. Guyonet, interdit, étonné, promene ses regards sur toute l'assemblée, les porte sur Félize, les fixe quelques instans sur elle, baisse les yeux, & ne sait que répondre.

On juge aisément toutefois de la reconnoissance de Séquart, & de la satisfaction de son fils ; il n'est pas moins facile de se peindre l'étonnement & les mur-

mures de la Cour. Mais Roalt étoit craint autant qu'il étoit aimé, aussi ferme dans ses résolutions que juste dans ses décrets; ainsi personne n'osa se plaindre. Félize elle-même ne savoit à quoi attribuer cet excès de bonté de son pere pour un jeune homme en faveur de qui elle ne s'étoit point encore expliquée; elle se retira dans son appartement, autant pour y rêver sur un événement si imprévu, que pour laisser éclater toute sa surprise devant les personnes de sa suite, qui avoient le plus de droit à sa confiance: quelques-unes chercherent à l'indisposer contre cette décision de son pere; on vouloit l'engager à lui faire à cet égard des représentations qui paroissoient fondées. Ces opinions s'agitoient encore dans le cercle de Félize, quand le Comte Roalt s'y rendit, &, pour mettre le comble à ses bienfaits, présenta lui-même Warwick à Félize, en lui disant qu'il le nommoit son Echanson, c'est-à-dire le premier Officier de sa maison. Warwick, aussi charmé de cette seconde faveur, qu'il l'avoit été de la premiere, se prosterne aux pieds de Félize, veut lui prêter serment, oublie ce qu'il doit dire, cherche à y suppléer, prononce quelques mots, se releve, & sort aussi interdit qu'il est possible de l'être.

Tous les bruits se renouvelerent; mais ils eurent le sort de tous les mouvemens intérieurs des Cours. D'autres événemens firent oublier ce qui s'étoit passé au sujet de Warwick, & lui ne s'occupa que de ses devoirs. Félize remarqua ses soins & son exactitude avec complaisance; souvent elle lui parloit avec bonté. Le Damoisel la voyoit tous les jours, il l'admiroit; mais son cœur étoit muet encore. Cependant, quand il détailloit toutes les graces que réunissoit Félize; ce n'est pas sans objet (se disoit-il à lui-même) que le Ciel a formé tant de beautés. Son zele, son attachement au service de son Prince, lui avoient peu à peu donné de l'assurance; bientôt cette même assiduité la lui fit perdre. Dès que Félize portoit sur lui ses regards, au premier mot qui sortoit de sa bouche, l'émotion se glissoit dans le cœur du jeune homme; une timidité, dont la cause lui étoit inconnue, l'empêchoit de répondre; sa main tremblante se refusoit au service qu'il devoit en attendre. Quel est donc ce sentiment qui s'éleve tout à coup dans mon cœur, disoit-il en lui-même? A qui dois-je ce changement que j'éprouve?.... Félize s'amusoit de son embarras, elle avoit la malice d'en rire.... Ah! Félize....

auriez-vous agi ainſi, ſi vous en euſſiez connu la cauſe?

Entraîné par ſes devoirs, qui bientôt ne furent plus que des prétextes, Warwick fut plus aſſidu près de Félize, & ſa préſence, qu'il déſiroit ſans ceſſe, continua de l'agiter & de le troubler. Peu à peu Warwick voit clair dans ſon cœur. C'eſt de l'amour, il n'en doute plus; il le ſent à la ſenſibilité dont ſon ame eſt remplie: en s'éclairant ſur ce qu'il éprouve, ſon trouble s'évanouit, & la joie la plus vive prend ſa place. Mais quand il ſonge que c'eſt à la fille de ſon Maître, à ſa Souveraine que s'adreſſent ſes vœux, il frémit de ſa témérité. Comme le Comte, en lui ordonnant de prendre ſon nom, ne lui avoit pourtant point dit qu'il voulût lui faire épouſer ſa fille, l'eſpoir lui en paroiſſoit inſenſé. Sa flamme, à ſes yeux même, étoit une offenſe qu'il faiſoit à Félize.... Mais pour guérir du mal qui le poſſédoit, la bleſſure étoit déjà trop profonde.

Effrayé de l'état dans lequel il ſe trouve, il s'impoſe la loi rigoureuſe de ne plus voir Félize, dût-il même négliger ſon ſervice auprès d'elle. L'abſence a ſouvent été le tombeau de l'amour. Inquiet, égaré, fatigué des combats qu'il ſe livre lui-même,

Warwick va chercher dans ſa ſolitude un repos qu'il croit y rencontrer. Mais Félize qu'il fuit, Félize qu'il ne veut plus voir, eſt inceſſamment préſente à ſa penſée; ſon nom eſt le ſeul qu'il prononce; & lorſqu'il s'obſtine à s'éloigner de la Dame de ſes penſées, ſes yeux la cherchent par-tout & la demandent encore.

Pendant qu'il gémit dans le ſilence, & qu'il ſe dérobe à tous les regards, Hérolt, le fidele Hérolt s'étonne de ſon abſence, le cherche & le demande à tout le monde. Deux jours s'étoient paſſés ſans qu'on l'eût vu paroître à la Cour. Félize a remarqué ſon abſence, elle en a même montré quelque inquiétude.

Hérolt a parcouru vingt fois le Château de Roalt, ſans rencontrer Warwick; ſes craintes augmentent à meſure que ſon eſpoir eſt trompé. Il retourne encore à l'appartement de Warwick, entend un murmure confus, prête une oreille plus attentive.... Ce ſont des ſoupirs, des gémiſſemens, c'eſt l'expreſſion de la plus vive douleur. Il avance .... écoute.... C'eſt la voix de Warwick. Il entre, ſe précipe dans ſes bras, le voit, le reconnoît à peine, lui parle, l'interroge. Mais Warwick, abattu, conſterné, évite de lui répondre.

Cependant les soins qu'Hérolt a pris de son enfance, l'amitié tendre qu'il a pour lui, lui donnent encore le droit de lire dans sa pensée.... Mais qu'y verroit-il ?.... Warwick craint les reproches d'un ami qui fut son Maître ; il renferme subitement sa douleur, veut dissimuler.... Hérolt ne s'y méprend pas ; il presse.... Son jeune éleve veut éluder encore. Hérolt insiste, prie, s'offense, s'attendrit .... & Warwick enfin découvre à l'amitié le secret de l'amour.

» Oui, (dit-il à Hérolt) je suis ardantement & très-parfaitement esprins en l'amour de Madame Félize, & j'en attends ci ou la vie ou la mort. Si n'est-ce pas que je connoisse bien & voye que je suis trop outrageux d'avoir cettui penser, & qu'elle est ma Dame & Maîtresse, & fille de mon droit Seigneur, à qui je dois foy & loyauté, & que je messais en telle déloyauté penser. Mais las ! force d'amour le me fait faire «.

L'étonnement du sage Hérolt est extrême ; &, ne consultant d'abord que sa sévérité ordinaire, il alloit faire à Warwick des reproches cruels.... Mais son jeune éleve se jette dans ses bras, y dépose des larmes ameres, qu'il n'interrompt que pour

faire de ses feux une peinture si touchante, que le bon Hérolt fut forcé de le consoler & de le plaindre.

Warwick cependant n'a pas perdu tout espoir ; il se flatte que si Félize savoit dans quel état de souffrance il est réduit par elle, son cœur ne seroit point insensible. Hérolt aimoit trop Warwick pour ne pas céder lui-même à cette frêle espérance. Dailleurs il ne le regarde point comme indigne de Félize : elle est sa Dame & sa Maîtresse, il est vrai ; mais Warwick est aussi de haut lignage, il est déjà comblé des bienfaits de Roalt, il porte le nom & les armes de la plus belle de ses Seigneuries; qui sait si ce bon Seigneur n'approuveroit point cette alliance? & pourquoi Warwick ne seroit-il pas à son tour agréé par la belle Félize ? L'amour a fait des choses plus extraordinaires. Mais avant tout, ce sont les sentimens de Félize qu'il faut connoître ; & comment y parvenir ?

Tandis qu'Hérolt flotte au milieu de tant d'incertitudes, le malheureux Warwick retombe dans sa langueur ; une pâleur mortelle se répand sur son teint, ses yeux s'appesantissent & se ferment, tout fait craindre pour sa vie. Hérolt ne trouve qu'un moyen de le sauver de ce danger,

c'eſt de lui promettre de ſe rendre à l'inſtant près de Félize, & de lui faire connoître tous les maux dont elle eſt la cauſe. Il embraſſe Warwick, le raſſure, lui recommande la plus grande prudence, & lui dit :

» Sire, je recorde en mon cœur les » paroles que dites avez, qui moult vous » meuvent de grande hauteſſe de cœur. » De ſi hautement oſer votre amour aſſeoir, » ne vous oſe blâmer ; mais pour un tel » fait d'entreprendre, eſt bon d'ouvrer par » bons amis & ſages conſeils «.

A ces mots, Warwirck revient à lui, prend Hérolt, le ſerre dans ſes bras, ſe recommande à ſes ſoins, ne doute plus de la réuſſite du meſſage, le preſſe d'aller trouver Félize, voudroit déjà qu'il fût de retour : le déſir, la crainte, l'eſpoir, l'impatience, agitent ſon ame & ſe la partagent. Hérolt part, & lui promet une prompte réponſe.

Plusieurs bruits avoient couru ſur l'abſence de Warwick ; Félize elle-même n'avoit ceſſé d'en demander la cauſe, mais perſonne n'avoit pu l'en inſtruire. Hérolt ſe préſente chez elle dans un moment où preſque toute la Cour y étoit aſſemblée. Félize l'apperçoit à peine, qu'elle l'inter-

roge à ſon tour ; » & de ſi loing qu'elle » le vit, ainſi comme elle avoit coutume, » l'appela gracieuſement, & lui dit : Hé- » rolt, beaux doux ami, comment fait » votre Maître « ? Hérolt s'approche reſ- pectueuſement de Félize, & lui répond tout bas : » Noble Pucelle, ſi ne vous » devois ennuyer, je voudrois voulontiers » parler avec vous à part d'aucune choſe » que je ne voudrois pas que tous ces gens » oüiſſent ; je me tiens à l'écart, & revien- » drai quand me ferez rappeler «.

Il n'en falloit pas davantage pour piquer la curioſité de Félize ; un plus doux intérêt lui faiſoit même déſirer d'apprendre ce qu'Hérolt ne vouloit lui confier que ſous le voile du myſtere. Sous divers prétextes, elle congédie toutes les Dames, Damoiſelles & autres qui compoſoient l'aſſemblée. Chacun s'éloigne, non ſans former bien des conjectures ; mais enfin elle eſt ſeule, Hérolt eſt rappelé & ſe rend auprès d'elle. Il l'aborde avec un air ſombre & triſte, qui l'étonne moins encore qu'il ne l'effraie.

Qu'avez-vous, lui dit-elle, vous paroiſſez en proie à de vives douleurs ? qu'eſt-il donc arrivé ? que fait Warwick ? où eſt-il ? Hérolt la regarde, ſe tait, & ne répond

que par des ſoupirs. Vous me donnez de l'inquiétude, dit Félize ; vous vouliez me parler ; nous ſommes ſeuls, & vous gardez le ſilence. . . . . Eh ! je n'oſerai jamais le rompre, dit Hérolt, ſi vous ne m'aſſurez que, de quelque importance que ſoit le ſecret que je dois vous confier, vous ne vous offenſerez point, & que vous ne l'imputerez qu'à mon zele & à mon attachement pour un infortuné qui gémit en ce moment ſous le poids des plus cruelles ſouffrances. --- Qui, Warwick ? --- Lui-même. -- Ciel ! parlez, diſſipez mes craintes, & calmez les vôtres : oui, je le promets, Hérolt, quelque choſe que votre amitié pour lui me confie, je ne m'en offenſerai point ; mais de grace, achevez, je brûle de ſavoir. --- Noble Dame, que vais-je vous dire ? le malheureux Warwick touche peut-être à ſon heure derniere. Eſt-il un ſort plus cruel ? Jeune, charmant, doué de toutes les bonnes qualités qui conduiſent à plaire, de toutes les vertus qui forment les Héros, le Ciel devoit-il lui réſerver tant de diſgraces ? O vous ! belle Félize, vous qui d'un mot pouvez charmer ſes peines, ſerez-vous inſenſible à tout ce qu'il éprouve ?

Félize, effrayée de ce récit, preſſe Hé-

rolt de s'expliquer mieux, & de ne rien dissimuler : si elle peut soulager ses maux & le rappeler à la vie, pourquoi différer de l'en instruire ?.... Hérolt continue à peindre les douleurs de Warwick : par mille tableaux variés avec adresse, il seme peu à peu dans le cœur de Félize le trouble & la sensibilité. Ses beaux yeux se remplissent de larmes, qu'elle craint de laisser paroître; son sein doucement s'agite, elle laisse échapper quelques soupirs.... Hérolt profite de cet heureux moment, & découvre enfin à Félize que Warwick ne souffre & ne meurt que pour elle.

C'est la premiere fois que Félize entend parler d'amour ; sa fierté s'en offense, mais sa sensibilité fait disparoître sa colere. Elle fixe Hérolt, & ne sait ce qu'elle doit lui répondre. Tantôt elle songe à la témérité de cette demande : en effet, quand il seroit vrai qu'un sentiment quelconque & qu'elle ne connoît pas encore, la porteroit à l'excuser, quelle en pourroit être l'issue ? Warwick n'est-il pas le sujet de son pere, le sien ; qu'ose-t-il donc prétendre ? « Ciel ! se dit Félize, chassons » loin de nous cette pensée; hélas ! je ne » sais que trop combien elle seroit dange» reuse.... Puis s'adressant à Hérolt : Je

» dois, lui dit-elle, à la promesse que je
» vous ai faite, le pardon d'une offense qui
» mériteroit tout mon courroux. Allez, je
» veux bien tout oublier ; mais évitez
» de me tenir jamais un semblable lan-
» gage «.

Ces paroles étoient faites pour effrayer, pour désespérer Hérolt ; mais il croit entrevoir qu'elles ont été prononcées sans colere ; & le bon Chevalier n'en attribue l'énergie qu'à la vertu de Félize. Il lui semble que l'état de son cœur n'est plus un mystere, qu'il n'est point insensible ; il voudroit s'en assurer : mais comment arracher à Félize un aveu qu'elle regarderoit comme le terme de sa gloire, & qui cependant peut seul rendre à Warwick & la paix & l'espoir ? Il a recours à de nouvelles instances. Je vais donc, lui dit-il, porter au malheureux Warwick le coup le plus funeste ; je vais percer ce cœur généreux que vous avez rempli d'amour & de douleur ; je vais perdre un éleve, un ami dont la valeur peu commune annonce, dès l'âge le plus tendre, le Héros le plus accompli ; & vous allez faire expirer un Amant qui vouloit consacrer ses jours à se couvrir de gloire, pour se rendre digne de la belle Félize.... c'en

C'en est fait.... Warwick ne survivra point à ce refus barbare; son ame, tout à la fois délicate & fiere, n'y verra que du mépris, & ce jeune infortuné, que le Ciel destinoit aux plus grandes entreprises, qui réunissoit tant de talens, tant de vertus, tant d'amour, ne sera plus... dès cette journée peut-être ... qu'un corps froid, inanimé, & que vos rigueurs auront privé de la vie .... Ah Félize!.... avec tant de beauté, peut-on être si cruelle?

Félize s'attendrit, détourne ses beaux yeux obscurcis par les pleurs, leve les mains au Ciel, pousse un profond soupir, & s'écrie: » Non... digne Chevalier, je ne » demande point le sacrifice de sa vie; » mais lui dois-je celui de ma gloire? » Puis-je écouter un amour que j'ai lieu » de croire qui seroit condamné par mon » pere? Je plains .... eh! oui je plains » Warwick, mais je ne puis que le plain» dre. Travaillons l'un & l'autre à le gué» rir d'une ardeur insensée dont les suites » seroient éternellement funestes, ou plu» tôt allez vers lui, ramenez le calme » dans son ame agitée, faites-lui con» noître tous les malheurs qu'un pareil » aveuglement lui prépare, dites-lui... Ha!

» ne l'épargnez pas, répondit Hérolt; sur
» un cœur qui brûle pour Félize, que
» peuvent les conseils de la froide ami-
» tié. Eh bien! reprend elle, j'entrepren-
» drai seule de ramener dans son cœur
» le calme & la tranquillité; je le verrai,
» je le ferai trembler par le récit des dan-
» gers auxquels il s'expose, & il sentira
» la nécessité de vaincre un amour qui
» ne peut être couronné; allez, Hérolt,
» retournez près de lui, prenez soin de
» sa vie, & dites-lui que Félize, mal-
» gré la cruauté dont on l'accuse, prend
» autant d'intérêt à ses jours, quelle est
» affligée de ses souffrances «.

Hérolt n'eut pas besoin d'en entendre davantage: Félize est sensible, dit-il, l'amour fera le reste. Il part, vole à Warwick, & lui porte tout à la fois le bonheur & la vie. Mais Félize à son tour est livrée aux plus cruelles inquiétudes; son cœur altier, mais tendre, est partagé entre le desir & la crainte. Vainement elle voudroit se dissimuler tout ce qui se passe au fond de son ame. Si le sort de Warwick la touche, l'attendrit, l'inquiete, ce n'est point à la seule humanité que ces impressions doivent leur existence; un sentiment plus tendre, un penchant plus flat-

teur, qu'elle ne peut définir encore, mais auquel cependant elle céde avec complaisance.... l'amour .... eh! oui, l'amour les a fait naître.

Cependant plusieurs jours se passent sans que Warwick paroisse à la Cour. Il en a le plus grand désir, mais Hérolt l'exige, & Warwick lui doit trop, surtout dans ce moment, pour ne pas suivre aveuglément ses conseils. Félize, de son côté, s'applique à dérober à tous les yeux des mouvemens intérieurs, dont elle ne peut plus se cacher la cause à elle-même. Malgré elle la mélancolie s'empare de son ame, elle évite le tumulte & le bruit; la solitude lui présente des charmes, parce qu'elle lui laisse la liberté de songer à celui qu'elle croit pouvoir se défendre d'aimer.

Un jour, s'étant dérobée à la foule importune que l'intérêt ou la flatterie attache auprès des Grands, elle se trouve seule dans un bosquet, où l'ombre épaisse, en répandant une douce fraîcheur, invite à des rêveries plus douces encore; elle se rappelle mille circonstances, qui, jusqu'à ce que le bon Hérolt se fût expliqué, ne l'avoient aucunement frappée, mais qui dans ce moment se retracent

à sa mémoire avec une force & une vérité qui la séduisent & qui l'entraînent.

Par exemple, se disoit-elle, le jour où Roalt, environné de toute sa Cour, a donné à Warwick le nom & les armes de l'une de ses Seigneuries, le Damoimoisel, en les recevant avec autant de de noblesse que de reconnoissance, a porté sur moi ses tendres regards, ils s'y sont fixés long-temps ; je ne démêlois rien de ce qu'ils vouloient m'apprendre, & pourtant leur langage n'avoit rien d'obscur. Ils me disoient sans doute....... Belle Félize, l'orgueil de Warwick ne seroit point flatté de la préférence de votre pere, les dons qu'il lui fait cesseroient d'avoir pour lui le moindre prix, si en les recevant il ne formoit l'espoir de vous les rendre un jour : non, Félize, ce n'est qu'un dépôt que Roalt confie à Warvick ; mais un jour ..... un jour j'oserai mettre à vos pieds & le dépôt & le dépositaire.

Dans les bals, dans les fêtes, qui ont embelli la Cour de mon pere, Warwick a brillé plus que personne, il attiroit tous les regards... Mais, me trompé-je ?... je crois me rappeler que quelquefois il y porta mes couleurs .... oui, je crois les voir encore. Et le jour où Roalt me l'a pré-

ſenté comme devant être mon Echanſon, Warwick ne s'eſt-il pas proſterné devant moi ? & au lieu de prononcer le ſerment d'uſage ; Ah ! m'a-t-il dit, c'eſt à vous ſervir que je veux conſacrer tous les inſtans de ma vie. ....

Félize n'étoit pas bien ſûre, mais elle croyoit ſe rappeler encore qu'en prononçant ces mots, Warwick les avoit accompagnés d'un long ſoupir.... Comment ſe faiſoit-il que toutes ces circonſtances lui euſſent échappé, qu'elles n'euſſent pas été remarquées par elle? .... Ah ! Warwick, Warwick .... vous allez être bientôt vengé de cette premiere indifférence!

Cependant Hérolt avoit rendu compte de ſa démarche à Warwick ; il n'avoit rien omis du trouble, de l'agitation, du tendre intérêt que Félize avoit laiſſé paroître. Le Damoiſel, enchanté, tranſporté, vouloit aller ſe jeter aux pieds de ſa Maîtreſſe ; mais ſon ami le retint : il ſavoit que l'amour, quelque ardent qu'il paroiſſe dans ſa naiſſance, a beſoin de contrariétés pour s'affermir. Le jour, le moment où Félize ſeule rappeloit à ſon eſprit tout ce qui lui paroiſſoit capable d'excuſer ſa flamme, fut celui auquel Warwick commença à profiter de la permiſſion de

reparoître. Le haſard, ou ſa deſtinée, le conduiſit dans les jardins, dans ce même boſquet où nous avons laiſſé Félize. Il la voit, héſite, s'avance, s'arrête, fait un dernier effort, & vole à ſes pieds.

La fille de Roalt ſurpriſe, mais enchantée, éprouve à la fois tout ce que l'amour a de plus flatteur, & tout ce que la crainte a de plus ſenſible. Elle veut fuir; Warwick la conjure de l'entendre; elle ſemble réunir tous ſes efforts pour s'éloigner; mais Warwick n'a beſoin d'en faire aucun pour la retenir. Les premiers mots qu'ils ſe diſent ſont entrecoupés, ſans ſuite; de tendres regards y ſuppléent, & tiennent un langage qui ne leur laiſſe plus aucune incertitude. Félize veut peindre à ſon Amant tous les dangers auxquels il s'expoſe. Warwick ne veut exprimer que l'amour dont il brûle. L'image des dangers diſparoît, & nos Amans ne ſont plus attentifs l'un & l'autre qu'aux expreſſions de l'amour.

Mais, pour mériter Félize, il faut que Warwick commence par recevoir l'ordre de Chevalerie, & que, revêtu de cette dignité recommandable & précieuſe, il coure les haſards, provoque les combats, & qu'enfin il obtienne Félize des mains

de la Gloire. Ce ſont les ſeules conditions qu'elle lui impoſe. Warwick, au comble de la joie, oſe porter ſur la belle main de Félize un baiſer qui devient le gage & le garant de tout ce que l'amour va lui faire entreprendre, & ne quitte ſon Amante, que pour aller demander à Roalt la grace de l'armer Chevalier.

Le Comte aime trop Warwick, pour s'oppoſer au déſir qu'il a d'acquérir de la gloire. Dès la nuit même tout fut préparé pour cette auguſte cérémonie, & Roalt le lendemain reçut Chevalier en préſence de toute ſa Cour, celui que Félize avoit déjà ſécrétement nommé dans ſon cœur. Vingt autres Gentilshommes furent admis à la même faveur; mais ils ne ſe préſentoient pas ſous les mêmes auſpices. Ce fut Félize elle même qui ceignit l'épée à Warwick. .... Ah! comme ſa belle main trembloit! Les armes, lui dit-il tout bas, que vous me donnez pour marcher à la gloire, ne ſeront pas moins victorieuſes que vos yeux l'ont été pour ſoumettre mon cœur à l'amour. A l'inſtant il prend congé du Comte & de ſa Dame, demande la bénédiction de Séquart, & part environné du cortége que ſon pere lui avoit deſtiné.

Notre Chevalier s'embarque à Douvres, paſſe à Harfleur, & ſe rend à Rouen, ſans qu'aucun deſſein déterminé dirige encore ſes pas. Mais il apprend que l'Empereur d'Allemagne fait préparer à Spire un ſuperbe tournoi, que le plus vaillans Chevaliers doivent s'y rendre........... O mon ami, dit Warwick au bon Hérolt qui l'accompagnoit toujours, marchons... le Ciel ſeconde mes vœux, puiſqu'il m'ouvre les portes de la gloire.

En peu de jours ils arrivent à Spire: tout ſe préparoit pour les fêtes annoncées dans toutes les Cours de l'Europe.

Le tournoi s'ouvroit dès le lendemain de leur arrivée; les plus grands Princes & les plus valeureux Chevaliers devoient s'y préſenter. On voyoit parmi eux Gaher fils de l'Empereur, le Duc de Lorraine, ceux de Louvain & de Morienne, Regnier Duc de Corſaigne, Othes Duc de Pavie, & pluſieurs autres, qui, s'ils n'offroient pas un rang auſſi illuſtre, ne leur cédoient point en valeur.

Guy de Warwick parut au tournoi avec un air noble & fier qui attira tous les regards: inconnu à toute l'aſſemblée, chacun ſe demandoit ſon nom, ſon rang, ſon pays; & perſonne ne pouvoit répon-

dre. Ses armes étoient ſimples, mais brillantes ; ſon écu étoit pallé d'or & d'azur : Hérolt le ſuivoit également bien armé. Ils s'approcherent l'un & l'autre d'une longue & ſuperbe eſtrade, où l'Empereur, ſa fille & toute ſa Cour étoient placés, & formoient le plus beau ſpectacle.

Les prix deſtinés au vainqueur, furent amenés & préſentés aux yeux de l'aſſemblée ; c'étoit des mains de la fille de l'Empereur qu'il devoit les recevoir ; & cette circonſtance y donnoit un nouveau prix. Ils conſiſtoient dans » un Gerfault blanc, » un beau Deſtrier blanc ; & deux Lé- » vriers auſſi blancs «.

Bientôt les trompettes ſonnent, le ſignal eſt donné, & le combat s'engage. Le Prince d'Allemagne, Gaher, fils de l'Empereur, eſt le premier qui s'élance dans l'arene ; il vient fondre ſur Warwick, la lance en arrêt. Guy l'attend, & du premier coup lui fait vuider les arçons, & renoncer à la victoire. Othes de Pavie, envieux de cet avantage, & jaloux d'un étranger qui n'a pas daigné ſe faire connoître, laiſſe à peine à Warwick le temps de ſe remettre, & l'attaque avec la plus grande vigueur. Notre Héros l'amuſe quelques inſtans, & ne

paroît occupé qu'à parer & se défendre. Othes, trompé, s'abandonne. Warwik en profite, le frappe, le renverse, & lui fait une large blessure qui l'oblige à quitter le tournoi, & à aller chercher des secours qui le rappellent à la vie. Les autres assaillans éprouverent de même la force & l'adresse de l'invincible Chevalier inconnu.

Cependant on cherche à connoître quel est ce Chevalier intrépide qui remporte tant de victoires en un jour : on apprend que c'est Guy de Warwick, Gentilhomme de la Cour de Roalt. Othes, furieux de sa défaite, promet de s'en venger, & lui voue une haine mortelle.

Warwick reçut des mains de la fille de l'Empereur les prix du tournoi. Toutes les Dames de la Cour remarquoient son air, ses graces, & formoient déjà secrétement des projets, dont les fêtes qui se préparoient devoient éclairer la réussite. Mais l'Amant de Félize trompa leur attente, &, dès la nuit même, il quitta l'Allemagne, traversa la France, où il s'arrêta peu, & passa dans la Petite-Bretagne. Il envoya en Angleterre les preuves de sa victoire. Félize reçut avec joie le Gerfault que

ſa valeur avoit acquiſe, & l'on préſenta de ſa part à Roalt le Deſtrier & les deux Lévriers blancs. On n'a pas beſoin de dire combien il fut ſenſible à ces premiers hommages.

Mais Warwick n'étoit encore qu'au commencement de ſa carriere; Félize en le quittant lui avoit impoſé la loi rigoureuſe d'employer ſept années de ſuite à s'illuſtrer dans la Chevalerie; & ce n'étoit qu'en retour du ſerment qu'il avoit fait de s'y conformer, qu'elle l'avoit aſſuré qu'au bout de ce terme il la trouveroit fidelle & même empreſſée à lui donner ſa main.

Warwick chercha donc de nouvelles aventures, accompagné d'une ſuite brillante d'Ecuyers & de Chevaliers que ſon pere lui avoit formée. Le Romancier ajoute, que la belle Félize, en échange des préſens qu'elle avoit reçus de ſon Amant, lui envoya un anneau très-précieux, & qui avoit trois vertus eſſentielles: la premiere de préſerver des enchantemens, & de mettre celui ou celle qui le portoit à l'abri de tout maléfice; la ſeconde, de guérir de la folie; & pour troiſiéme vertu, cet anneau ſe briſoit en quatre parties dès que le Chevalier qui

le portoit étoit infidelle à sa Dame, ou que sa Dame manquoit à la constance.

Guy étant arrivé dans la Petite-Bretagne, délivra ce Duché d'un Nain d'une force extraordinaire, d'une méchanceté inconcevable, & qui y faisoit d'autant plus de ravages, que personne n'osoit essayer de le combattre. Warwick lui coupa la tête, &, sans attendre toutes les marques de reconnoissance que lui préparoit le Duc de Bretagne, s'embarqua pour l'Italie. Un tournoi superbe étoit annoncé dans la Ville de Bénévent, & Warwick intérieurement en désiroit le prix, pour le mettre aux pieds de Félize. Hérolt & lui y arriverent heureusement, y parurent avec les mêmes armes qu'ils avoient à Spire. Othes de Pavie, qui se trouvoit à Bénévent, fut le premier à le reconnoître : il avoit juré, comme on le sait, une haine mortelle à Warwick ; il résolut de la faire éclater. Il n'entra point dans la lice du tournoi, il se souvenoit encore de la disgrace qu'il avoit éprouvée à Spire, & n'avoit aucune envie de disputer le prix à Warwick, qui y réunit tous les succès & tous les suffrages; mais il plaça le Comte Lambert, son cousin & très-dé-

loyal Chevalier, en embuscade dans un bois voisin de la Ville, & par lequel il avoit appris que Warwick devoit passer; il étoit accompagné de vingt Chevaliers aussi déloyaux que lui, mais hardis & déterminés, & ce fut à ces scélérats qu'Othes confia le soin de satisfaire sa vengeance, en privant Warwick de la vie.

Le hasard voulut que notre Héros avoit un parent, Abbé d'un riche Monastere, à peu de distance de Bénévent, & qu'il se crût obligé d'aller le voir : mais ne voulant point s'établir à l'Abbaye avec toute sa suite, il donna à la plus grande partie de ses gens ordre d'aller l'attendre à quelques lieues, & s'y rendit avec Hérolt & deux Ecuyers seulement. Au milieu de la forêt, il se vit attaqué & investi dans un instant, & ne songea plus qu'à vendre chers des jours qu'on cherchoir à lui arracher par le plus abominable complot.

Warwick, Hérolt & les deux Ecuyers commencerent par se faire jour au milieu de cette troupe d'assassins; plusieurs rencontrerent la mort dès la premiere attaque; mais Hérolt, le bon Hérolt, lui-même reçut une blessure dangereuse.

Moins occupé de ſon état que du danger de Warwick, il rappelle toutes ſes forces, que la perte de ſon ſang épuiſe, & fait des prodiges de valeur. Warwick de ſon côté céde à toute ſa fureur, en voyant ſon cher Hérolt couvert de ſang ; il cherche parmi ces traîtres celui qui paroiſſoit les commander, l'atteint, le force à s'écarter du grouppe des combattans, fond ſur lui, le perce, & l'étend mort à ſes pieds. Cependant le combat duroit toujours ; Warwick dans le même inſtant voit ſes deux Ecuyers ſuccomber ſous les coups réitérés qu'ils reçoivent ; Hérolt bleſſé peut à peine ſe défendre : Warwick s'élance de nouveau ſur les meurtriers ; les uns reçoivent là mort qu'ils ont ſi juſtement méritée ; les autres, couverts de leur ſang, tombent à ſes pieds ; deux enfin prennent la fuite, ſans doute pour aller porter au Duc de Pavie la nouvelle du mauvais ſuccès de ſa déloyale entrepriſe.

Mais quelle fut la douleur de Warwick, lorſqu'il vit Hérolt couché ſur la pouſſiere, reſpirant à peine, les yeux fermés au jour, & prêt à perdre la vie ! Il s'empreſſe d'arrêter ſon ſang qui coule encore ; mais la pâleur & le froid de la mort ſe répan-

dent ſur ſon viſage, & ne laiſſent plus à Warwick aucun eſpoir. Tout entier à ſa douleur, mais ſeul & craignant quelque nouvelle ſurpriſe, il s'empare du corps inanimé de ſon malheureux Gouverneur, le place devant lui ſur ſon cheval, & le porte à l'Abbaye, pour lui faire rendre les derniers devoirs. Il y dépoſe ces reſtes précieux d'un Chevalier ſi vaillant & ſi généreux, qui avoit acquis tant de droits à ſon attachement & à ſa reconnoiſſance; & ne pouvant ſupporter l'idée de cette perte cruelle, ni reſter dans un lieu où tout la retrace à ſon ame déſolée, il part, quitte l'Italie, revient en Provence, traverſe le Lyonnois, & ſe rend à la Cour du Duc de Bourgogne, où il eſpere trouver quelque ſoulagement à ſa douleur.

Cependant les Moines de l'Abbaye dans laquelle Warwick avoit laiſſé le corps du malheureux Hérolt, croient s'appercevoir qu'il donne encore quelques ſignes de vie; on multiplie les ſoins auprès de lui, & ce vaillant Chevalier ouvre enfin des yeux que la mort ſembloit avoir fermés pour toujours. A peine a-t-il repris ſes ſens, qu'il s'informe de ſon Elève. On ne lui cache

point que la funeste opinion de sa mort l'avoit forcé à quitter l'Italie, & qu'il avoit tourné ses pas vers la France. A peine rétabli, Hérolt se décide à chercher son cher Warwick par-tout l'univers. Après avoir laissé dans le Monastere toutes les marques possibles de sa reconnoissance, il part vêtu en Hermite. Le hasard, ou plutôt le flambeau de l'amitié le conduisit en Bourgogne. Il s'arrête quelques heures dans une forêt qui le déroboit à l'ardeur brûlante du soleil; le bruit d'une chasse se fait entendre, peu à peu elle s'approche, & le premier objet qui frappe les yeux de notre nouvel Hermite, c'est Warwick, c'est son Ami, son Eleve...... O Dieu! s'écrie Hérolt, tu mets le comble à tes faveurs; en me rendant la vie, tu n'as pas voulu que ses momens fussent remplis par les larmes, & les regrets d'avoir perdu ce que j'ai de plus cher au monde. Warwick en croit à peine ses yeux; mais son cœur le rassure, & fait disparoître des doutes qui feroient injure à la tendre amitié.

Warwick conduit Hérolt à la Cour du Duc de Bourgogne, le lui présente comme un brave Chevalier, digne de l'estime

l'estime de tous ceux qui le connoissent, raconte l'aventure qui l'en avoit privé, le hasard qui le rend à ses vœux, & finit cette narration rapide par verser dans le sein de son ami, des larmes dont la douceur répare l'amertume de celles qu'il lui avoit précédemment coutées. Nos Chevaliers resterent peu de jours en Bourgogne. Instruits d'une guerre injuste que l'Empereur d'Allemagne faisoit au Duc de Louvain, ils résolurent de porter à celui-ci des secours, qui lui devenoient d'autant plus urgens, qu'il étoit assiégé dans la Ville d'Arrastonne, & commençoit à désespérer d'y tenir encore longtemps. Warwick envoya plusieurs des Chevaliers de sa suite par divers chemins, avec ordre de s'introduire dans la place assiégée, & d'avertir le Duc qu'on voloit à son secours; d'autres furent chargés de lever le plus de soldats qu'il leur seroit possible : Guy leur donna un rendez-vous certain où il devoit se mettre à leur tête, & partit avec Hérolt & un seul Ecuyer peu de temps après.

L'Amant de Félize, armé pour sa gloire & pour la justice, devoit compter sur la faveur du Ciel : en effet, il arriva

à quelque diſtance du camp des Allemands, ſans avoir fait aucune rencontre périlleuſe. Il y trouva déjà pluſieurs Compagnies de ſoldats qu'on avoit raſſemblées ſuivant les ordres qu'il avoit donnés. Deux jours après, un nouveau renfort vint compléter ſa petite armée, & leur Général ne ſongea plus qu'à l'employer le plus utilement qu'il lui ſeroit poſſible, pour faire une diverſion avantageuſe au Duc de Louvain.

Il trompe la vigilance des Allemands, inſtruit le Duc de ſon approche, & du déſir qu'il a de le ſecourir, & de joindre ſes forces aux ſiennes. Pour faciliter cette jonction importante, le Duc fait une ſortie ſur les Allemands, & les pouſſe juſque dans leurs retranchemens. Warwick profite du déſordre, attaque le camp ennemi par derriere, ſe joint au Duc, pénetre dans la Ville avec ſes troupes & un convoi conſidérable de vivres, & ramene dans Arraſtonne la joie, l'eſpérance, & le courage.

Deux jours après, Warwick prépare une nouvelle ſortie, l'exécute, & livre aux aſſiégeans un combat ſanglant, qui leur fit déſeſpérer de la réuſſite de leur entrepriſe. Dans le nombre des Priſon-

niers que Warwick avoit faits de sa propre main, se trouverent Gaher, fils de l'Empereur d'Allemagne, celui qui, dans le tournoi de Spire, avoit été le premier ornement de son triomphe, le Sénéchal de l'Empire, & le Duc Regnier de Corsaigne. On les traita avec les égards dus à leur rang; mais Warwick apprit par lui, que Othes, Duc de Pavie, servoit dans l'armée de l'Empire : il n'en fallut pas davantage pour ranimer non seulement son courage, mais la haine qu'il portoit à ce Prince, avili par l'assassinat horrible dont il s'étoit rendu coupable envers lui.

De son côté, Othes, instruit que Warwick avoit décidé la victoire contre les armes de l'Empereur, cherchoit à le lui rendre odieux, & à exciter contre lui toute sa vengeance : mais le crime & la perfidie ne sont pas faits pour triompher de la valeur & de la loyauté.

Warwick, bien instruit par des espions fideles, connoît parfaitement la position du camp des assiégeans, & forme un projet aussi hardi, qu'il sera décisif s'il est couronné par le succès. Il recommande au Duc de Louvain de faire une sortie la nuit suivante, & à l'heure

précise qu'il lui indique : de son côté, il se met à la tête de cent Chevaliers intrépides & déterminés, sort sans bruit de la Ville par une autre porte, fait un long circuit, & se trouve derriere les lignes ennemies. Il y fait halte, prescrit à sa troupe un silence morne, & attend l'effet de l'attaque que le Duc de Louvain a promis de faire. Les Allemands étoient dans une pleine sécurité, leur camp étoit tranquille ; & chacun y reposoit à l'ombre des précautions ordinaires.

Cependant le Duc de Louvain exécute sa sortie, & en même temps Guy fait son attaque ; l'ennemi surpris, court aux armes ; mais le désordre s'empare des esprits ; la crainte rend les Chefs incapables de veiller à la défense ; les ordres donnés à la hâte sont mal entendus, mal portés, manquent d'exécution ; le carnage commence, & peu à peu s'augmente : c'est l'instant où Warwick doit frapper les coups les plus sûrs ; il fond avec sa troupe sur une petite réserve, qu'il juge être la garde de l'Empereur lui-même. Nouvelle terreur, chacun croit impossible de se défendre, & ne voit de salut que dans la fuite : notre

Héros frappe & renverse tout ce qui s'oppose à son passage, pénetre jusques à la tente de l'Empereur, l'enveloppe, & fait prisonnier le Monarque avec plusieurs Chefs, & entre autres le Duc de Pavie, que Warwick fait charger de fers.

L'Empereur est conduit avec tout le respect dû aux têtes couronnées, dans la Ville d'Arrastonne. Le Duc de Louvain, instruit par les Emissaires de Warwick, de ses succès, abandonne la poursuite des fuyards, & accourt pour le recevoir; & là, se jetant à ses pieds, il y dépose ses armes, en le conjurant de le recevoir en grace. Quelle humiliation pour l'Empereur ! Quelle gloire pour le Duc de Louvain ! Quel moment pour l'heureux Warwick !

L'Empereur, touché de la modestie du Duc de Louvain, & ramené par ses raisons à concevoir l'injustice d'une guerre qu'on lui avoit fait entreprendre sans de justes fondemens, propose lui-même la paix, & donne au Duc sa niece en mariage, pour sceau de sa réconciliation, & pour prix de la victoire.

Mais celui-ci ne peut dissimuler qu'il ne doit ses succès qu'à la prudence & à la valeur de Warwick & du vaillant

Hérolt. Chacun s'empresse autour de notre jeune Chevalier & de son Mentor; on le comble de louanges; surtout Thierry d'Aigremoire, fils d'Albert Duc d'Aigremoire, conçoit pour Warwick l'estime la plus haute: ce sentiment dans un cœur noble & sensible y fit bientôt naître celui de l'amitié. Nous verrons dans la suite ces deux jeunes Héros se retrouver, se servir mutuellement, & former entre eux la liaison la plus rare & la plus intime.

Il n'en étoit pas de même du Duc de Pavie, le remords aigrissoit son cœur. Honteux d'être vaincu, & furieux surtout de porter les fers de Warwick, son ame étoit déchirée par les serpens de l'envie, & plongée dans le plus affreux désespoir. L'Empereur exigea de lui qu'il s'excusât près de Warwick, & le lâche eut la bassesse de s'y soumettre, & de préférer cette honte à la mort. Guy le reçut sans colere, & voulut même lui épargner la confession de son crime. » Mais, dit le Romancier, Othes en lui » criant merci, tenoit un rain de Lom» bard (1), car le Lombard, selon les His-

(1) C'est-à-dire, gardoit au fond du cœur la rancune la plus forte.

» toires, est naturellement enclin à dé-
» ceptions, & moult se glorifie en tra-
» hison & déconvenue plus que toute
» autre Nation, & cettui Duc Othes
» n'avoit pas forligné la nature de son
» pays «.

Warwick & Hérolt, peu curieux des fêtes qui alloient rendre brillantes les noces du Duc de Louvain, prirent congé de lui, & se rendirent en Grece pour y secourir les Chrétiens, que le Roi de Perse avoit assiégés dans la Ville de Constantinople.

Cette nouvelle aventure est à peu près semblable à celle qui la précede, & par cela même ne présente qu'un foible intérêt. La seule circonstance qui la rend différente, c'est que l'Empereur de Constantinople, pour mieux exciter le zele de Warwick à le défendre, lui proposa la main de la belle Laurette sa fille. Le Romancier ajoute que Warwick, éloigné depuis long-temps de Félize, eut le malheur d'en perdre pour quelque temps le souvenir, & qu'il envisagea avec complaisance la proposition qui lui étoit faite d'épouser Laurette, & de devenir par-là héritier de l'Empire de Constantinople. Morgadur, Sénéchal de l'Em-

pereur, & jaloux de la faveur que Warwick acquiert chaque jour, forme la résolution de traverser ses projets, & de faire naître pour lui des dangers, auxquels il ne puisse échapper. En effet, sous divers prétextes, il persuade à l'Empereur de proposer au Roi de Perse de terminer la guerre par un combat singulier, & d'envoyer Warwick défier ce Prince cruel. Le motif de Morgadur étoit fondé sur l'épreuve qu'il avoit faite plus d'une fois de la félonie du Roi de Perse, qui ne manquoit jamais de faire égorger en sa présence tous les Messagers qu'on lui envoyoit de Constantinople; cette circonstance étoit ignorée de l'Empereur.

Pour mieux assurer la réussite de son horrible projet, Morgadur en avertit sourdement tous les Grecs sur qui l'Empereur pourroit jeter les yeux pour faire ce message. Prévenus du sort qui les attendoit, tous refuserent de s'en charger; mais Warwick même l'accepta, & Morgadur le vit partir avec joie pour sa perte, qu'il croyoit assurée.

Warwick eût ignoré le danger dont il étoit menacé, si un soldat de l'armée de l'Empereur, à qui son courage avoit inspiré une vénération particuliere, ne

l'en eût averti, en l'engageant à ne point se charger de cette dangereuse commission. Warwick, en lui marquant sa reconnoissance, l'assura qui prendroit de telles mesures, qu'il échapperoit au piége que sans doute on avoit voulu lui tendre.

En effet, il tient un petit conseil avec le sage Hérolt & quelques Chevaliers choisis, leur prescrit ce qu'ils ont à faire, donne ses ordres au nom de l'Empereur, & part.

Arrivé au camp du Roi de Perse, il s'y fait annoncer comme chargé des propositions de l'Empereur. Le Roi de Perse, charmé de tenir en ses mains un ennemi si redoutable, & dont la valeur avoit déjà fait échouer plusieurs de ses entreprises, lui réserve le même sort qu'à ceux qui l'avoient précédé ; & lorsque tout est préparé pour immoler à ses yeux cette importante victime, il le fait introduire. Warwick paroît, rend compte de l'objet de son message, & provoque le Roi de Perse lui-même en combat singulier. Celui-ci, irrité de tant d'audace, ne lui répond que pour lui annoncer le traitement qu'il lui réserve. Il alloit continuer & donner l'ordre fatal aux bourreaux qu'il avoit

rassemblés ; mais Warwick ne lui laisse pas le temps d'en dire davantage, il se jette avec impétuosité sur lui, & lui coupe la tête. La surprise, l'effroi rendent inactifs tous ceux qui environnoient ce Prince sanguinaire ; Warwick se saisit de cette tête qu'il vient d'abattre, & sort de la tente du Roi, sans que personne ose s'y opposer. A quelque distance, & avant qu'on eût encore rien décidé contre lui, il rencontre Hérolt & ses Chevaliers, se met à leur tête, frappe, renverse tout ce qui s'oppose à son passage, & rentre dans Constantinople avec la preuve & le gage de sa victoire.

Si quelque chose pouvoit se comparer à la joie de l'Empereur, c'étoient la haine & les craintes de Morgadur. Non seulement cette action assuroit à Warwick la main de Laurette, mais elle alloit l'associer à l'Empire. Comment Morgadur soutiendra-t-il les regards d'un Héros qu'il a voulu perdre ?

Les Perses abattus, & consternés de la mort de leur Roi, leverent le siége, & ne songerent qu'à assurer le salut de leur armée par la fuite la plus prompte.

Dans Constantinople, au contraire, tout rentra dans le calme & la tranquil-

lité ; l'Empereur fit annoncer par-tout le mariage de Laurette & de Warwick, & de toutes parts on prépara des fêtes brillantes pour en relever l'éclat.

Il y eut entre autres une chasse brillante, où le Romancier suppose une nouvelle aventure à Warwick.

Il raconte que notre Héros, égaré du grouppe des chasseurs, & enfoncé dans l'épaisseur d'un bois rempli de marécages, fut témoin du plus terrible combat entre un dragon furieux & un lion d'une taille énorme. Le lion ayant un désavantage marqué, étoit prêt de succomber ; Warwick le débarrassa de son ennemi, en perçant celui-ci de sa lance, & la lui plongeant dans le cœur. Le lion, sensible au bienfait, ne sut mieux en marquer sa reconnoissance, qu'en s'attachant à Warwick & le suivant par-tout.

Cet événement fut encore un motif de jalousie pour Morgadur ; il résolut de priver Warwick d'un animal dont l'assistance pouvoit lui être si utile, & dont il faisoit ses délices. Un jour que le lion étoit endormi dans les jardins du Palais de l'Empereur, Morgadur profite de son sommeil pour lui porter un coup mortel. L'animal se voyant blessé à mort, se traîne

avec peine aux pieds de ſon bienfaiteur, y tombe, & le moment après expire.

Warwick affligé ignore encore d'où le coup eſt parti, mais jure de s'en venger. Dans un bal qui précédoit de quelques jours celui qui avoit été fixé pour ſon mariage, un inconnu s'approche doucement de Warwick, lui apprend que c'eſt Morgadur qui l'a privé de ſon lion, lui recommande le ſecret, & en le quittant lui ſerre vigoureuſement la main. Cette derniere expreſſion avoit été ſi forte, que Warwick en ſentit une vive douleur, & cédant au premier mouvement de la nature, il ne put s'empêcher de porter les yeux ſur ſa main : la douleur diſparoît à l'inſtant, mais ſes regards ſe fixent ſur cet anneau merveilleux, préſent de la tendre Félize. O Ciel ! s'écrie-t-il, comment ai-je pu l'oublier, & conſentir à former d'autres nœuds ? mais auſſi comment me dégager de l'hymen de Laurette ? L'action de Morgadur, auſſi cruelle que mépriſable, lui en fournit les moyens ; il le cherche par-tout, l'atteint, lui reproche ſa déteſtable félonie, & le jette à ſes pieds ſans vie. Auſſi-tôt il ſe rend près de l'Empereur, lui montre le danger qu'il y auroit pour lui de régner par la ſuite dans un

pays où il paroît que le vœu de la Nation lui est contraire, lui rend sa parole, renonce à Laurette; & dès la nuit même il quitte la Grece avec ses compagnons, pour se rendre en Allemagne, malgré toutes les instances qu'on fait pour le retenir.

Warwick, après une longue marche, arrive dans une vaste forêt, dont la fraîcheur lui plaît & l'invite au repos. Il charge Hérolt de conduire sa suite à la Ville prochaine, en l'assurant qu'il ira bien-tôt le rejoindre. Seul il se laisse aller à la douceur du sommeil. Mais à peine ses paupieres s'étoient appesanties, qu'il est réveillé par des cris aigus & plaintifs: il se leve, vole, & voit.... Dieux! quelle surprise! le brave Thierri d'Aigremoire expirant. Il s'empresse à le secourir; mais le Chevalier le supplie de donner plutôt ses soins à la belle Oyselle, fille du Duc de Metz, que des brigands viennent d'arracher de ses mains. Il lui raconte en peu de mots qu'il avoit aimé la belle Oyselle dès sa plus tendre enfance, & qu'il en étoit aimé de même; qu'au moment d'être unis l'un à l'autre, Othes, Duc de Pavie, l'avoit demandée en mariage, & que le Duc de Lorraine, aveuglé par son

ambition, avoit trahi ſes premiers ſermens, & la promeſſe qu'il lui avoit faite de l'unir à ſa fille, pour la donner à ce Prince déloyal; qu'enfin, au déſeſpoir de ce malheur, Oyſelle avoit conſenti de le ſuivre, & qu'ils fuyoient la domination barbare, qui en les ſéparant l'un de l'autre, vouloit les rendre à jamais malheureux.

Quand l'amitié la plus tendre n'auroit pas uni Warwick à Thierri d'Aigremoire, le ſeul plaiſir de punir le Duc de Pavie, & de traverſer un mariage dont il étoit indigne, auroit ſuffi pour armer Warwick, & l'engager à le rompre.

Il donne à Thierri tous les ſoins que la circonſtance exige & que le lieu lui permet, le conjure de reſter tranquille quelques inſtans, & vole à la pourſuite des malheureux qui ont ravi à ſon ami tout ce qu'il aime.

Warwick, attiré par un nouveau bruit qui part d'aſſez loin, s'enfonce de plus en plus dans la forêt; un ſentier le conduit à l'entrée d'une caverne, d'où les plaintes ſortent & redoublent. Il y deſcend, n'y rencontre que deux de ces brigands, qui gardoient la belle Oyſelle; les autres ſans doute étoient allés rendre compte du

ſuccès de leur entrepriſe. Les voir, les attaquer, les renverſer morts à ſes pieds, c'eſt l'ouvrage d'un moment pour Warwick, qui raſſure la belle Oyſelle, la place devant lui ſur ſon deſtrier, & la conduit au lieu où il a laiſſé ſon malheureux Amant.

Mais quelle douleur, lorſqu'en arrivant, il le cherche, & ne le voit plus! Des Chevaliers du Duc de Metz, envoyés à la pourſuite d'Oyſelle & de Thierri, avoient trouvé celui-ci affoibli par ſes bleſſures, s'en étoient ſaiſis, & le conduiſoient à Metz. Combattu par le déſir extrême de ſecourir ſon ami, & la crainte d'expoſer Oyſelle à de nouveaux dangers, Warwick héſite, & ne ſait quel parti prendre. Cependant il regarde autour de lui, & découvre un endroit plus ſombre que les autres, & dont les feuillages plus épais déroboient l'enceinte à tous les regards; il y fait entrer la fille du Duc de Metz, l'engage à ne pas s'en écarter, & vole à la défenſe de ſon ami. Il marche une heure entiere ſans appercevoir ſes raviſſeurs. La crainte de ſuivre une autre route que celle qu'ils ont priſe, le ſaiſit; il eſt prêt à ſe décider pour en changer, lorſqu'au détour du bois,

il voit de loin quatre Cavaliers qui s'éloignent. Il pousse vers eux, les atteint, en tue deux; les autres effrayés prennent la fuite, & Thierri pour la seconde fois doit son salut à Warwick. Celui-ci lui apprend qu'il a retrouvé son Amante, qu'il l'a déposée dans un lieu écarté de la forêt, & qu'ils n'ont pas un moment à perdre pour aller calmer ses inquiétudes; Thierri, transporté de joie, ne sait comment exprimer sa reconnoissance; ils partent ensemble, & vont chercher la belle Oyselle.

Cependant Hérolt, étonné de la longue absence de Warwick, commence à s'inquiéter sur son sort; il quitte la Ville où il étoit allé l'attendre, & vient avec deux Chevaliers à l'endroit où Warwick avoit désiré de s'arrêter, ne l'y voit plus, s'afflige, & se décide à battre toute la forêt, pour le trouver. À peine a-t-il fait quelques pas, qu'il arrive à l'endroit où la belle Oyselle, en proie aux plus vives inquiétudes, attend son Amant & son Libérateur. Hérolt l'interroge sur le sort de Warwick, lui demande si elle ne l'a pas rencontré. Elle ne le connoît point, & ne peut le satisfaire; mais par le récit de ses propres aventures, par l'aveu qu'elle

lui

lui fait que le brave Chevalier qui l'a rencontrée est allé secourir Thierri d'Aigremoire, Hérolt juge que son Eleve seul peut faire de tels sacrifices à l'amitié. Il engage Oyselle à le suivre ; il lui offre un asile, qu'elle accepte d'autant plus volontiers qu'elle craint à chaque instant de retomber dans les mains des cruels qui la poursuivent. Hérolt n'a pas plutôt mis Oyselle à l'abri de tout danger, qu'il sort de la Ville une seconde fois, & court à sa rencontre de Warwick. Il le trouve en effet dans l'endroit où peu d'instans auparavant étoit la belle Oyselle ; il l'informe du lieu de sa retraite ; & nos trois Chevaliers vont la rejoindre. Hérolt est enchanté de retrouver Warwick ; Thierri, pénétré de reconnoissance brûle du desir de revoir celle qu'il aime ; Warwick enfin, s'applaudit d'avoir sauvé tout à la fois la vie & la Maîtresse à son ami.

Thierri avoit besoin de secours, pour rétablir les forces & le sang qu'il avoit perdus. On lui prodigue tous les soins possibles ; mais un seul regard de son Amante est un baume plus salutaire & plus efficace encore.

Cependant le Duc de Lorraine, irrité du peu de succès de ses poursuites, &

que ses victimes lui soient échappées, forme le projet de se venger de l'enlévement de sa fille sur le pere de Thierri. A cet effet il leve une armée, & l'envoie envahir le Duché d'Aigremoire, & brûler sa Capitale.

De son côté, Thierri veut conduire son Amante dans les Etats de son pere, & croit que c'est le seul asile que l'honneur, la décence, & son amour lui permettent de lui offrir. Warwick, loin de les abandonner, s'engage à former leur escorte : en effet, ils se mettent en marche & arrivent à Aigremoire au moment où l'on vient d'être informé de l'invasion rapide des Lorrains.

Oyselle arrive sous les auspices de son Amant & de Warwick : Albert, pere de Thierri, la reçoit & la traite en Souveraine; & tandis qu'elle jure à Thierri de n'aimer jamais que lui, nos Héros se préparent à la plus vigoureuse résistance.

Othes, Duc de Pavie, commandoit l'avant-garde de l'armée ennemie, & persuadé que son arrivée suffiroit pour qu'on lui rendît la place, il s'avança avec une sécurité qu'il eût été loin d'avoir, si on l'avoit informé que Warwick s'étoit chargé de la défendre. Mais à peine a-t-il

fait faire halte aux troupes qu'il commande ; que Warwick, placé dans un embuscade, fond sur elles, les disperse, en tue une grande partie, donne des fers à une autre, & ne laisse au reste d'autre espoir que celui d'une fuite précipitée.

Le Duc de Pavie ne peut plus se résoudre à combattre ouvertement un pareil ennemi ; il a recours à la ruse, ou plutôt à la trahison la plus noire. Il engage le Duc de Lorraine à tromper Albert, & à lui faire dire que, loin de désirer la guerre, il vient uniquement pour unir sa fille avec Thierri. Cette nouvelle étonne Albert autant qu'elle lui cause de plaisir ; non seulement il accepte les offres du Duc de Metz, mais il lui promet que Thierri, la belle Oyselle, Warwick, Hérolt, & d'autres Chevaliers encore, se rendront le lendemain au camp, pour reprendre avec lui la route de Metz, & y célébrer un hymen qui le comble d'honneur & de joie.

L'exécution suit de près ces promesses, & l'on forme un cortége superbe aux jeunes époux, pour les conduire en Lorraine. C'étoit le moment où le Duc de Pavie devoit déployer toute sa haine & sa perfidie. On avoit à peine marché une demi-journée, que ce même cortége, qui sem-

bloit n'être que l'appareil de la grandeur & de la gloire pour Oyſelle & Thierri, les entoure, & les charge de fers. Thierri ſans crainte étoit ſans défenſe. Hérolt, attiré près du Duc de Lorraine, ſous le prétexte d'une vénération peu commune, étoit loin des jeunes amans; Warwick ſeul étoit armé, auſſi échappa-t-il au ſort que le perfide Othes lui réſervoit. Mais ſa valeur ne put garantir que lui ſeul, & en ſe dérobant aux coups qui le menacent, il a la douleur cruelle de laiſſer ſon ami dans les larmes & dans le déſeſpoir. Sa haine pour le Duc de Pavie augmente & s'accroît à chaque inſtant, il brûle de tirer vengeance de tous ſes crimes; un pareil déſir dans le cœur de Warwick ne pouvoit pas demeurer ſans effet.

Le malheureux Thierri fut jeté dans un affreux cachot, d'où il ne pouvoit eſpérer de ſortir que pour aller à la mort. Othes triomphoit, & la belle Oyſelle verſoit des larmes auſſi ameres qu'impuiſſantes. Menacée, perſécutée, il fallut enfin qu'elle promît de recevoir pour époux le Duc de Pavie; tout ce qu'elle put faire dans une poſition ſi cruelle, ce fut d'obtenir que l'on différât de quelque temps du moins le ſupplice qu'on réſervoit à l'infortuné d'Aigremoire.

Ce délai fut heureux pour Warwick, qui préparoit sa vengeance. Il avoit reçu Chevalier le jeune Amys, Seigneur de la Montagne, dont le Fief étoit situé à peu de distance de Metz : il comptoit sur sa reconnoissance & son zele. Il arrive chez lui, l'instruit de sa résolution, & forme le plan de tout ce qui lui reste à faire.

Warwick, déguisé en *Varlet*, le visage impreigné d'une pommade qui lui change tous les traits, certain de n'être point connu, se rend à Metz, y présente au Duc de Pavie un superbe destrier, en le suppliant d'en recevoir l'hommage, & de le prendre à son service. En peu de temps il acquiert tant de pouvoir sur l'esprit du Duc Lombard, il gagne à tel point sa confiance, que ce Seigneur lui donne, non seulement le soin du destrier qu'il lui a présenté, mais la garde de la prison dans laquelle Thierri gémissoit, environné des ombres de la mort.

Warwick n'est pas plutôt revêtu de cet emploi important, qu'il se fait connoître à Thierri, facilite son évasion, & exige qu'il aille l'attendre chez Amys, où bientôt il lui donnera de ses nouvelles.

C'étoit deux jours après qu'on devoit célébrer l'hymen d'Oyselle avec le Duc de

Pavie ; une ſuperbe cavalcade ſe préparoit à conduire au Temple les nouveaux époux ; l'un triomphant de la réuſſite de ſes crimes, l'autre mourante, inondée de pleurs ; & ne ſongeant qu'aux tourmens affreux que l'on réſerve au malheureux Thierri, qu'elle croit encore dans les fers.

Warwick, muni des mêmes armes qui l'ont rendu tant de fois invincible, ſous le prétexte de s'unir au brillant cortége du Duc de Pavie, monté ſur le deſtrier dont le préſent a mérité ſa confiance, perce la foule, arrive juſqu'au Duc, écarte les Gardes, & s'écrie :

» Duc de Pavie, je vous défends de paſ-» ſer plus oultre. Qu'il vous ſouvienne » des trahiſons que vous fîtes à Guy de » Warwick & à ſes compagnons. Or, ſa-» chiez que je ſuis cettuy Guy, que c'eſt à » moi qu'avez donné la garde de Thierri » d'Aigremoire, qu'il ne vous redoute » plus maintenant, & que je vais vous » rendre le guerdon de vos félonies, & en » prendre juſte vengeance ; car bien en eſt » temps : lors tire ſon glaive, dont il le » fiert ſur la tête qu'il avoit nue, & le » pourfend juſqu'aux épaules, & le Duc » chet à terre tout mort «.

Cet événement, auſſi extraordinaire

qu'imprévu, glace tout le monde d'effroi; le nom seul de Warwick en impose à quiconque voudroit entreprendre une injuste défense; & lui, sans s'arrêter, s'empare de la belle Oyselle, la met sur le col de son cheval, & l'emporte avec la rapidité d'un éclair.

Le jeune Bezard, neveu du Duc de Pavie, rassemble quelques amis, & vole à sa poursuite; mais c'est vainement qu'il espere l'atteindre, Oyselle & Warwick sont déjà près des murs du Château de la Montagne; ils y arrivent & sont reçus avec des acclamations de joie qui n'empêchent point Amys de veiller à leur sûreté.

Un Chevalier de la suite de Warwick se rend secrétement près d'Hérolt, leve avec lui quelques troupes, & les joignant à celles qu'Amys a mises sur pied, on se dispose à ravager la Lorraine. Le Duc de Metz, effrayé de ces préparatifs, députe vers Hérolt, le conjure au nom de l'attachement dont il lui a donné tant de marques, d'employer sa médiation pour détourner l'orage qui le menace.

Le seul point de cette négociation étoit d'obtenir du Duc de Metz, qu'il reconnût la félonie du Duc de Pavie, & qu'il consentît à l'union d'Oyselle & de

Thierri. Hérolt n'eut pas de peine à faire accepter ces conditions, & Warwick jouit du plaisir de réunir deux amans qu'il avoit arrachés à tant de dangers. Il reçut de leur part tous les remercîmens que pouvoit exprimer la reconnoissance, & le Duc de Metz lui-même ne put se refuser de le regarder comme l'un des plus grands Héros & des plus valeureux Chevaliers de son siecle.

Les sept années de travaux & de gloire que Félize avoit prescrites à Warwick, étant expirées, il ne songea plus qu'à se rendre en Angleterre, impatient d'y cueillir le laurier qui plaisoit le plus à son cœur, c'étoit la main de la belle Félize. Il part accompagné du bon Hérolt, & de quelques Chevaliers seulement, congédie son armée, & se présente à la Cour d'Athelstan. Il la trouve désolée par les ravages épouvantables d'un monstre qu'on avoit déjà plusieurs fois combattu sans succès, & qui ne cessoit de dévorer une quantité prodigieuse de citoyens. Il étoit réservé à Warwick de terminer ses exploits, par rendre la paix & le calme à sa patrie. Le monstre tombe sous ses coups, & ce n'est que chargé de ses dépouilles qu'il se présente à son Roi. Comblé d'honneurs & & de présens, il se rend au Comté de

Warwick, accompagné du fidele Hérolt. La joie du Comte Roalt ne pouvoit être égalée que par celle de Félize, qui se reprochoit déjà depuis long-temps d'avoir mis un terme trop long au retour de son Amant. Mais ces momens pleins de charmes furent mêlés de larmes. Séquart avoit payé depuis peu le tribut à la nature, & Warwick lui donna tous les regrets qu'éprouve en ces occasions l'ame d'un fils respectueux & tendre.

Cependant Roalt s'empresse de faire diversion à ses pleurs, & lui annonce qu'il lui destine depuis long-temps la main de Félize, avec le don de tous ses Domaines. Leur hymen fut célébré avec la plus grande magnificence ; & nos Amans heureux, & se croyant pour jamais réunis, se livrent tout entiers aux plaisirs que l'hymen & l'amour leur préparent & leur assurent.

Warwick, pour marquer à Hérolt son amitié plus encore que sa reconnoissance, lui donna le Comté de Varlingfort, où ce preux & loyal Chevalier fut goûter les douceurs d'une vie moins tumulteuse.

Les approches du saint temps de Carême mirent fin aux divertissemens qui suivirent les noces de Guy de Warwick & de sa chere Félize. Dans ces siecles

d'ignorance, où la valeur ne connoissoit point de bornes, la dévotion étoit portée jusqu'à l'excès. Plus Guy avoit montré de témérité dans les combats, plus dans ces jours de pénitence, qui succedent au Carnaval, il fit paroître de regrets d'avoir combattu pour sa propre gloire, & non pour les intérêts de sa sainte Religion. Il détesta ses triomphes, & son ame exaltée, & pendant le sommeil livrée à des songes pénibles, lui fit concevoir le projet le plus étrange. Après une profonde méditation, s'étant assoupi, il crut voir le Ciel s'ouvrir, & un Ange, armé de verges, descendre jusqu'à lui sur un nuage de feu, & lui reprocher, d'une voix menaçante, d'avoir versé pendant sept années le sang des Chrétiens, pour obtenir la main de Félize : » Tu ne peux, lui dit l'Ange, » réparer ces crimes & mériter grace de» vant le Seigneur, qu'en passant sept » autres années en pélerinages, en actes » de pénitence, & à faire la guerre aux » Infideles «. Guy se réveille, mais son esprit frappé de cette vision, la retrace encore à ses yeux : il croit entendre une seconde fois les terribles paroles de l'Ange. Il se jette à genoux, & prie Dieu avec ferveur de lui manifester de nouveau sa vo-

lonté. Accablé de fatigue, il se rendort; le même Ange lui apparoît, & lui dit: » Pars, prie, jeûne & combats, ton salut » est à ce prix «.

On sait combien dans le sommeil l'ame peut être affectée de ce qu'elle craint ou désire. Warwick prit ce songe pour un arrêt du Ciel, & fit vœu d'obéir. Il annonça cette résolution à sa chere Félize. Vainement cette tendre épouse employa les prieres, les caresses, les larmes pour le détourner de ce funeste dessein : vainement elle le conjura, par le gage de leur amour qu'elle portoit dans son sein, de ne la point abandonner, tous ses efforts furent inutiles; l'amant passionné avoit fait place à l'époux enthousiaste. Leurs adieux néanmoins furent touchans; peut-être même Guy trouva-t-il le moyen de convaincre Félize de la nécessité de ce voyage de pénitence, pour le salut de l'un & de l'autre. Félize promit même à son époux le secret, qu'il lui demanda pour tout le monde, sur les motifs de son absence, & sur le but de son voyage qui devoit commencer par la visite des Lieux Saints. Il partit secrétement pendant une nuit, déguisé en Pélerin, & cacha si bien sa marche, que le bon Hérolt, informé de

cette nouvelle le lendemain matin, ne put le rejoindre, quelque activité qu'il mît dans ses recherches. Après avoir couru infructueusement pendant une année, il revint auprès de Félize, qui, durant ce temps, avoit mis au monde un beau garçon, qui fut nommé Raimbron. Hérolt se chargea du soin de son éducation, & l'emmena avec lui à Varlingfort. Cet enfant ayant atteint l'âge de cinq ans, fut enlevé par des Marchands Russes, conduit en Afrique, & vendu au Roi Argus. Le Romancier, par cet incident, songeoit sans doute à se ménager la matiere d'un nouveau Roman, mais nous n'avons pas connoissance qu'il l'ait mise au jour. Il nous dit seulement qu'Hérolt, après avoir cherché son Eleve dans divers Royaumes, retourna encore auprès de Félize, & s'occupa à modérer sa douleur : mais quelles consolations offrir à un cœur qui avoit à regretter en même temps la perte d'un pere, d'un époux & d'un fils ! Tel étoit le sort de la malheureuse Comtesse de Warwick ; elle ignoroit dans quels climats Guy & Raimbron vivoient ; & son pere, le Comte Roalt, venoit de payer le tribut à la nature. Accablée sous le poids de tant d'infortunes, elle mit tout son espoir

en Dieu & ſes Saints, & elle ne s'occupa plus que de pratiques de dévotion. Son Château devint la retraite des pauvres, & particuliérement des Pélerins, qui y furent tous accueillis avec bonté, en mémoire du vœu de Guy.

Cependant le Comte de Warwick, en quittant Félize, avoit ſuivi des chemins peu fréquentés, & ayant gagné un petit port de mer, s'étoit embarqué pour la Paleſtine. Il viſita les Saints Lieux avec une ferveur touchante, & qui ſervit d'exemple aux nombreuſes troupes de Pélerins qu'il rencontra dans ſes courſes. Souvent il eut occaſion d'exercer ſon courage pour la défenſe des Chrétiens; alors il reprenoit ſes armes, & combattoit avec les mêmes avantages qu'il avoit obtenus lorſqu'il n'avoit été queſtion que de mériter la Dame de ſes penſées. Nous paſſerons ſous ſilence beaucoup de ſes proueſſes, pour nous arrêter à quelques-unes dont la ſingularité mérite attention.

Trianor, Roi d'Alexandrie, avoit fait priſonniers, par trahiſon, Jonas, Duc de Duras, & ſept de ſes fils. Ce Trianor, Vaſſal du Soudan de Perſe, accuſé de félonie, ne pouvoit ſe juſtifier envers ſon Seigneur, qu'en combattant un fier &

redoutable Géant, nommé Armorant; mais il ne se sentoit, ni la force, ni le courage de se mesurer contre un tel adversaire. Le Roi d'Alexandrie fit part de son embarras au Duc de Duras, son prisonnier, & lui promit sa liberté & celle de ses fils, s'il pouvoit lui découvrir un Champion qui voulût prendre sa place & combattre le Géant. Le Duc, relâché sur sa parole, partit pour cette recherche, & eut le bonheur de rencontrer Guy de Warwick. Il s'accosta de ce bon Pélerin, & ne craignit point de lui exposer quel étoit l'objet de son voyage. Guy, enchanté de cette occasion de signaler son courage contre un Géant Mécréant, s'offrit au Duc pour combattre Armorant. Il fut accepté avec joie, & conduit aussi-tôt devant Trianor, qui ne tarda pas à le présenter au Soudan de Perse.

La lice fut préparée pour le lendemain : Guy, revêtu de bonnes armes, s'y présenta avec cette noble audace, presque toujours garante du succès ; il défia le Géant, le combattit, &, malgré sa force & son adresse, le renversa sur l'arene, privé d'un bras & d'une jambe ; & pour terminer ce pieux exploit, il lui coupa la tête, & la remit entre les mains de Trianor.

Celui-ci déposa au pied du Soudan cette preuve de son innocence, & fut pleinement justifié dans l'esprit de son Souverain. Le Roi d'Alexandrie, en reconnoissance, accorda la liberté au Duc de Duras & à ses fils, & les rétablit dans leur Souveraineté : il voulut combler Guy de présens ; mais le dévot Pélerin, content d'avoir rempli les devoirs d'un preux Chevalier, se retira secrétement, & s'embarqua pour Constantinople. On ne doit pas trouver étrange si, s'étant présenté devant l'Empereur Grec & sa fille Laurette, il n'en fut point reconnu. Ses jeûnes, ses austérités & l'habit de Pélerin dont il étoit affublé, l'avoient rendu méconnoissable à tous les yeux. Après avoir passé quelque temps dans cette Cour, il se rendit en Allemagne, où des exploits brillans lui étoient encore réservés.

On doit se souvenir de ce bon Chevalier Thierri d'Aigremoire, époux d'Oyselle, qui, depuis la mort du pere de cette Princesse, étoit devenu Duc de Lorraine. Ces deux époux vivoient heureux, & rien n'auroit altéré leur félicité, si l'Empereur d'Allemagne, qui considéroit Thierri, n'avoit pas eu pour Sénéchal, Bezard, neveu d'Othes de Pavie, dont il a été

précédemment parlé. Ce Bezard n'avoit pas oublié que ſon oncle avoit péri par la main de Guy de Warwick, lorſque ce redoutable Chevalier s'étoit employé pour rendre la liberté à Thierri. Orgueilleux de la faveur dont il jouiſſoit auprès de l'Empereur, il crut pouvoir tenter de venger ſur le Duc de Lorraine la mort du Duc de Pavie. Il ſe rend au Palais un jour que l'Empereur donnoit une audience publique, &, le viſage couvert de larmes feintes, il oſe accuſer Thierri d'avoir, conjointement avec Guy de Warwick, tué par trahiſon le Duc de Pavie, & demande vengeance de cet horrible aſſaſſinat. Thierri étoit préſent à cette accuſation; il en eſt indigné, jette ſon gand aux pieds du Sénéchal, & conjure avec inſtance l'Empereur de lui permettre de confondre ſon ennemi par un combat, dont l'iſſue prouvera ſon innocence & celle de ſon ami. Le Sénéchal feignit d'accepter le défi; mais l'Empereur, d'après l'avis de ce fourbe, ordonna que ce combat n'auroit lieu, que lorſque Thierri ſe préſenteroit dans la lice avec le Comte de Warwick.

Il fallut bien que le Duc de Lorraine ſe ſoumît à cet arrêt. Il ſe rend en Angleterre, & apprend que ſon ami a diſparu,

paru, & qu'on ignore de quel côté il a tourné ſes pas. Il le cherche dans diverſes contrées, & par-tout où il ſuppoſe qu'il a cru acquérir de la gloire : mais ſes recherches ſont inutiles ; le nom de Warwick n'a point été prononcé dans les tournois qui s'y ſont donnés ; nul Chevalier n'a mis à fin des entrepriſes dignes de la valeur de ce Héros. Ayant perdu tout eſpoir de retrouver Guy, il ſe déguiſe, & riſque de rentrer en Allemagne. En y arrivant, on l'inſtruit que l'Empereur vient de prononcer ſa condamnation, & d'adjuger le Duché de Lorraine à ſon Sénéchal Bezard, qui déjà eſt devenu le tyran de ſes nouveaux ſujets, & que ſa chere Oyſelle, pour ſe ſouſtraire aux violences de ce lâche uſurpateur, s'eſt cachée dans une Abbaye.

Thierri, informé de ces triſtes nouvelles, erroit à l'aventure autour de la Ville de Spire. Accablé de douleurs, il cherchoit un aſile, lorſqu'heureuſement un Hermite s'offrit à ſes yeux, & guida ſes pas dans une caverne qui lui ſervoit de retraite. C'étoit Guy ; d'abord ces deux amis ne ſe reconnurent pas ; mais dans la converſation, Thierri ayant prononcé le nom de ſon ami, Warwick fit un cri, & ſe précipita dans ſes bras. Ils reſterent long-

temps dans cette attitude, ſans pouvoir proférer une ſeule parole. Quiconque a l'ame faite pour l'amitié, ſe peindra cette ſcene touchante, mieux qu'il ne nous ſeroit poſſible de l'exprimer. Warwick & Thierri ſe rendirent compte de tout ce qui leur étoit arrivé depuis leur ſéparation. Ils concertent enſemble les moyens de ſe venger de la trahiſon de Bezard; mais Warwick ne veut pas abſolument que ſon ami partage la gloire de punir cet impoſteur. Ils ſe rendent tous deux en habit de Pélerin à Spire, où l'Empereur tenoit alors ſa Cour. Guy ſe préſente ſeul à ce Souverain, ſous prétexte de le ſaluer de la part de celui de Conſtantinople; &, requis par le Monarque Allemand, de lui apprendre ce que l'Empereur Grec penſe de lui, il répond à peu près dans ces termes: » Par » la ſainte Croix, il en dit moult de » mal, car lui a été rapporté qu'avez » délaiſſé honneur & prud'homie, quand » par le conſeil de voſtre Sénéchal, avez » déshérité un ſi noble Chevalier, comme » eſt le Comte Thierri d'Aigremoire, & » à vos plus Hauts Barons, avez tollu le » leur par l'aſtuce de voſtre Sénéchal, » dont vous avez acquis grant blaſme, » & diſt-on à préſent que vous ne croyez

» que en conseils de losengiers & flat-
» teurs «.

Bezard étoit présent à ce hardi propos : il s'emporta étrangement contre le Pélerin, malgré le respect dû à son maître ; mais celui-ci lui proposa fiérement le combat, non seulement pour soutenir ce qu'il venoit d'avancer, mais même pour la justification de Warwick & de Thierri. L'Empereur, honteux du reproche qui lui avoit été fait ne le refusa pas, & reçut les gages des deux adversaires, qui eurent ordre de se tenir prêts pour le lendemain.

La position de Bezard étoit cruelle : il avoit à soutenir une affreuse calomnie, & les remords de sa conscience lui ôtoient la moitié de son courage : on ne lui offroit pour adversaire qu'un vil Pélerin, un inconnu qui refusoit de dire son nom, & son orgueil étoit humilié. Il falloit cependant obéir. Pour Guy, en marchant au combat, il paroissoit voler à la victoire. L'Empereur lui avoit fait donner de bonnes armes, un cheval vigoureux, & il se présenta à la barriere avec une noble fierté, qui charma tous les assistans, & leur fit désirer qu'il fût vainqueur.

Le combat s'engagea avec une égale fureur de la part des deux champions, &

l'on jugea alors qu'il ne pouvoit être terminé que par la mort de l'un ou de l'autre. Bezard déployoit plus de force, & Guy plus d'adresse ; mais aucun n'avoit encore d'avantage sur son ennemi, & l'on touchoit à la fin du jour. L'Empereur ordonna à ses Hérauts de séparer les combattans, & décida que le lendemain matin leur querelle s'acheveroit de vuider en sa présence. Il les fit conduire séparément dans une tour qui donnoit sur la riviere, & voulut qu'une garde sûre lui répondît qu'ils ne contreviendroient point à ses ordres.

Guy, en entrant dans cette espece de prison, y porta une ame tranquille; tant il étoit certain de son triomphe ! il soupa avec appétit, plaisanta avec ses Gardes sur les événemens de la journée, se coucha dans le lit qui lui avoit été préparé, & s'y endormit aussi-tôt.

Bezard ne jouit pas dans la sienne d'un pareil repos : l'adversaire qu'il avoit à combattre ne lui sembloit plus méprisable, & le succès du combat du lendemain lui paroissoit au moins douteux. Il fit appeler quatre de ses neveux, jeunes, forts, & peu susceptibles de cette noblesse de penser, si recommandable dans tous les

temps, & sur-tout pendant ceux de la Chevalerie, & il leur communiqua ses inquiétudes. Ces Damoisels entendirent sans doute à demi-mot ce qu'il n'osoit leur déclarer ouvertement, & ils le quitterent, en l'assurant qu'ils trouveroient les moyens d'écarter de lui tous les dangers. En effet, ils firent briller l'or aux yeux des Gardes postés à la chambre de Warwick, & ayant obtenu la liberté de s'y introduire, ils le trouverent endormi, le lierent étroitement dans ses couvertures, & après l'avoir approché des creneaux de la tour, ils le lancerent tout couché dans la riviere. Après cet horrible exploit, ils se rendirent auprès de leur oncle, & lui annoncerent que Guy n'étoit plus pour lui à redouter.

Bezard n'eut point de honte de se revêtir le lendemain de ses armes, & de se présenter dans la lice, en demandant effrontément pourquoi son adversaire ne s'y trouvoit pas. L'Empereur envoya aussitôt quelques Gardes à la tour, & on lui rapporta que le Pélerin avoit disparu, & que ce qui sembloit fort extraordinaire, c'est qu'il ne restoit dans la chambre aucune piece du lit où il avoit couché. L'aventure parut singuliere, & personne n'osa

contredire le Sénéchal, qui ne cessoit de crier que le Pélerin avoit craint sa valeur & s'étoit enfui; qu'il prioit qu'on le cherchât, & qu'il promettoit de l'attendre sans quitter la barriere jusqu'au coucher du soleil.

Tandis que tout ceci se passoit, Warwick, profondément endormi dans son lit, surnageoit, & par la protection Divine, suivit le fil de l'eau pendant le cours de plusieurs lieues; le matin il fut trouvé par quelques Pêcheurs, & recueilli dans leur barque. Etonné à son réveil de se voir au milieu de ces inconnus, & ayant su d'eux comment ils l'avoient tiré de la riviere, il comprit la trahison qui lui avoit été faite, & le danger qu'il avoit couru. Il remercia Dieu bien sincérement de l'avoir sauvé, & pria ses libérateurs de le conduire à Spire dans l'état où il étoit. Il ne se trouvoit heureusement pas fort éloigné de la Ville, & les Pêcheurs y arriverent dans le temps même où Bezard déployoit toutes ses forfanteries, & crioit à haute voix: » Mais où est-il donc » ce brave Pélerin? Que ne vient-il ter- » miner le combat d'hier? Le voici, lui » répondit Warwick, qui entroit dans la » place, lié dans son lit, comme il avoit été

» trouvé, & porté sur un brancard par
» les Pêcheurs : le voici, traître, il ne
» tardera pas à te punir de ton crime «.
Quel fut l'étonnement des assistans, & sur-tout celui de l'Empereur, à ce spectacle ! il conçut toute l'horreur du procédé de Bezard. On délia par ses ordres, le Pélerin, on lui rendit ses armes, son cheval, & le combat recommença, mais avec un succès bien différent que celui de la veille. Dès la premiere passe, le Sénéchal reçut un coup de lance au défaut de sa cuirasse, qui l'étendit mort sur le sable. Le Ciel devoit cette victoire à notre dévot & loyal Chevalier ; elle combla de joie toute la Cour, & Warwick saisit cet instant pour se faire connoître. L'Empereur lui fit l'accueil le plus honorable, lui témoignant le regret qu'il ressentoit de s'être laissé abuser par les fausses insinuations du traître Bezard, dont la mémoire fut proscrite. Il redemanda avec empressement le Duc Thierri, qui étoit encore confondu dans la foule, & déguisé ; il s'avança & se prosterna aux pieds de son Souverain. Il fut rétabli dans son Duché, dans tous ses honneurs dus à sa naissance, &, par forme de réparation, l'Empereur lui conféra la dignité

de Grand Sénéchal de l'Empire. Les deux amis, après avoir fait leurs remercîmens à cet équitable Monarque, prirent le chemin de la Lorraine, où les sujets de Thierri témoignerent à leur Maître, par des fêtes, la joie qu'ils avoient de le revoir. La charmante Oyselle réunie à son époux, auroit bien désiré que Warwick fût resté long-temps avec eux; mais notre Pélerin vouloit accomplir son vœu dans toute son étendue, & se sépara de ses amis, non sans peine, en leur jurant une amitié qui n'auroit de terme que celui de sa vie.

Warwick s'étant embarqué pour l'Angleterre, en y arrivant, trouva tous les ports garnis de troupes, & le Royaume entier rempli de gens de guerre, qui s'empressoient à se rendre aux camps qui leur étoient assignés. Il apprit qu'Analaf, Roi de Danemarck, & plusieurs autres Princes infideles, venoient de déclarer la guerre à l'Angleterre, & qu'à tout moment on étoit menacé d'une descente. Warwick, quoiqu'affligé des maux qui alloient tomber sur sa Patrie, bénit le Ciel de l'occasion qu'il lui procuroit de la défendre. Il se rendit, toujours en habit de Pélerin, à l'armée Angloise, &

demanda dès armes, qui furent accordées plus à l'empressement qu'il témoigna pour les obtenir, qu'à l'espoir que l'on eut qu'il s'en serviroit utilement. Ce fut alors qu'il apprit la mort du Comte Roalt, la perte de son fils Raimbron, & le triste état où étoit réduite la Comtesse sa femme. Les Danois avoient effectué leur descente, & s'étoient approchés de Londres sans beaucoup d'obstacles. Analaf avoit parmi ses guerriers un Géant Africain, nommé Collebrant, qui étoit d'une force extraordinaire. Ne se persuadant pas qu'aucun Anglois pût lui être comparé, il envoya proposer au Roi d'Angleterre de décider leur querelle par un combat singulier entre ce Géant & le Chevalier qu'il choisiroit. Ce message porté à Londres par un Héraut Danois, jeta la terreur parmi les Hauts-Barons Anglois. Quoiqu'aussi courageux que les guerriers des autres nations, ils ne crurent pas prudent de remettre le salut du Royaume au hasard d'un pareil combat. Le Roi d'Angleterre étoit de cet avis, & l'on alloit renvoyer le Héraut, avec ordre de dire à son Maître que les Anglois refusoient le défi proposé, mais qu'ils se tiendroient prêts à livrer dans trois jours une bataille générale.

Warwick étoit présent à cette décision ; il osa, en son propre nom, déclarer au Héraut, que, dès le lendemain, il prétendoit combattre seul contre le Géant, qu'il le défioit, & jeta son chapelet pour gage de bataille. Les Anglois furent fort étonnés de ce défi. Le Héraut ne fit que rire, & porta le gage à Collebrant, qui en rit beaucoup aussi, & cependant se trouva, à l'heure marquée, au rendez-vous donné entre la ville & le camp. Warwick s'étant armé, se présenta avec assurance, & ne fut point étonné ni intimidé de la taille énorme de son ennemi. Tel David parut devant Goliath. Le Géant porta des coups terribles à notre Héros ; mais celui-ci les para avec adresse, parvint à saisir l'instant où il avoit le bras levé, &, d'un revers de son sabre, lui sépara la tête du corps. Il fut aussi-tôt la déposer aux pieds du Roi d'Angleterre.

Les Danois, voyant le Géant abattu, furent saisis de terreur, prirent la fuite, gagnerent leurs vaisseaux, & s'embarquerent dans un tel désordre, que la moitié de leur armée fut massacrée ou périt dans les eaux.

Après cette victoire, qui délivra l'Angleterre de ses plus puissans ennemis, Warwick,

reprit ses habits de Pélerin, & après avoir déclaré qui il étoit au Roi Athelstan, & l'avoir conjuré de lui garder le secret, parce que la pénitence qu'il s'étoit imposée devoit encore durer pendant un an, il prit congé de lui, & se rendit dans la Ville de Warwick, Capitale de son Comté, en renforçant son déguisement, & prenant de nouvelles précautions pour n'être pas reconnu. Nous avons dit que depuis son départ, Félize avoit ordonné que tous les Pélerins qui arriveroient dans la Ville seroient conduits au Château, & qu'on les lui présenteroit. Warwick s'y rendit comme les autres : mais il étoit si fort changé, que sa vertueuse épouse ne put le reconnoître. Comme le temps de sa pénitence devoit durer encore neuf mois, il la quitta, non sans regret, & se retira dans un petit Hermitage, assez proche d'une des portes de la Ville : il y passa les neuf mois, ne se nourrissant que de racines, & édifiant par sa grande piété, l'Hermite dont il s'étoit rendu le compagnon. Les neuf mois étoient prêts d'expirer, lorsque le Comte tomba dangereusement malade, & Dieu lui révéla qu'il touchoit au terme de sa carriere mortelle. Sentant sa fin approcher, &

ne pouvant se refuser à la douce satisfaction d'embrasser sa femme avant d'expirer, il la fit prier par l'Hermite de se rendre dans leur retraite, & pour l'y engager, il lui fit présenter l'anneau qu'il avoit reçu d'elle lorsqu'il quitta l'Angleterre n'étant pas encore son époux. A la vue de cet anneau merveilleux, qu'on se rappelera qui devoit se briser à la premiere infidélité que Warwick feroit à sa Dame, Félize s'écria : » Bon Dieu, c'est » la Bague de Monseigneur, de mon » doux ami, & il m'a toujours été fidele ! » où est-il ? que je vole dans ses bras «. Cette joie si tendre fut bientôt changée en une tristesse mortelle, lorsque le bon Hermite lui apprit que Warwick touchoit à sa derniere heure. Elle court à l'Hermitage, & n'arrive que pour recueillir les derniers soupirs de son époux. Il se ranime en la voyant, étend les bras, l'embrasse, & expire. La malheureuse Félize se précipite sur son corps, & ce n'est qu'avec peine qu'on l'en retire : mais elle ne devoit pas être long-temps séparée de cette moitié d'elle-même ; cinquante jours après, Dieu l'appela aussi à lui. Le même tombeau les réunit : ce lugubre édifice a fait pendant plusieurs siecles un des

ornemens de la Ville de Warwick, où ces illustres époux avoient donné l'exemple de la plus étonnante piété.

La liste des Romans du seizieme siecle nous offre après celui-ci quelques Romans du même genre, parmi lesquels il y en à un dont il n'à point été rendu compte dans la Bibliotheque des Romans, mais dont nous renvoyons l'extrait à la Section prochaine, pour varier le genre de ceux que nous voulons présenter à nos Lecteurs. Nous pourrions ensuite parler du Roman du *Preste Jehan*, indiqué par Debure, dans sa Bibliographie instructive, N°. 3855, comme ayant été imprimée en 1507, *in*-4°. gothique; mais je n'ai jamais pu me procurer ni la possession, ni même la communication de ce Roman, & je n'ai point d'autre certitude de son existence que l'article du Bibliographe que je viens de citer.

LE ROMAN de Clériadus & de la belle Méliadice.

On en trouvera l'extrait dans la Bibliotheque des Romans, premier Volume de Janvier 1777.

HISTOIRE *de Huon de Bordeaux.* (petit *in-folio*, sans date & gothique.)

L'extrait de ce Roman, qui est inséré dans la Bibliotheque des Romans, second Volume d'Avril 1778, est dû à la plume toujours agréable de M. le Comte de Tressan.

*L'*HISTOIRE, *ou le* ROMAN *du Saint Greaal, qui est le fondement & le premier Livre de la Table Ronde.* (Paris, Gallyot Dupré, 1516, deux Tomes, & un Volume *in-folio*, gothique.)

L'extrait s'en trouve dans l'Ouvrage cité, Volume d'Août 1775.

Les Faits & Prouesses du noble & vaillant Chevalier Jourdain de Blaves, fils de Girard de Blaves, lequel conquêta plusieurs Royaumes barbares; les peines qu'il eut à obtenir l'amour de la belle Driabelle, fille au fort Roi Richard de Gardes. (Paris, *in*-4°, sans date.)

Nous renvoyons pour ce Roman à l'extrait qui s'en trouve dans la Biblio-

theque des Romans, Décembre 1778.

ISAIE-LE-TRISTE. (Petit *in-folio* très-rare.)

Tout ce qu'on peut tirer de ce Roman se trouve dans un extrait contenu dans la Bibliotheque des Romans du Volume de Mai 1776.

PROUESSES & vaillances du redouté Mabrian, avec l'Histoire de Maugis d'Aigremont, & des quatre fils du Duc Aymont de Dordogne. (Paris, *in*-4°. 1525.

Il y a des éditions sans date & plus anciennes de ces Romans réunis & très-connus; on en trouvera l'extrait dans le premier Volume de Juillet 1778, de la Bibliotheque des Romans.

CHRONIQUES des prouesses & des hauts faits de Charlemagne, (soi-disant) écrites par l'Archevêque Turpin. (Paris 1505, *in*-4°. gothique, & imprimées plusieurs fois de suite.)

Voyez pour l'extrait de cet Ouvrage

le premier Volume de Juillet 1777, de la même Bibliotheque.

ROMAN de la Conquête de Grece par Philippe Madien, autrement dit le Chevalier à l'épervier blanc.

Ce Roman, composé au milieu du quinzieme siecle par Perrinet Dupin, n'a été imprimé que dans le seizieme. Les faits en sont intéressans & singuliers, & on en trouvera un extrait dans la seconde Partie de l'Ouvrage *de la Lecture des Livres François*, formant la lettre E des *Mélanges tirés d'une grande Bibliotheque.*

J'aï parlé des Romans historiques sans date, & qui sont au plus tard de la premiere année du seizieme siecle. Voyons à présent quels sont ceux qui ont paru pendant les vingt-cinq premieres de ce siecle.

LE ROMAN des trois Maries.

Il a été imprimé à peu près vers 1501: il en est question dans la premiere Partie de cet Ouvrage, formant le Volume E des *Mélanges*, &c. d'après un manuscrit

de

de ce Roman, originairement composé en vers par un Carme de la Place Maubert, appelé Jean Venette. Je n'ajouterai rien au peu que j'en ai dit alors, par les raisons exposées dans l'article que je viens de citer.

Les CHRONIQUES *& vertueux faits du preux & vaillant Prince Judas Macchabeus, Juif, & de ses quatre freres.* (Imprimées à Paris d'abord en 1514, puis en 1556, *in-8°.*)

Ce Roman, dont le sujet est tiré de la Bible, est aussi une Traduction d'un ancien Poëme, dont le premier Auteur s'appeloit Gauthier de Belle Perche, & vivoit sous le regne de Saint Louis; le Continuateur se nommoit Pierre Duriez, & vivoit sous Philippe le Bel. C'est de leur Poésie & de l'Ecriture-Sainte que Charles de Saint-Gelais, Archidiacre de Luçon, & frere d'Octavien de Saint-Gelais Evêque d'Angoulême, dont j'ai parlé avec éloge parmi les Poëtes de la fin du quinzieme siecle, a tiré le Roman en Prose dont on vient de lire le titre; mais cet Ouvrage n'a rien d'assez remarquable, ni même d'assez ridi-

cule pour que je tente d'en donner aucun extrait.

Les cent HISTOIRES *de Troyes en rimes, avec allégories en prose.* (Paris, 1522, petit *in-folio.*)

Le fond de ce Roman est de Christine de Pisan, Femme, Auteur, & Poëte, dont j'ai assez parlé dans la premiere Partie de cet Ouvrage-ci, page 85 & suivantes. L'Abbé Lenglet & autres Bibliographes des Romans citent cet Ouvrage comme en étant un. Il est pourtant vrai que ce n'est qu'une suite de cent quatrains en vers, dignes du quatorzieme siecle, accompagnés d'un Commentaire en prose de Christine de Pisan. L'Epître dédicatoire est adressée par cette Dame au Roi Charles VI, alors Dauphin, & à son frere le Duc d'Orléans; je n'ai pas trouvé un seul fait intéressant à extraire de ce Livre, après avoir eu la patience de le lire tout entier. Quoique le titre porte les cent Histoires de Troyes, il y en a cependant de tous les pays & de tous les temps héroïques; les Métamorphoses d'Ovide y sont mises à contribution.

Les grandes CHRONIQUES *de Bretagne, depuis le Roi Brutus jusqu'au Roi Cadwaladrus, dernier Roi Breton de la Grande-Bretagne, comme aussi de notre Bretagne (petite), qui lors étoit appelée le Royaume d'Armorique, depuis la conquête de Conan Mériadec, Breton, jusques au temps présent, &c.* (Paris, 1518.)

Cet ancien Livre d'Histoire est communément placé parmi les Romans, parce que la premiere Partie est véritablement toute romanesque ; par cette raison, nous donnerions ici l'extrait au moins des deux premiers Livres de cette Chronique, si nous ne l'avions fait à l'occasion du Roman du Bret, de ceux d'Artus, des Chevaliers de la Table Ronde, & des anciennes Chroniques qui existoient en manuscrits dans la Bibliotheque des Rois Charles V & Charles VI, dont nous avons rapporté les morceaux les plus curieux dans les trois premiers Volumes de cet Ouvrage-ci. Nous ne pouvons donc que renvoyer nos Lecteurs aux Tomes D, E, F de ces *Mêlanges*, & aux Vo-

lumes de la premiere année de la Bibliotheques des Romans, dans lesquels il est question du Roi Artus & des Chevaliers de la Table Ronde.

Par la même raison, nous ne donnerons ici aucun nouvel extrait de la *Généalogie de Godefroi de Bouillon*, imprimée en 1511, en un Volume *in*-8°. qui est bien un Roman, puisqu'elle commence par les étonnantes & fabuleuses *Aventures du Chevalier aux Cygnes*, mais qui finit par être une Histoire, lorsqu'elle est parvenue à la conquête de Jérusalem par Godefroi de Bouillon. Nos Lecteurs se rappelleront sans doute l'extrait que nous en avons présenté au commencement d'un autre de nos Volumes, d'après un manuscrit qui se trouvoit dans la Bibliotheque du Roi Charles VI.

Mais un Ouvrage, moitié romanesque & moitié historique, dont nous n'avons pas encore parlé, & dont nous allons présenter l'esquisse à nos Lecteurs, ce sont :

Les grans CHRONIQUES *des gestes & vertueux faicts de très-excellens Catholicques, illustres & victorieux Ducz & Princes des Pays de Savoye & Piémont, tant en la saincte terre de Jhérusalem, comme ès lieux de Syrie, Turquie, Egypte, Cypre, Italie, Suisse, Daulphiné, & autres plusieurs pays; lesquelles ont été achevées l'an mil cinq cent & quinze par Simphorien Champier, Conseiller, & premier Médecin de très-Hault Prince Monseigneur Anthoine Duc de Calabre, de Lorraine & de Bar; composées à l'honneur & gloire de très-Haulte & très-Excellente Princesse Madame Loyse de Savoye, mere du très-Chrétien & très-Excellent Roi de France, François premier de ce nom, & imprimées à Paris l'an* 1516.

PAR tous les titres que prend l'Auteur de cette Chronique, on voit qu'il étoit également attaché à la Maison de France, de laquelle descendoit Charles d'Anjou, Duc de Calabre; à celle de Lorraine; dont ce Prince avoit hérité du chef de sa

mere, & à la Maison de Savoie, dont étoit Louise, mere de François I. Aussi commence-t-il son Ouvrage par une grande Généalogie de la Maison de France & de tous les Princes qui en descendoient lorsqu'il écrivoit, c'est-à-dire, la premiere année du regne de François I.

Toutes les opinions fabuleuses sur l'origine des François & des différentes Races de nos Rois, sont ici rapportées. J'en ai parlé dans plusieurs de mes Volumes, & il est inutile que je les répete.

Ces premieres Généalogies ne sont faites sans doute que pour éclaircir & préparer ce qui fait l'objet principal du travail de Simphorien Champier. Ce n'est qu'au huitieme Chapitre qu'il commence à parler du pays des Allobroges, que nous appelons aujourd'hui Savoye. Il prétend que ce pays a reçu son premier nom d'un descendant d'Hercule, nommé Allobrox, qui domina sur les Alpes dans toute leur épaisseur, depuis le fleuve du Rhône jusques aux Monts Apennins, & dans toute leur longueur, depuis le Rhin jusqu'à la mer Méditerrannée. Ce fut le fils d'Allobrox, nommé

Rom, qui bâtit la Ville de Romans, ſituée ſur l'Iſere, aſſez près de Valence. Dans la ſuite, les Allobroges prirent le nom de Savoyards, & leur pays s'appela *Savoie*, c'eſt-à-dire, *voie ſalutaire*, parce qu'on pouvoit (dit Champier) traverſer en toute ſûreté les montagnes qu'ils habitoient, vu leur honnêteté & leur goût pour l'hoſpitalité. Ainſi ce nom eſt une eſpece de ſobriquet, mais honorable, comme celui donné aux Francs, ou François, qui ſont ainſi appelés à cauſe de la franchiſe de leur caractere. Il y a toujours eu de grandes rélations entre les deux Peuples François & Savoyards, & entre les Maiſons de leurs Souverains. C'eſt ce que Champier prouve par la grande quantité d'alliances qu'il y avoit déjà eues, il y a près de trois cents ans, entre les Rois & les Princes de France, & les Princeſſes de la Maiſon de Savoie.

Après toutes ces remarques généalogiques, & les tables qui les juſtifient, Simphorien Champier en vient à l'Hiſtoire, ou, ſelon quelques uns, au Roman de la Maiſon de Savoie. Nous allons faire l'extrait au moins des premiers faits

de cette Chronique, & de ceux les moins connus.

La Race de Charlemagne étoit éteinte, ou du moins ſes derniers deſcendans s'étoient trouvés incapables de porter la Couronne Impériale d'Occident : les Princes de la Maiſon de Saxe en étoient en poſſeſſion. Trois d'entr'eux, nommés Otton, furent ſucceſſivement revêtus de ce premier titre du monde ; le ſecond eut deux fils, dont l'aîné fut l'Empereur Othon III ; le cadet, nommé Hugues, eut trois enfans, Fréderic, Ulric, & Bérolde : c'eſt de ce dernier dont l'illuſtre Maiſon de Savoie tire ſon origine. Quoiqu'encore jeune il avoit donné tant de preuves de valeur & de ſageſſe, qu'il étoit devenu Favori de l'Empereur ſon oncle, ſon Connétable, & ſon premier Miniſtre. Othon III ne pouvoit, pour ainſi dire, vivre ſans lui. L'an de notre Ere 998, ce Monarque ayant réſolu d'aller viſiter les Villes de l'Empire ſituées ſur le Rhin, il voulut que Bérolde l'accompagnât dans ce voyage. Ils partirent, après avoir pris congé de l'Impératrice, qui parut très-affligée de l'éloignement de ſon époux, quoique leur ſéparation ne

dût pas être fort longue. Dès le soir de la premiere journée de son voyage, l'Empereur s'apperçut qu'il avoit oublié dans le Château où il faisoit sa résidence ordinaire, de précieuses Reliques qu'il portoit toujours avec lui; il se rappela qu'il les avoit laissées au chevet du lit où il couchoit ordinairement avec l'Impératrice : dès le lendemain il en témoigna son chagrin à son cher Bérolde. Celui-ci, empressé de donner à son oncle des preuves de son zele, partit aussi-tôt, & retourna à bride abattue au Château, pour rapporter les Reliques à l'Empereur.

Quelque diligence qu'il fît, il ne put arriver qu'au milieu de la nuit dans la résidence Impériale. Il se fait ouvrir les portes du Château, monte avec empressement dans l'appartement, & pénetre jusques auprès du lit où reposoit l'Impératrice. Le reste de cette aventure ne peut se rapporter que dans les termes mêmes de l'Auteur.

» Et comme il cherchoit, mist la main
» jusque dedans le lict, & d'adven-
» ture trouva & sentit une grant barbe
» dont il fut moult émerveillé, & dist
» tantost à l'Emperiere : Dame, qui est
» cestui qui gist avecques vous ? Res-

» pondit la Dame, c'est l'une de mes
» femmes. En bonne foy de Dieu, dist
» Bérolde, je ne vist oncques femme qui
» portast une plus grant barbe. Et
» adoncques comme plain de fureur &
» yre tyra son espée du fourreau, &
» occist le Chevalier à la grant barbe &
» l'Emperiere femme de son oncle. Puis
» print les Reliques, & s'en retourna
» devers l'Empereur, & en les luy bail-
» lant luy dit : Pleust à Dieu, Sire, que
» vous eussiez envoyé ung autre que
» moy à faire ce message! Comment va
» (dit l'Empereur), y a t-il rien que bien?
» Oui, dist-il, car quant je fus à la porte
» de votre chambre, en hurlant à l'huys,
» il se ouvrit, & moy cherchant vos
» Reliques, trouvai le Maistre-d'Hostel
» de l'Emperiere couché en votre lieu,
» dormant avecques elle, & alors moy
» voyant cette desloyaulté, je fus tant ému
» de mal talent, que les ay occis & mis à
» mort tous deux. Adoncques à ces pa-
» roles fut tant esprins l'Empereur de
» griefve & amere fureur, que a peine
» il ne cheut tout pasmé d'angoisse, &
» tellement qu'il demoura une grant
» piece sans parler; puis après dist en
» soupirant : Certes beau nepveu, je suis

» amerement courroucé de la desloyaulté
» que a fait ma femme envers moy, &
» Dieu scet & cognoist de vray que j'ai
» esté loyal envers elle depuis que l'euz
» espousée, & si l'aymoye plus que femme
» du monde ; mais puisque ainsi est
» qu'elle m'a fait si grande faulte, comme
» tu me dis, je suis très-content de
» cette pugnition que tu as faicte &
» prinse. Les Barons qui cela ouyrent
» furent adoncques moult esmerveillés
» & esbahis de ce grant crime & excez.
» Nonobstant ils conforterent l'Empe-
» reur, en disant, que d'une telle femme
» ne lui devoit gueres challoir, car mieux
» lui valloit être sans elle que d'avoir
» telle compaigne en son Hôtel ; & in-
» continent après se mist à chemin icel-
» lui Empereur, & tant chevaucha par
» ses journées, qu'il parvint & entra en
» la Cité de Couloigne, où il séjourna
» par plusieurs jours, estant toujours en
» grant pensement du prédit cas ainsi
» advenu «.

Probablement l'affaire en seroit resté là, & Bérolde n'eût rien perdu des bontés de son oncle, si l'Impératrice défunte n'eût eu un pere & des freres ; mais ceux-ci jugerent à propos de prendre

le parti de sa mémoire. Le vieux Comte des Monts envoya à Cologne ses quatre fils, pour demander que le meurtrier de l'Impératrice sa fille lui fût livré, ou du moins qu'il fût rigoureusement puni. L'Empereur voulut en vain imposer silence à ses beaux-freres, en leur remontrant les torts qu'avoit eus l'*Emperiere*; ils n'en voulurent pas convenir, & demanderent le combat contre Bérolde. Il leur fut accordé, & eut lieu à outrance. Deux des freres y furent tués, les deux autres s'enfuirent vers leur pere. Bérolde ayant été armé Chevalier, fut obligé de continuer la guerre contre eux; mais ils étoient assez puissans pour ne pouvoir être aisémement domptés. Après différens succès, l'Empereur, lassé du retard que cette guerre apportoit à ses autres desseins, car Bérolde ne pouvoit être par-tout, jugea à propos de conclure la paix avec ses beaux-freres, & envoya son neveu du côté de l'Italie, bien persuadé que ses grandes qualités ne pouvoient manquer de lui faire faire fortune.

Bérolde partit, & laissa avec regret, mais avec courage, sa femme (car il étoit déjà marié), ses enfans & ses deux freres en Allemagne : ayant traversé le

Rhin & une partie de la Province de Bourgogne, il se trouva dans la Ville de Seissel, sur le bord du Rhône. Le Seigneur de ce lieu lui porta plainte des ravages que faisoient des Brigands rétirés dans un Château nommé *Culle*. Le Prince Saxon entreprit d'en délivrer le canton, & en vint à bout. Il remit le Château entre les mains du Seigneur de Seissel, & refusant toute autre récompense que la gloire qu'il venoit d'acquérir, il se rendit auprès de Bozon, Roi d'Arles & de Bourgogne, pour qui l'Empereur lui avoit donné des Lèttres de recommandation très-pressantes. Il en fut reçu avec toute la distinction possiblè, & le Monarque le mit à la tête d'une armée qu'il envoyoit pour combattre les Génois. Les troupes Bourguignonnes s'embarquerent à Marseille sur des vaisseaux & des galeres qui bientôt rencontrerent celles de Genes. Il se donna un combat naval, dont Bérolde eut tout l'avantage; il commandoit une des divisions de la flotte de Bozon, & dissipa celle des ennemis qui lui étoit opposée. S'étant ensuite apperçu qu'ils avoient de l'avantage à l'autre division où Bozon se trouvoit en personne, il se porta de ce côté-là, & acheva la

défaite des Génois. Le Roi d'Arles avoit été blessé dans la premiere attaque : cependant se voyant victorieux, il rentra avec joie dans les Ports de Provence, & célébra par de grandes fêtes le succès qui étoit entiérement dû à la valeur & à la prudence de Bérolde, sans songer à quel point il est dangereux de ne point observer un régime exact quand on est blessé. » Le Roi, dit Simphorien Champier, ne voulut croire ses Physiciens, » & fist plusieurs excès en boire & en » manger, & avecques femmes, tellement que sa playe apostuma. Parquoi » bientost après lui convint mourir, » dont Messire Bérolde fut très-dolent, » & le peuple en fist grant pleurs & » lamentations, car il n'avoit laissé aucun » héritier de son corps qui deust regner » après lui «.

Il ne restoit plus de la Race des Rois d'Arles, qu'un frere de Bozon, qui s'appeloit Rodulphe, & qui étoit Gouverneur de Vienne en Dauphiné, & de la Province circonvoisine. Bérolde fut chargé d'aller l'instruire de la mort de son frere, de le ramener à Arles, & de le mettre en possession du trône qui lui appartenoit. Il s'acquitta de cette com-

miſſion avec tant de zele & d'intelligence, que Rodulphe ſentit qu'il lui avoit les plus grandes obligations. Sa reconnoiſſance augmenta encore lorſque Bérolde l'eut délivré de la nouvelle attaque qu'il eſſuya de la part de ſes ennemis. Les Génois voulurent prendre par terre leur revanche de la défaite qu'ils avoient eſſuyée par mer l'année précedente. Ils s'étoient emparés de la Maurienne, & voulurent pénétrer plus avant dans ce que l'en appelle aujourd'hui le Dauphiné. Ils mirent le ſiége devant Gap : mais Bérolde, ayant été envoyé dans le Viennois avec le même pouvoir qu'y avoit eu ci-devant le Roi Rodulphe, non ſeulement fit lever le ſiége de Gap, mais pourſuivit les Génois juſque dans la Maurienne, & parvint à les chaſſer de la plus grande partie de ce pays montagneux. Quand ils furent retranchés dans les gorges les plus reculées de la Province, il bâtit deux forteresses, pour les empêcher de rentrer dans les vallées. Ces deux nouvelles Citadelles s'appelerent *Charbonniere* & *Hermillon*. Il fit encore conſtruire pour monument de ſa victoire, une belle Chapelle, qu'il dédia au glorieux Saint Laurent.

Nous devons obſerver que l'Auteur que nous extrayons, écrit qu'alors, c'eſt-à-dire, avant l'an 1000, les Génois reconnoiſſoient pour leurs Chefs ceux de quatre familles principales, qu'ils nomment les *Fleche* (ce ſont ſûrement les Fieſchi ou Fieſque); les *Eſpinole* (Spinola); les *Orie* (ou Doria); & les *Grimaud* (ou Grimaldi); il eſt vrai que ces quatre illuſtres Maiſons ont la prétention de faire remonter leur origine juſques à cette époque.

Cependant Berolde ne reſta pas en paiſible poſſeſſion de la Maurienne, quoiqu'il en eût chaſſé les Génois. Les Comtes de Suze, de Piémont, de Cavenois (de Chiavenne), ſe réunirent pour l'en dépoſſéder: mais il ſe défendit contre eux & les défit au pas de l'Echelle, quoique leurs troupes fuſſent en bien plus grand nombre que les ſiennes. Ayant été obligés de ſe retirer à Aiguebelle, ils firent leur paix avec l'illuſtre & invincible Berolde. Celui-ci ayant reçu du Roi Rodulphe l'inveſtiture de la Maurienne pour la poſſéder en fief & à titre de Comté avec l'agrément de l'Empereur ſon oncle, ſe trouva Seigneur d'un domaine aſſez conſidérable dans les Alpes, qui a fait la baſe de tous ceux que

poſſede

possede encore sa glorieuse descendance. Il fit venir de Saxe auprès de lui sa femme & sa famille, & l'époque de leur arrivée fut celle des plus belles fêtes, & particuliérement des plus merveilleux tournois. Plusieurs belles Dames & Damoiselles Saxonnes avoient suivi la Comtesse de Maurienne; Berolde les fit épouser à ceux des Chevaliers Bourguignons, Provençaux & Dauphinois dont il avoit reconnu le mérite à la guerre. Celui qui brilla le plus dans les fêtes & à la nouvelle Cour de Marianne, fut le Prince Humbert, fils aîné de Berolde. Il étoit déjà surnommé aux *blanches mains*, parce que, dit Champier, les siennes surpassoient en blancheur & en fraîcheur le lait & l'albâtre. Son teint étoit éblouissant, sa taille des plus élégantes, ses traits des plus réguliers; d'ailleurs il annonçoit un caractere également fait pour plaire aux amis de son pere & de sa famille, & pour intimider leurs ennemis. Ce jeune Héros tint bientôt tout ce qu'il promettoit alors. Berolde ayant senti sa fin approcher, lui remit entre les mains ses Etats & ses biens, & lui donna les plus sages instructions pour les bien gouverner. Champier ne manque pas de rapporter ces instructions tout au long;

mais nous n'avons garde de les copier ici. Humbert reçut, suivant Champier, l'investiture des mains de l'Empereur Henri II, successeur de son oncle Othon: il eut une guerre à soutenir contre le Marquis de Suze; mais elle finit d'une maniere bien glorieuse pour le Comte Humbert, puisqu'il épousa Adelis ou Adelaïde, sa fille unique & son héritiere. Les services qu'il rendit à l'Empereur Henri lors de l'extinction de la Maison qui occupoit le trône d'Arles & de Bourgogne, lui procurerent encore une autre augmentation de ses domaines; il obtint la Seigneurie du Chablais, qui depuis n'est jamais sortie de sa Maison, & la possession de la ville de Saint-Maurice dans le Vallais. Il mourut en 1046 ou 1048. L'aîné de ses deux fils lui succéda; il s'appeloit Amé ou Amédée; il prit le titre de Comte de Savoie, & fut surnommé *à la Queue*, en mémoire d'un trait d'audace très-bien placé. Ayant reçu dans ses Etats l'Empereur Henri III, qui alloit se faire couronner à Rome, lorsqu'il fut au devant de ce Monarque, on fit quelques difficultés de le laisser approcher de l'Empereur avec la nombreuse suite de Chevaliers armés qui l'accompagnoient; mais le Comte déclara qu'il n'entreroit

point sans sa queue, ce fut le terme dont il se servit pour exprimer sa suite. Henri trouva l'expression plaisante, & reconnut d'ailleurs qu'il étoit convenable d'accorder quelque distinction à un Prince tel qu'Amé, qui descendoit d'une Maison qui avoit porté la couronne Impériale, immédiatement après celle de Charlemagne. Ainsi Amé entra avec sa queue, & en conserva le surnom. Champier (qui n'est pas en cela d'accord avec les autres Auteurs) fait succéder immédiatement au Comte Amé à la Queue Humbert II, qu'il prétend avoir été son fils, mais qui, suivant la vérité de l'Histoire, ne fut que son petit-fils. Il fut surnommé le *Renforcé*, parce qu'il étoit grand & fort; d'ailleurs son courage étoit égal à la vigueur de son corps & de son tempérament. Il augmenta ses possessions du Comté de Tarentaise qu'il conquit sur un Seigneur de Briançon, qui abusoit de la situation de la place de ce nom qu'il possédoit; il tenoit une forte garnison qui génoit beaucoup le commerce de ces cantons; il vexoit les Voyageurs & les Pélerins qui traversoient les Alpes, & exigeoit d'eux des droits exorbitans. Humbert attaqua ce petit Tyran; qui, n'ayant pu se défendre

& n'étant soutenu par aucun de ses voisins, parce qu'il en étoit haï, fut obligé de se soumettre.

L'Histoire rapporte bien d'autres circonstances de la vie de Humbert II; mais Champier se contente de nous apprendre par quelle aventure il épousa Laurence, fille du Seigneur du Comtat Venaissin, dont la Capitale est Carpentras.

Humbert étoit grand chasseur, il suivoit son gibier avec ardeur, & s'éloignoit souvent ainsi de ses Etats. Un jour la chasse le conduisit jusque près de Carpentras: il fut obligé de demander asile dans un Château. Le Comte qui y résidoit le reçut, même avant de le connoître, avec politesse, & redoubla d'attention pour lui après qu'il se fut nommé. Le Comte de Savoie fut sensible à ces honnêtetés; mais le sentiment de la gratitude ne fut pas celui qui s'éleva dans son cœur avec le plus de violence. L'Amour s'en empara aussi-tôt qu'il eut apperçu la belle Laurence, avec qui il soupa. L'ardent Humbert ne cessa de s'occuper d'elle pendant toute la nuit, & dès le lendemain, sans vouloir éprouver ni refus ni délais, il en fit la demande à son pere, & témoigna tant d'empressement, qu'on ne put la lui refuser. Le mariage

fut conclu & célébré le même jour, & le Comte de Savoye, après en avoir goûté les premieres douceurs, conduisit son épouse dans ses Etats. Elle fut reçue dans la ville de Saint-Jean de Maurienne avec autant de surprise que de satisfaction. Humbert en eut sept enfans, dont cinq Princes & deux Princesses. Amé ou Amédée, l'aîné des Princes, lui succéda; les quatre autres entrerent dans l'état ecclésiastique. Adélis ou Adélaïde, l'aînée des Princesses, épousa Louis VI dit le Gros, Roi de France, & forma la premiere alliance de toutes celles qui unissent les descendans de Hugues Capet avec ceux de Berolde de Saxe. Toutes les Maisons souveraines de l'Europe actuellement subsistantes trouveront, en examinant bien leurs généalogies, qu'elles descendent de ces deux tiges si illustres.

Amé ou Amédée II, suivant Champier, & III, suivant d'autres, étoit d'une taille aussi forte que son pere: ses Barons & ses Chevaliers voulurent l'engager à épouser Clarence, fille du Comte de Geneve; mais il lui préféra Guigonne, fille du Comte d'Albon (il étoit Dauphin, c'est-à-dire Seigneur du Viennois & du Dauphiné). Champier prétend que Guigonne fut

long-temps sans avoir la satisfaction de donner des enfans au Comte Amé. Elle en étoit affligée à l'excès, & n'épargnoit ni les vœux, ni les prieres pour obtenir du Ciel cette grace. Enfin elle y réussit au moyen du vœu qu'elle fit, & fit partager à son mari, de fonder une Abbaye de Bernardins. Voici les termes de notre Auteur: » J'ai espérance, dist la Dame, que s'il » vous plaist vouer à Dieu de fonder une » Religion de Preudhommes de l'Ordre » de Frere Bernard, Abbé de Clerevaulx, » lequel convertit tant de gens par ses » dévotes prédications, que Dieu nous » prestera & donnera lignée, par laquelle » nous pourrons véritablement être con- » solés. Voire, mamye, dist le Comte, je » voue à Dieu que je le ferai au nom & » au vouloir de Dieu; & de ceste promesse » faite fut la Comtesse moult joyeuse, & » remercya son Seigneur; & aussi il ne » tarda guere qu'elle conceupt & fust » enceincte d'ung beau fils, lequel fut » appelé Humbert. Après qu'elle eut en- » fanté, le Comte Amé proposa & déli- » béra de fonder la dicte Religion du bon » & dévot Saint Bernard, comme il avoit » promis à sa femme «.

Dès qu'une fois le Comte Amé & Gui-

gonne sa femme eurent obtenu du Ciel, la grace d'avoir un enfant, ils en eurent successivement plusieurs autres jusques au nombre de huit, dont trois Princes ; mais leurs pieux parens vouerent les deux cadets à l'état ecclésiastique : l'aîné succéda à son pere sous le nom de Humbert III.

Le Comte Amé étant fort attaché à l'Empereur Henri V, le suivit en Italie, & ensuite passa en Orient lors de la premiere Croisade, dans laquelle Louis le Jeune, son neveu, s'étoit engagé. Les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem occupoient alors l'isle de Rhodes ; mais ils étoient vivement attaqués par les Sarasins. Le Comte Amé s'étant rendu dans leur isle, la défendit, & vainquit les Barbares dans une bataille navale, quoique les Chevaliers fussent très-déconfortés par la perte de leur Grand Maître, qui fut percé d'un javelot sur sa galere. Afin que les ennemis ne s'apperçussent pas de cet accident, le Comte de Savoie endossa la casaque du Grand Maître défunt, dont le fond étoit d'écarlate traversé d'un grande croix blanche. Il aborda le vaisseau que montoit l'Amiral ennemi, le tua de sa propre main d'un coup de hache, & rentra triomphant dans Rhodes. Les Chevaliers voulurent

alors élire ce Vainqueur pour leur Grand Maître, & le mettre en possession de l'isle de Rhodes ; mais il refusa ces offres, fit élever à cette dignité un Gentilhomme de Dauphiné dont il connoissoit le mérite, & se contenta d'adopter pour ses armes celles de l'Ordre à qui il avoit rendu un si important service. Ainsi depuis ce temps les armes de Savoie sont comme celles de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, aujourd'hui Malte, de Gueulle à la Croix d'argent. Amé mourut dans l'isle de Chypre, suivant Champier, l'an 1550.

Nous ne suivrons pas plus loin la Chronique de Simphorien Champier, dont nous venons d'extraire les premiers articles, parce que plus elle avance moins elle est romanesque. Nous nous contenterons de rapporter encore quelques traits remarquables, placés sous différentes époques.

Humbert III, fils de Amé, avoit déjà été marié deux fois, lorsque, désespéré de la perte de sa seconde femme, il se retira dans l'Abbaye de Hautecombe, près d'Aulps en Savoie. Il y prit l'habit Religieux, & étoit bien résolu à n'en jamais sortir : mais ses sujets, faisant réflexion qu'il n'avoit eu aucun enfant de sa premiere femme, & qu'une seule fille de la seconde,

qui même ne vécut pas, trouverent mauvais que leur Prince renonçât ainsi à avoir des héritiers. Ils lui écrivirent des lettres pressantes à ce sujet; mais n'en recevant aucune réponse, ils vinrent en force, entourerent l'Abbaye, & menacerent d'y mettre le feu, si on ne leur rendoit pas leur Comte : les Moines, effrayés, le conjurerent eux-mêmes de se rendre aux vœux de ses sujets. Il y consentit enfin, & il épousa la fille du Comte de Bourgogne, dont il eut un fils qui lui succéda sous le nom du Comte Thomas.

Celui-ci fournit encore à Champier une Anecdote galante. Ce jeune Comte fut d'abord sous la tutelle de son grand-pere maternel le Comte de Bourgogne, qui resta pendant quelque temps auprès de lui à Chambéri en Savoie: mais Thomas étant devenu majeur, son aïeul lui remit le Gouvernement de ses Etats, & le jeune Prince le reconduisit jusqu'à Géneve. Là, ils furent invités à un Bal chez le Comte de cette Ville : Thomas y dansa avec la jeune Béatrix, fille de ce Souverain, qui en faisoit les honneurs. Il la trouva si jolie, qu'il en devint aussi-tôt éperdument amoureux. En jeune homme

donnant quinze enfans au Comte, prétendent qu'ils provinrent tous d'un second mariage, & que le premier fut stérile.

Boniface, Comte de Savoie, fils d'Amé ou d'Amédée IV, & de Cécile de Baux, surnommée Passerose, à cause de sa beauté, fut lui-même surnommé Roland, tant à cause de sa force & de sa valeur généralement reconnues, que de la défaite cruelle qu'il essuya dans les gorges du Piémont, & qui fut aussi funeste aux Savoyards que le fut aux troupes de Charlemagne la bataille de Roncevaux. Boniface fut blessé, fait prisonnier, & conduit dans la ville de Turin, que le Marquis de Montferrat, & Charles d'Anjou Roi de Sicile, ses ennemis, avoient fait révolter contre lui. Boniface mourut dans cette prison, de chagrin encore plus que des suites de ses blessures. Comme il n'eut point d'enfans, son successeur fut son oncle *Pierre*, septieme des enfans du Comte Thomas. Celui-ci fut surnommé le Petit Charlemagne, par une flatterie assez extraordinaire & assez déplacée; car quoique ce Comte fût un bon Prince, assez vaillant, on ne voit pas que sa grande puissance, ses exploits & ses conquêtes lui méritassent un aussi

beau titre. Il faut cependant convenir qu'il ſoumit le pays de Vaux & la ville de Berne & ſon territoire à ſon obéiſſance.

Champier fait au ſujet du Comte Pierre, un petit conte dont il fait réſulter une grande guerre : il prétend que le Comte de Savoie étant en Angleterre auprès de la Reine de ce pays, qui étoit ſa niece, les Dames de la Cour de cette Princeſſe l'engagerent à jouer avec elles à quelques petits jeux. Un de ceux qui étoient alors le plus à la mode, conſiſtoit à attacher quelque choſe au dos d'un des Joueurs, & de le forcer à la deviner, ſans qu'il pût la toucher ni la voir. Quand ce vint au tour du Comte de deviner, » J'ai, dit-il, » ſur les épaules, dans la tête & ſur le » cœur, les clefs & la roue «. Perſonne ne comprenoit ce qu'il vouloit dire, & pendant un moment on crut que l'oncle de la Reine étoit devenu fou : mais enfin ſa niece l'ayant forcé à s'expliquer, il ſe trouva que les deux noms qu'il venoit de prononcer, étoient ceux de deux forteresses appartenantes au Comte de Geneve, & qui empêchoient les Savoyards de pénétrer dans le pays de Vaux. Pierre ajouta, qu'il gardoit une véritable rancune au Genevois, parce que, lorſqu'ils étoient

enfans & étoient élévés ensemble, ils se battoient souvent, & que le Comte de Geneve avoit toujours l'avantage. Il prit de là occasion de presser le Roi d'Angleterre de lui donner des secours & des troupes pour tenter la conquête de ces deux Châteaux, & ensuite celle de la belle Province dans laquelle ils donnoient entrée. Le Roi y consentit; & ce fut à l'aide des troupes Angloises que le pays de Vaux fut soumis au Comte de Savoie.

Pierre étant mort, ainsi que son prédécesseur, sans enfans, ce fut Philippe son frere qui lui succéda. Il avoit embrassé l'Etat ecclésiastique, & possédoit déjà en Commande les plus gros Bénéfices; il étoit Archevêque de Lyon, Evêque de Valence, & avoit encore d'autres dignités de grand revenu en Flandres & en Allemagne; mais il n'étoit point Prêtre. Il renonça à ses Bénéfices, pour regner sur les Etats de ses freres, & se maria à une Princesse de Bourgogne, dont il n'eut point d'enfans. Il étoit déjà même si vieux & si infirme quand il monta sur le Trône, que, quoiqu'il regnât dix-sept ans, il passa presque tout ce temps-là dans son lit, & mourut plus

qu'octogénaire. Il choisit pour ses héritiers les enfans de son frere Thomas, qui avoit été Comte de Flandres par sa femme; mais il voulut que le Comté de Savoie appartînt au second nommé Amé, & que le premier, qui se nommoit Thomas, se contentât du Piémont. Celui-ci étant mort, son fils qui étoit enfant fut obligé de consentir à cet arrangement, & forma une branche qui a subsisté pendant deux cents ans, & qui ne possédoit que le Piémont & le titre de Prince de l'Achaïe & de la Morée, dont un d'entre eux épousa l'héritiere. Le Comte Amé V épousa l'héritiere de Bresse, & réunit ainsi cette Province à ses Etats.

Amé, septieme du nom, Comte de Savoie, fut surnommé le *Comte Vert*, parce qu'il fit célébrer un magnifique tournoi, dont tous les assaillans & même les spectateurs étoient couverts d'habits, de casaques & d'armes vertes. Ce Comte Vert est peut-être le plus illustre des Princes dont Champier a parlé dans sa Chronique, si l'on en excepte le grand Berolde. Ce fut le Comte Vert qui institua, en 1362, l'Ordre de l'Annonciade, qui s'appela d'abord *du lus d'Amour*.

Les chaînes & les nœuds du Collier de

cet Ordre repréſentent, dit-on, des cheveux entrelaſſés. On prétend que c'eſt en l'honneur d'une Dame qui avoit de beaux cheveux, que le Comte fit cette inſtitution à laquelle il donna un air de dévotion, ſuivant l'uſage de ce temps-là.

Il y a dans les détails que nous donne Champier ſur le tournoi vert que le Comte célébra à Chambéry, vers 1350, des choſes trop ſingulieres pour que je ne les rapporte pas dans les propres termes de l'Auteur. » Si eut le Comte le » courage eſpris d'amour, & lui vint » voulenté de faire une joſtes à ſon plai» ſir, à ung premier jour de Mai. Parquoi » il envoya meſſagiers par toutes les mar» ches de ſon pays, pour faire ſçavoir aux » Chevaliers & Gentilshommes, comme » il avoit entreprins de faire jouſtes à » tous venans, leſquelles ſe devoient » tenir & faire à Chambéri contre douze » Chevaliers nouveaulx au jugement de » douze nobles Damoiſelles qui ſeroient » au dedans des jouſtes ſur les eſchafaulx, » & attendroient leſdits Chevaliers, trois » jours enſuivans, tous venans qui vou» droient jouſter contre eux; & celui qui » le mieulx jouſteroit de ceulx de dehors, » baiſeroit quatre des Demoiſelles à ſon

» choix

» choix pour le premier jour; & celui
» qui mieulx le feroit au ſecond jour en-
» ſuivant, pareillement baiſeroit quatre
» autres Damoiſelles; & pareillement au
» troiſieme jour les autres quatre. Et après
» le baiſer d'icelles, chacune ſeroit tenue
» de donner aux Chevaliers que auroient
» baiſé leſdictes Demoiſelles, un anneau
» d'or. Le premier jour des jouſtes furent
» veſtus les douze Chevaliers de habille-
» mens verds de cendal, & auſſi les douze
» Dames. Le cri fut faict près & loing;
» & en vint la cognoiſſance à pluſieurs
» Chevaliers, leſquels ſe trouverent vou-
» lentiers. Pluſieurs nobles Dames & Da-
» moiſelles, Chevaliers & Ecuyers ſe ac-
» couſtrerent moult richement pour venir
» voir les esbats des jouſtes, & appor-
» terent les Chevaliers leurs harnois &
» lances, & ce qui leur appartenoit en
» telle affaire, avecques leurs montures
» de beaux & riches genets d'Eſpagne. Le
» jour vint que les douze Chevaliers ſe
» trouverent ſur les rangs, bien montés
» & armés de toutes pieces, qui atten-
» doient, leurs heaulmes en la teſte, tous
» venans; & la lance au poing, & l'épée
» au coſté, les beaulx plumails ſur leur
» heaulme verds, & les bardes & cou-

» vertures des chevaulx vertes à grosses
» campanes d'argent verdi : & pareille-
» ment les Dames furent montées sur
» belles hacquenées blanches toutes cou-
» vertes de cendal verd, & tenoient les
» Damoiselles un cordon verd, de quoi
» chacune menoit le destrier de son Che-
» valier entrelacé l'un avec l'autre, les-
» quelles Damoiselles & Chevaliers se
» promenoient au champ de la jouste qu'il
» faisoit beau veoir. Des Chevaliers jous-
» tans fut le premier le Comte Aymé de
» Savoye, lequel se maintenoit moult
» fiérement, & étoit bien richement
» armé, & le faisoit beau veoir sur son
» destrier, & sembloit bien être cheva-
» lereux, puissant & hardi. Et dura la
» jouste depuis tierce jusques à la nuict,
» qu'il fallut allumer force torches. Alors
» estoient bien appareillées les quatre
» Dames qui tenoient chacun ung anneau
» d'or en leur main, lesquelles s'en vin-
» drent devers ung Chevalier nommé
» Messire Antoine de Grammont, lequel
» eut le prix de ceux de dehors pour cette
» journée, car bien moult s'étoit porté vail-
» lant, & avoit rompu plusieurs lances.
» Si le vindrent baiser les quatre pre-
» mieres Dames, & lui donnerent cha-

» cune leur anneau, ainsi qu'il avoit été
» dict: Le Chevalier print les anneaux,
» & moult humblement les remercia. Le
» demourant de la nuit fut fait en grant
» joie, desbats & danses, & de plusieurs
» autres esbatemens. Le deuxiesme jour
» ensuivant vindrent les douze Dames
» au rang des douze Chevaliers habillés,
» comme le premier jour, tout de verd,
» & gaigna le prix Messire Pierre Comte
» d'Albret, lequel fut baisé des autres
» quatre Dames moult doulcement, &
» & receut l'anneau d'elles. Le troisieme
» jour de Mai emmenerent les douze
» Dames les douze Chevaliers, comme
» par avant avoient fait, au rang; les-
» quels furent tous vêtus de feuilles ver-
» tes, & gaigna le prix Messire Thibault
» de Neufchastel en Bourgogne, lequel
» fut baisé des autres quatre Damoiselles,
» & receut l'anneau. Puis allerent souper
» & mener joie jusques à l'heure de cou-
» cher, & dura quasi la fête jusques au point
» du jour. Le matin se départirent ceulx qui
» voulurent, & s'en retournerent en leurs
» maisons. Et dès lors en avant le Comte
» Aymé de Savoye se vestit continuelle-
» ment de verd, si qu'il fut appelé désor-
» mais le Comte Verd «.

Finissons par une anecdote encore tirée de ce que Champier nous rapporte de la vie du Comte Verd.

» Séjournant le Comte de Savoye à » Constantinople, l'ung de ses jeunes Che- » valiers se accointa de la fille de son hoste » par telle maniere, que le pere & la mere » le trouverent couché avecques elle, dont » ils furent très-mal contens. Le Comte » en oit la complaincte, lequel inconti- » nent fit prendre le Chevalier, & de- » manda à ceux de la ville quelle pugni- » tion lui appartenoit pour tel cas. Iceulx » répondirent qu'ils avoient coutume de » lui couper la barbe devant tout le monde. » Alors le Comte l'ordonna; mais par trop » grande jeunesse se trouva le coupable » dépourvu de barbe. Adoncque fut né- » cessité de déclarer seulement publique- » ment, que si barbe eût eu, icelle auroit » été coupée. Puis ainsi déclara le Comte » au Jouvencel : Bel ami, heureux êtes, » en ce que la loy de céans vous est fa- » vorable; apparemment parce que l'on » croit ici que si jeune homme ne peut faire » si grande folie. Mais tenez-vous en » garde de commettre encore faute pa- » reille, car serez puni, non à la grecque, » où barbe paye pour tout, mais à la Sa-

» voyarde, où, pour faute semblable, se
» coupe barbe & tête avecques «.

Simphorien Champier a poussé sa Chronique jusques à la fin du quinzieme siecle, par conséquent il parle du fameux Amédée VIII, premier Duc de Savoie, qui se retira à Ripaille, & fut Pape sous le nom de Félix V. Il y a assurément des détails très-curieux dans ce que notre Auteur & les autres disent de ce Prince, mais, quoique singuliers, ils ne sont point romanesques «.

Puisque l'Abbé Lenglet, Bibliographe des Romans, a jugé à propos de compter parmi les Ouvrages de ce genre les grandes Chroniques de Savoie, il auroit bien pu de même y placer celles d'Aquitaine & plusieurs autres; car il n'y en a presque aucunes, qui, en remontant un peu haut, ne soient fabuleuses & romanesques. Par exemple, je vais citer quelques traits des fameuses *Annales d'Aquitaine, de Jean Bouchet*, dont la premiere édition est de 1524. J'ai parlé de l'Auteur, en faisant l'Histoire des Poëtes du seizieme siecle, & j'en parlerai encore comme Historien, parce que ses Annales d'Aquitaine sont très-estimées, & contiennent d'excellentes recherches depuis le moment où il cesse d'être tout-à-fait fabuleux. Mais du moins l'on me permettra de dire ici deux mots d'une partie si ridicule d'un Ouvrage estimable d'ailleurs. C'est un des meilleurs moyens de distinguer le Roman de l'Histoire, que d'exposer chacun

d'eux à part, afin d'éviter la confusion qui est si dangereuse en pareille matiere.

Jean Bouchet, dans le premier Livre de ses Annales, fait descendre les Poitevins des Scythes antropophages & barbares, dont une colonie, environ mille ans avant Jesus-Christ, partant du fond du septentrion, alla chercher fortune jusques au milieu de l'Europe, & s'établit dans le pays que l'on appelle aujourd'hui Poitou. Cette tribu de Scythes avoit un nom particulier; ceux qui la composoient s'appeloient *Agatirces*. Ils faisoient remonter leur origine jusques à Hercule, & la Fable qu'ils racontoient à cette occasion étoit fort étrange. Hercule, disoient-ils, après avoir vaincu Gérion, passa dans une isle sur laquelle régnoit une Princesse très-belle & sans doute très-aimable, à un défaut près, c'est qu'un peu plus bas que la ceinture elle étoit serpent ou dragon. Malgré cela, le fils de Jupiter & d'Alcmene en devint amoureux; elle ne put résister à ses instances, mais elle se déroba bientôt d'entre ses bras, l'assurant, sans doute par une esprit prophétique, que dans neuf mois elle seroit mere de trois fils. Elle le pria de lui dire ce qu'elle en devoit faire. Le premier des deux, lui répondit Hercule, s'appellera *Scythe*, régnera sur cette isle, & étendra bientôt sa domination sur une grande partie du monde: le second, *Agatirce*, & le troisieme, nommé *Gelon*, donneront leurs noms à de grandes tribus qui deviendront également illustres. Effectivement tout cela arriva. Les Agatirces se reconnoissoient particuliérement en ce qu'ils se peignoient en rouge les cheveux, le visage, & une partie du corps. Ce singulier ajustement les faisoit

paroître plus redoutables à leurs ennemis. Bientôt ils se perfectionnerent dans l'art de peindre leurs personnes; & ayant dessiné sur le fond de couleur rouge dont ils étoient empreints, des figures hideuses & terribles, ils donnerent dans tous les pays dans lesquels ils pénétrerent, des spectacles si effrayans, que tous les habitans leur abandonnerent la place. Ils arriverent enfin dans cette Province, à laquelle ils donnerent le nom qu'ils portoient le plus communément, qui étoit celui de *Picti*, c'est-à-dire *Peints*. Ils se fixerent dans ce que l'on appelle encore aujourd'hui *Pictavia*, *le Poitou*. Une partie d'entre eux passa la mer, & s'établit dans l'isle d'Albion, à présent la Grande-Bretagne, où, pendant plusieurs siecles, ils ont continué d'être connus sous le nom de *Pictes*. Mais la principale colonie resta toujours en Poitou, & domina bientôt sur toute l'Aquitaine.

Ces *Picti* ou *Pictones*, *Poitevins*, avoient un Roi nommé *Groffarius Picto*, lorsque le fameux *Brutus*, descendant des Troyens, arriere petit-fils d'Enée, & Héros du Roman du Brut, passa dans l'Armorique, à présent la Petite-Bretagne. Il s'y établit; & un de ses parens, nommé *Corineus*, y fonda la ville de Cornouailles. S'étant ensuite approché de la Loire, & l'ayant même passée, il entra dans le Poitou. Groffarius, étonné de cette visite, envoya un de ses Généraux, nommé le Duc *Imbert*, demander à *Corineus* ce qu'il venoit faire chez lui. La réponse du Prince de Cornouailles fut de passer son épée à travers le corps de l'Ambassadeur. On juge bien qu'il en résulta une grande guerre entre les Poitevins & les Bretons, car c'est ainsi qu'on commençoit à appeler les

guerriers attachés à Brutus. Groffarius fut vaincu, n'obtint la paix qu'à des conditions fort dures; & Brutus ayant appris qu'il y avoit encore d'autres Pictes dans Albion, y passa avec ses troupes, s'établit dans cette isle, & lui donna le nom de Grande-Bretagne.

Telle est la relation que les Annales d'Aquitaine de Jean Bouchet ont avec le fameux Roman du Brut, qui contient l'Histoire de la conquête de la Petite & de la Grande-Bretagne, par Brutus, descendant d'Enée.

Bouchet, continuant son Histoire, dit que le Poitou & l'Aquitaine resterent ainsi assujettis aux descendans des Pictes, jusqu'à ce que les Romains, d'abord sous la conduite de Jules César, ensuite sous celle de ses successeurs, assujettirent toutes les Gaules. Dès les premiers temps de l'Ere Chrétienne, le Poitou fut éclairé des lumieres de la Foi. Ici commence l'Histoire de l'Apostolat de Saint-Martial, tirée d'une Légende aussi ancienne & peut-être aussi fabuleuse que le Roman du Brut. Saint-Martial étoit Juif; il avoit vu & connu de bonne heure Jesus-Christ, car c'étoit lui qui, étant encore enfant, avoit vendu les cinq pains & les deux petits poissons qui s'étoient si miraculeusement multipliés lors de la prédication de Notre-Seigneur, suivant l'Evangile Saint-Jean. Martial, témoin de ce prodige, s'attacha à celui qui l'avoit opéré, & en sous ordre à son Disciple Saint-Pierre. Quand il eut atteint l'âge de quinze ans, le Prince des Apôtres le baptisa; il fut témoin du martyre de Saint-Etienne qui étoit son cousin, & suivit Saint-Pierre à Antioche & à Rome. Ce fut de là que ce premier Pape l'envoya prêcher l'Evangile dans

l'Aquitaine. Ce pays étoit alors gouverné par un Roi d'origine barbare, mais soumis aux Romains : celui qui vivoit sous le régne de Tibere, s'appeloit *Leocadus*; il n'eut qu'une fille unique, que l'on appela *Valerie*. Leocade fut tué dans la guerre qu'il faisoit par les ordres de l'Empereur Claude aux ennemis des Romains, & son successeur fut *Stephe* (nom Limousin, à ce que dit Bouchet) ; il gouverna les Aquitains & les Poitevins, sous la condition qu'il épouseroit la jeune Valerie quand elle seroit en âge. *Stephe* demeuroit ordinairement à Poitiers (Pictavium) : cet ancien Poitiers n'étoit point situé où est celui d'aujourd'hui, mais à une lieue de Chatelleraut, dans une plaine où l'on trouve encore, pour peu que l'on y fouille, des restes d'anciens bâtimens & de vieilles murailles. L'Empereur *Claude* ayant eu la sotte prétention de conquérir en personne la Grande-Bretagne, vint dans les Gaules, & les traversa avec une nombreuse armée, pour aller s'embarquer. Il appela à lui tous les Princes & Seigneurs ses vassaux ; & le Roi *Stephe* marcha des premiers à cette expédition.

C'est pendant ce temps que Saint Pierre envoya Saint-Martial prêcher la foi en Aquitaine : pour cet effet, il le sacra ou institua Evêque de toute cette grande partie de la Gaule ; & pour preuve de sa mission, S. Pierre lui donna son propre bâton pastoral. Bouchet remarque à cette occasion, que le Pape ne porte jamais de crosse, & que l'on croit généralement en Aquitaine, que c'est parce que Saint Pierre donna la sienne à Saint Martial. Le premier miracle que le Saint fit avec cette respectable crosse, fut de

ressusciter un des Prêtres qui l'accompagnoient, qui mourut en chemin ; il s'appeloit *Austri-Clignan*. La suite du nouvel Apôtre étoit d'ailleurs composée d'un autre Prêtre nommé *Alpinian*, d'un nommé *Amateur*, qui avoit été témoin de la passion de Jésus-Christ, & de sa femme *Vérone*, qui avoit été amie particuliere de la Sainte Vierge, & enfin de trois Chevaliers Romains, apparemment freres, qui s'appeloient tous trois *Rupès* ou *la Roche*, sans doute parce qu'eux ou leurs ancêtres avoient attaqué ou défendu quelque roche importante, dans le temps des guerres des Romains. Martial étant arrivé en Aquitaine, tandis que le Roi *Stephe* étoit encore à Limoges, n'osa d'abord entrer dans cette ville ; mais il s'arrêta à *Tulle*, où il fit de nombreuses conversions. Quand Saint Martial eut appris que le Roi Stephe n'étoit plus à Limoges, il s'y rendit, & laissa à Tulle *Amateur* & sa femme *Vérone* ; quelque temps après, le mari prit le parti de se faire Hermite sur une roche que l'on appelle encore aujourd'hui de son nom *Roque Amadou*, car les Limousins ont traduit en leur langage le nom *d'Amateur* en *Amadou*. Vérone se consacra aussi à la retraite, & vécut plus d'un siecle auprès de Bordeaux. Stephe avoit laissé à Limoges la Princesse Valerie, fille de son prédécesseur, qu'il devoit épouser à son retour. Saint Martial l'y trouva, & la convertit. Il fit bien mieux, car il l'engagea à faire vœu de virginité. Quand le Roi d'Aquitaine revint de l'expédition où il avoit suivi l'Empereur Claude, la Princesse refusa obstinément de lui donner sa

main. *Stephe* fut d'abord étonné, puis irrité; & apparemment, après avoir employé inutilement les voies de la douceur & de la représentation, il prit le parti violent de faire trancher la tête à son accordée. La jeune Néophite, loin d'être effrayée de l'idée du martyre, ne s'occupa que de la gloire qui l'attendoit dans le Ciel, & de l'honneur qu'elle alloit avoir d'être la premiere Martyre de l'Aquitaine. Sans doute elle prévoyoit les heureuses suites qu'auroit son supplice; elle le subit: sa tête ne fut pas plutôt détachée de son corps, qu'elle la saisit dans ses mains, & se relevant sur ses pieds, traversa la foule des spectateurs, à leur grand étonnement, passa par plusieurs rues de la Ville de Limoges, & alla trouver l'Evêque Martial, qui l'attendoit à la porte de son Eglise. Elle lui remit humblement sa tête, faisant ainsi hommage de son martyre à celui aux instructions duquel elle en étoit redevable, & lui recommandant ces précieuses reliques, qu'on juge bien qu'il recueillit avec grand soin.

Le Roi Stephe, informé de ce grand miracle, dont toute la ville de Limoges avoit été témoin, ne pouvoit se dispenser d'embrasser la foi Chrétienne; c'est ce qu'il fit. Alors Martial eut liberté de prêcher par toute l'Aquitaine. Il fit connoître l'Evangile à Bordeaux, à Cahors, à Toulouse, Agen, Bourges, & autres villes.

Stephe avoit obtenu de l'Empereur Claude la permission de rebâtir l'ancienne ville de Poitiers, qui avoit été brûlée. Un Seigneur Romain, que le Chroniqueur appelle le Comte Arcade, présidoit à cette reconstruction, qui se faisoit

au lieu même où cette ville est encore située. Martial y arriva, & opéra un miracle qui fut cause de la conversion d'Arcade & d'un grand nombre de soldats & d'habitans du nouveau Poitiers. Le fils du Comte s'étoit noyé en traversant la riviere de Vienne; on rapporta son cadavre aux pieds de son pere. L'Apôtre du Limousin lui rendit la vie, & dès-lors il eut toute liberté de construire des Eglises. Celle qu'il éleva dans Poitiers, fut par lui dédiée au sang de l'Apôtre Saint Pierre son Maître, dont il venoit d'apprendre le martyre ordonné par Néron. Ainsi cette Eglise de Poitiers, qui en est devenue la Cathédrale, est la premiere de toutes qui ait été été dédiée au Prince des Apôtres : c'est par cette raison que, trois cents ans après, l'Evêque Saint Hilaire obtint une partie de la barbe de Saint Pierre, qu'il a transportée dans sa Cathédrale, où elle étoit encore conservée du temps que Bouchet écrivoit.

Saint Martial ne mourut que sous l'Empire de Vespasien : ses Reliques sont honorées à Limoges. Le Roi Stephe lui survécut; il avoit pris au Baptême le nom d'Etienne. Il fit ses favoris & ses Généraux des trois Chevaliers Romains qui étoient venus de Rome en Aquitaine avec Saint Martial. Nous avons dit qu'ils s'appeloient tous trois de la Roche. D'eux sont descendues trois illustres Maisons; celle de la Roche-Foucault, & celles de Roche-Chouart & de la Roche-Andry. Les deux premieres subsistent encore en plusieurs branches, & ont été élevées aux premieres dignités du Royaume; la derniere s'est éteinte,

à ce que l'on croit, dans la Maison de Lusignan. Si une pareille origine peut être regardée comme chimérique & romanesque, au moins est-il très-honorable pour ceux qui portent ces beaux noms, d'être assurés qu'elle étoit reçue en Aquitaine il y a près de trois cents ans. Bouchet dit l'avoir tirée d'anciennes Pancartes

FIN de la troisieme Section des Romans du seizieme siecle.

TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans cette troisieme Section des Romans du seizieme siecle.

LE Livre de Ponthus. (Extrait) Page 1
Histoire d'Euriale & de Lucrece. 62
Doolin de Mayence. ibid.
Artus de Bretagne. 63
Histoire de Gui de Warwik. (Extrait) ibid.
Clériadus & Méliadice. 141
Huon de Bordeaux. 142
Histoire ou Roman du Saint Greaal. ibid.
Jourdain de Blaves. ibid.
Isaïe-le-Triste. 143
Prouesses de Mabrian, avec l'Histoire de Maugis d'Aigremont, & des quatre fils du Duc Aymon. ibid.
Chroniques de Charlemagne par l'Archevêque Turpin. ibid.
Conquêtes de la Grece par Philippe Madien. 144
Le Roman des trois Maries. ibid.
Chroniques de Judas Macchabeus. 149.

Les cent Hiſtoires de Troyes. 146.

Les grandes Chroniques de Bretagne, depuis Brutus juſqu'au Roi Cadwaladrus. 147

Extrait des Chroniques de Savoie par Simphorien Champier. 149

Extrait des Annales d'Aquitaine par J. Bouchet. 181

FIN de la Table.

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

SUITE DE LA CINQUIEME PARTIE.

ROMANS du Seizieme siecle. SECT. IV.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

Extrait d'un vieux Livre imprimé en caracteres gothiques, in-4°. *sans date, mais au commencement du seizieme siecle, intitulé :* » *Les Chroniques & excellents* » *faits des Ducs, Princes, Barons & Sei-* » *gneurs de la noble Duché de Norman-* » *die* (*commençants au Duc Aubert,* » *pere de Robert le Diable*), *imprimé* » *nouvellement à Paris.* (1) «

En examinant les Chroniques de nos Provinces, dont les commencemens sont fabuleux &

(1) A la tête est une planche gravée en bois, dans la

romanesques, dans le goût de celles dont j'ai parlé dans la Section précédente de ce Volume, j'ai trouvé ce que je n'avois pu encore déchiffrer en parcourant mes anciens manuscrits tant en vers qu'en prose, placés, soit parmi les Poëtes, soit parmi les Romans, le fond du Roman du Rou. Je suis sûr à présent qu'il est compris tout entier dans les trente premiers Chapitres que je vais extraire, & que dans ce Roman sont renfermés ceux de Robert le Diable & de Richard sans peur, sur lesquels j'ai fait de fausses conjectures dans la seconde Partie de cet Ouvrage-ci, formant le Volume E des *Mélanges*, &c. Tant il est vrai, qu'à force de chercher dans une grande Bibliotheque, on y trouve tout ce que l'on veut savoir ! Dépêchons-nous de faire part de cette découverte à nos Lecteurs.

» Combien, dit le Chroniqueur, que » le sentiment commun est que Rou » fût le premier Duc de Normandie, » si est-il qu'aucunes escritures nous ra» content qu'au temps du Roi Pepin, » pere du Roi Charlemaine, fut ung » Duc qui avoit à nom Aubert, avoit » un chastel auprès de Rouen, que l'on » appelloit Tourinde, & le mont où il » seoit Turinge, & avoit le gouverne-

---

quelle on reconnoît la figure de François I, accompagnée de plusieurs Seigneurs & Evêques, & entre autres d'un Cardinal. Un jeune Auteur lui présente un Livre.

» ment de toute Neustrie sous le Roi
» Pepin, & prenoit la tierce partie des
» revenus de ladicte Duché, qui est à
» présent appelée Normandie, icelui
» Aubert prist par mariaige une bonne
» femme & dévote, qui avoit nom Inde,
» & estoit sœur au Duc de Bourgogne «.

Un jour de samedi le Duc Aubert voulut coucher avec sa femme. La pieuse Dame s'en fit scrupule; le mari insista, il fallut se rendre : mais ce ne fut pas sans humeur; si bien qu'il échappa à la bonne Duchesse de dire *que le Diable eût part à ce qui en adviendroit*. Malheureusement après le mot lâché, la bonne Dame *conçut fruit*, & mit au monde un fils appelé Robert, qui par la suite fut justement nommé le *Diable*, car *pour les grandes cruautés & mauvaistiés dont il fut plein, fit tant de maux, que c'étoit merveilles que terre ne fondît sous lui*. Il battoit outrageusement tous ses camarades d'école; & son Maître ayant voulu le corriger, il saisit le moment où il étoit endormi, *& lui ficha un coustel à travers le cœur*. Cependant sa mere Inde le gâtoit pour le trop aimer. Elle obtenoit toujours grace pour lui, & engagea enfin le Duc Aubert à l'armer Chevalier avec toutes les céré-

monies d'usage en pareil cas. Le bon pere y consentit; mais le méchant fils n'étoit pas digne d'un pareil honneur, & méprisoit sur-tout ces cérémonies qui tenoient à la Religion, & qu'il avoit en horreur dès le moment de sa conception, où il avoit été donné au Diable.

Aubert ayant assemblé ses vassaux, ses voisins & ses amis, pour célébrer avec éclat la réception de son fils dans l'Ordre de Chevalerie, voulut lui faire faire la veille des armes dans l'Abbaye de Saint Pierre, à présent appelée de Saint Ouen, près de Rouen. Robert s'y prêta de mauvaise grace, & l'on va voir comment il s'en acquitta. On ne l'eut pas plutôt laissé seul dans l'Eglise, où il devoit passer la nuit en prieres, qu'il s'échappa, & courut dans un Couvent de Nonains, les fit toutes passer en revue devant lui, choisit celle qui lui plut davantage, & la viola, puis retourna dans l'Eglise de l'Abbaye d'hommes, & y passa le reste de la nuit à dormir. Le lendemain, comme son pere prétendoit lui faire entendre la Messe avant le déjeûner, il se refusa à cet acte pieux jusqu'à ce qu'il eût bien mangé. Néanmoins la cérémonie s'acheva tant bien que mal. Il ne voulut pas jurer

qu'il feroit *prud'homme*, *doux*, *large* (libéral) *& piteux*, *ainsi que doit être tout bon Chevalier.* Enfin son pere ayant tiré son épée pour lui donner l'accollée, il se fâcha, tira la sienne, & en eût percé le Duc Aubert, si l'on ne l'en eût empêché.

On peut juger ce qu'il étoit possible d'attendre d'un Chevalier reçu dans de pareilles dispositions; aussi se mit-il bientôt à la tête d'une troupe de brigands, avec laquelle il ravagea les terres mêmes de son pere. Il pilloit les Abbayes, assommoit les Moines, emportoit les ornemens d'Eglise, & les faisoit fondre. Toutes les Religieuses du pays furent obligées de déserter leurs Couvens : quand il pouvoit les attraper, il tuoit les vieilles, & faisoit aux jeunes les plus fortes insultes. Ayant appris qu'un certain Baron avoit une très-belle femme, il força son château, & emmena la Dame en triomphe. Le malheureux Duc Aubert désolé, fit publier à son de trompe dans tout son pays, qu'il pardonneroit à quiconque tueroit son fils, qu'il ordonnoit même qu'on lui courût *sus*. Le Vicomte de Courance, dont Robert avoit tué le fils, se mit à la tête d'une armée, & atteignit enfin Robert le Diable & sa troupe. Après

un choc violent, dans lequel les brigands de la ſuite du Prince de Neuſtrie furent défaits, le Vicomte de Coutance s'étant attaché à la perſonne du meurtrier de ſon fils, vint à bout de tuer ſon cheval, & de le bleſſer lui-même : mais comme Robert avoit la force, la valeur & l'adreſſe auſſi bien que la méchanceté d'un Diable, il trouva encore le moyen de ſe relever, de recouvrer un cheval & une lance, de bleſſer à ſon tour & de mettre hors de combat les ennemis qui le preſſoient le plus, & de s'enfuir à travers les bois juſqu'à ce que ſon cheval tombât excédé de fatigue.

Alors le malheureux Robert ſe traîna juſques à une cabane qui n'étoit pas éloignée, & qui étoit habitée par un bon Hermite, qui non ſeulement le nourrit & panſa ſes plaies, mais qui lui donna en même temps de ſages inſtructions, & l'éclaira ſur les déſordres de ſa vie. Il lui fit ſa confeſſion; & ayant pris la réſolution de faire pénitence, ſuivant les conſeils du bon Hermite, il partit pour Rome, & alla ſe jeter aux pieds du Pape, auquel il déclara, ſous le ſecret de la Confeſſion, quel étoit ſon nom, ſon état & tous ſes crimes. Le Pape frémit en en-

tendant ce récit, & lui ordonna de faire pénitence pendant sept années dans l'état le plus humiliant, & de ne vivre que des restes des chiens, n'étant pas digne de partager sa nourriture avec les hommes. Le Prince pénitent se soumit à cette humiliation, & passa ces sept années sous le principal escalier du Palais du Pape, à côté d'un grand lévrier, qui, l'ayant pris en affection, consentit à partager avec lui sa paille & sa nourriture. Ces sept années accomplies, le Chroniqueur prétend que Robert passa à la Terre Sainte, & finit ses jours à Jérusalem. Le Roman de Robert le Diable dit qu'alors il fut appelé l'Homme-Dieu. Je ne trouve point cette sottise dans l'ancienne Chronique de Normandie. Pendant ce temps-là, la Duchesse Inde étoit morte de chagrin de la perte de son fils, qu'elle croyoit tué, & le Duc Aubert s'étoit remarié à une Demoiselle de l'illustre lignage de Doolin de Mayence. Il en eut un fils & une fille : le fils s'appela Richard, & mérita dans la suite le surnom de *sans peur*. Il fut élevé à la Cour de Charlemagne, & y fit de bonne heure des exploits incroyables. Sans lui Charles eût été tué par

un certain Roi nommé Gueffier ; & au contraire ce fut ce Roi qui eut la tête coupée. Une autre fois l'Empereur de Rome & d'Allemagne (1) ayant fait quelque insulte à Charlemagne, qui n'étoit encore que Roi de France, celui-ci envoya Richard le défier au milieu de sa Cour. La commission étoit délicate ; mais il s'en tira bien. L'Empereur irrité voulut le faire mourir ; mais Richard le tua, & ouvrit par-là à son Maître le chemin du Trône Impérial.

Le Diable, irrité d'avoir perdu son empire sur l'aîné, & de n'en avoir jamais eu aucun sur le cadet, employa toutes sortes de moyens pour vaincre & séduire Richard. Mais quand le Démon l'attaquoit à visage découvert & corps à corps, il étoit toujours battu. Il étoit un peu plus heureux en employant l'adresse & l'astuce. Le Diable se déguisoit en jolie femme, & alors Richard sans peur se laissoit séduire : mais aussi-tôt qu'il découvroit à qui il avoit eu affaire,

(1) Voici une belle preuve de l'ignorance du Chroniqueur, qui ne savoit pas qu'il n'y avoit point d'Empereur d'Allemagne avant Charlemagne, & que l'Empire de Rome resta vacant plus d'un siecle avant que Charles fût revêtu de cette suprême dignité.

il se débarrassoit des griffes de l'esprit malin avec autant d'adresse que d'intrépidité. Pour couronner dignement ses exploits, le bon Richard voulut faire le pélerinage de Jérusalem : il laissa le soin de son Duché de Neustrie, au Duc d'Orléans; qui avoit épousé sa sœur; car le Duc Aubert étoit mort depuis plusieurs années. Il fit dans la Terre Sainte des exploits aussi merveilleux que ceux qu'il avoit faits en Europe, tua des Soudans, des Géans, gagna des batailles, conquit des Villes, mais enfin fut pendant sept ans prisonnier des Sarasins à Alexandrie. A son arrivée en France, il apprit la perte de la fameuse bataille de Roncevaux, où avoit péri Roland & tant d'autres braves Chevaliers. A peine eut-il joint Charlemagne à Aix-la-Chapelle, que cet Empereur y mourut. Richard, comme un des douze Pairs de France & des plus braves, reconnut aussi-tôt pour son Seigneur, Louis fils de Charles; mais cette reconnoissance ne fut pas faite avec la même loyauté par tous les grands Vassaux de la Couronne. Quelques-uns se révolterent, & appeleront même les étrangers dans le Royaume. Richard alla les combattre avec son zele & son ar-

deur ordinaires ; mais enfin il ſuccomba dans une bataille contre les Barbares, & y fut tué. Il ne laiſſa pas d'enfans, car il n'avoit jamais été marié. Le Roi Louis n'héſita point à conférer le Duché de Normandie à Ernès, fils de la Ducheſſe d'Orléans, ſœur de Richard. Malheureuſement ce jeune Duc étoit également fier, ingrat & perfide ; il refuſa de faire hommage de ſa Pairie au fils du bienfaicteur de ſa maiſon, & il eut l'audace de prétendre à la Couronne de France, ſous prétexte que ſa mere deſcendoit du Roi Clovis. Il en réſulta une grande guerre ; mais la fin en fut funeſte à l'ambitieux Ernès. Guillaume au court nez, Héros fameux, & qui a mérité d'avoir ſon Poëme à part, ſoutint le parti de la maiſon de Charlemagne ; il combattit, vainquit, & tua le ſucceſſeur de Richard ſans peur, & fut à ſa place Duc de Neuſtrie. Guillaume & ſa poſtérité le tinrent à foi & hommage des Empereurs & Rois deſcendans de Charlemagne, juſqu'au regne de Charles le Simple.

Le Chroniqueur, & ſans doute l'Auteur du Roman du Rou s'arrêtent en cet endroit, pour aller chercher les Normands au fond du Septentrion. Après

une description très-imparfaite & très-mal-entendue de la terre entiere, ils nous apprennent que la Norwege étoit au huitieme siecle si peuplée à cause que la communauté des femmes y étoit permise, qu'on étoit obligé d'envoyer des colonies nombreuses chercher fortune dans des pays éloignés, & s'y établir si elles pouvoient. Ces armées errantes de Norwegiens ou Normands, étoient ordinairement conduites par quelqu'un des fils du Roi du Pays. Un de ces Princes, nommé Coste de fer, fut mis à la tête d'une de ces troupes, & on lui donna pour Connétable un nommé Hastings, personnage d'une force & d'une bravoure étonnantes, mais d'une cruauté horrible. Ils étoient à la tête d'une armée de six mille combattans, & furent embarqués sur un nombre suffisant de navires, bien garnis de munitions de bouche & de guerre. Ils aborderent sur les côtes de France, dans le temps que les enfans de Louis le Débonnaire se faisoient la guerre avec le plus d'acharnement. Ayant débarqué à l'embouchure de la Somme, ils pénétrerent dans la Picardie, le Vermandois, & jusque dans l'Isle de France. Hastings pilla & brûla la Ville de Saint

Quentin & celle de Noyon, dont l'Evêque & tous les Chanoines furent tués, la fameuse Abbaye de Saint Denis & l'Eglise de Sainte Geneviéve près Paris; mais ils ne purent prendre cette Capitalle, qui étoit d'autant plus aisée à défendre, qu'elle étoit bornée à ce que l'on appelle aujourd'hui l'Isle du Palais & la Cité. En retournant, chargés de butin, ils se rendirent sur le bord de la mer à Fécamp, où dès-lors il y avoit une riche Abbaye; elle étoit habitée par des Religieuses: elles furent toutes tuées, mais non violées, parce qu'elles s'étoient coupé le nez, pour ôter aux Sarasins la tentation de leur faire cette insulte. L'Abbaye de Jumieges qui étoit habitée par neuf cents Moines, celle de Saint Ouen, & la Ville de Rouen, servirent successivement de victimes à leur fureur. Suivant les côtes de la mer, ils ravagerent la Petite-Bretagne, rentrerent dans les terres par Nantes, prirent Tours, & traverserent, toujours pillant, l'Auvergne & l'Aquitaine. De là, le Chroniqueur, mauvais Géographe, les fait passer de l'Océan dans la Méditerranée, & leur fait éprouver des aventures fort peu vraisemblables. Après avoir essuyé quelques échecs

en Italie & en Angleterre, les Normands, malgré leurs succés, ne pouvoient manquer d'être très-affoiblis. Les restes de ces brigands étoient revenus en France, mais sous la conduite du seul Hastings, Coste de fer étant mort. Le Roi de France d'alors (qui n'est point nommé dans la Chronique) négocia avec celui-ci par l'entremise de l'Abbé de Saint Denis, & lui proposa de lui former un établissement en France, dans lequel il pourroit vivre tranquillement avec le reste de ses Normands, sans être obligé de s'exposer davantage aux risques attachés au métier de Pirates, dont les inconvéniens compensent bien les agrémens. Hastings, qui étoit vieux & las de la vie qu'il menoit, écouta ces propositions, embrassa le Christianisme, & reçut en Fief le Comté de Chartres. C'est ainsi que se termina la premiere & la plus terrible irruption des Normands en France. Mais elle ne tarda pas à être suivie d'une seconde, dont l'histoire est encore plus belle & plus intéressante.

Les Danois, Peuples du Nord, voisins des Norwegiens, mais différens, se trouverent aussi dans le cas d'envoyer des Colonies hors de leur pays : ils choi-

firent pour Chef de cette émigration un Seigneur nommé Guyon, qui refusa de s'y prêter ; mais enfin, un de ses fils nommé Rou, partit, & débarqua d'abord en Angleterre. Comme le Duc Rou étoit d'une valeur & d'une capacité admirables, il eût sans doute fait de grands progrès dans ce pays, s'il n'eût été arrêté par un songe, qui lui fit comprendre que c'étoit en France que la gloire & la plus haute fortune l'attendoient. Il fit donc une paix ou un accommodement avec le sage Athelstan, qui régnoit en Angleterre, & se contenta d'obtenir la permission de passer l'hiver sur les côtes de ce Royaume. Le printems suivant il se rembarqua pour la France ; mais les vents contraires l'ayant jeté sur les côtes des Pays-Bas, il y passa encore une année à combattre contre le Duc de Frize & le Comte de Hainault, qu'il défit : mais, sans s'arrêter à se rendre maître de leurs Etats, il débarqua enfin la troisieme année à l'embouchure de la Seine.

Le Duc Rou, quoique né Païen & d'une nation accoutumée à exercer la piraterie & les plus grandes cruautés, étoit naturellement aussi juste & aussi loyal, qu'il étoit vaillant & bon militaire.

Il avoit du penchant à la douceur & à la conciliation ; sa politique n'étoit ni perfide, ni meurtriere. Nous avons vu qu'il s'étoit prêté en Angleterre aux accommodemens les plus raisonnables, sur la foi d'un songe qui lui promettoit un établissement plus solide, & qui lui couteroit moins de sang que les profits qu'il pourroit faire en pillant toute la Grande-Bretagne. Il s'étoit conduit de même dans les Pays-Bas : content de vaincre ceux qui étoient venus l'attaquer, il n'avoit voulu ni les assujettir, ni dévaster absolument leur pays. Nous allons voir quelle fut sa conduite en France. Il remonta la Seine, & ne put empêcher ses gens de piller le pays à droite & à gauche. Ils s'emparerent, entre autres, de beaucoup de précieux Reliquaires : mais quand il fut arrivé à la fameuse Abbaye de Jumieges, il trouva qu'elle avoit été absolument ravagée par Hastings. Cependant quelques Religieux étoient revenus s'établir au milieu de ses ruines. Rou en eut pitié ; & leur fit donner les Reliques que ses gens avoient prises en chemin, entre autres celles de Saint Eventru, qui avoient une grande réputation dans le pays ; & qui ont été dans la suite d'un

grand profit à l'Abbaye; mais sans doute les Soldats ne donnerent que les Reliques, & garderent les Châsses.

Toujours remontant la riviere, il s'empara de toutes les terres appartenantes à l'Archevêque de Rouen, & s'approcha de cette Ville. Le Prélat & ses Citoyens en furent d'autant plus effrayés, qu'ils n'espéroient du secours d'aucuns côtés. La Couronne de France chanceloit sur la tête de Charles, surnommé *le Simple*, l'un des derniers & des plus indignes successeurs du grand Charlemagne. Les descendans de Guillaume au court nez ne valoient guere mieux que le Souverain duquel ils tenoient en Fief le Duché de Neustrie. Ils étoient occupés dans des guerres civiles d'un autre côté. Dans ces malheureuses circonstances, l'Archevêque de Rouen ne crut pas pouvoir mieux faire que de se jeter dans les bras du Vainqueur. Il lui fit proposer de le recevoir dans Rouen comme Seigneur du Pays, & de lui faire hommage de toutes ses terres, quoiqu'il ne fût pas Chrétien. Le sage & politique Rou fut satisfait de cette proposition, & sentit que c'étoit le premier pas qu'il devoit faire vers l'entier accomplissement de son songe.

Rou

Rou étant établi à Rouen, y fit construire un fort Château, avec lequel il pouvoit défendre cette ville, & s'assurer du reste du Pays. Les François occupoient une forteresse au Pont de l'Arche; il s'en empara : ce fut là qu'il apprit qu'Hastings vivoit encore, & résidoit à Chartres. En qualité de compatriote, il l'envoya prier de s'entremettre pour procurer un accommodement raisonnable avec Charles le Simple, & faire du moins confirmer son accord avec l'Archevêque de Rouen. Le vieux Hastings avoit toujours été dans sa jeunesse plus propre à se battre qu'à négocier, & dans sa vieillesse il n'étoit plus bon à rien. Il porta les propositions de Rou de la plus mauvaise grace, & fut fort mal reçu. On lui répondit, qu'on s'appercevoit bien que les anciens Normands s'entendoient avec les nouveaux, *& qu'on n'avoit oncques vu ung loup prendre ung autre.* Le vieux Normand humilié vendit son Comté de Chartres à un nommé Thibault, & se retira si loin, que depuis l'on n'en a plus entendu parler.

Rou, n'espérant plus de réussir par la négociation, poursuivit ses conquêtes; il battit deux fois le Duc de France.

Un fameux Chevalier François, qui portoit le nom déjà si illustré de Roland, fut tué dans la premiere de ces batailles, dont la suite fut la prise de Meulan : la seconde fut donnée près de Paris ; & le Duc de France, Comte de cette Ville, y fut tué lui-même. Rou étoit prêt à assiéger la Capitale du Royaume, lorsqu'on lui donna avis qu'il pourroit faire un diversion qui lui seroit avantageuse, en allant attaquer le Comte de Bayeux & de Beauvais, & s'emparer de ses petits Etats qui avoisinoient si fort la Neustrie. Il profita de l'avis ; & quoique le Comte fît les plus grands efforts pour se défendre, il fut vaincu & obligé de faire la paix, à condition qu'il donneroit en mariage à Rou, *bien que Païen*, sa fille qui étoit très-belle, & qui, suivant le Chroniqueur, s'appeloit Pompée. Notre César Normand en eut un fils, qui lui succéda par la suite, sous le nom de Guillaume longue épée.

Le Duc Rou s'étant approché une seconde fois de Paris, l'assiégea ; & il l'eût pris, si dans ce moment Athelstan, ce Roi d'Angleterre avec qui il avoit si heureusement négocié il y avoit quelques années, & qui étoit devenu son ami,

ne l'eût envoyé prier de le ſecourir contre ſes ſujets rebelles. Rou vola en Angleterre, raffermit Athelſtan ſur ſon trône, refuſa la moitié de ſon Royaume qu'il lui offrit, & ſe contenta de prendre à ſa ſolde un corps de troupes Angloiſes. Son prompt retour en France fit renaître dans le cœur du foible Roi de ce pays, la terreur que l'expédition en Angleterre avoit ſuſpendue : il voulut négocier, mais en Prince lâche & timide. L'Archevêque de Rouen obtint pour lui une trêve de trois mois, pendant laquelle il fit entendre qu'il eſpéroit qu'il accorderoit tout ce que Rou demandoit, qui étoit la ceſſion du Duché de Neuſtrie. Durant ce temps, on fit entendre au Roi, qu'il ne devoit pas faire ce ſacrifice aux Saraſins, car c'eſt ainſi que le Chroniqueur appelle les Normands d'alors. Rou, voyant qu'on ſe moquoit de lui, recommença la guerre avec plus de force que jamais ; il ravagea le Gâtinois, prit la Ville d'Etampes & pluſieurs autres ; mais on remarqua qu'il ménageoit les Abbayes, *& ne tourmentoit Moines, & ne violoit Religieuſes, bien qu'encores ne fuſt Chreſtien ;* enfin, il mit le ſiége devant Chartres, dans lequel ſe trouvoit le Comte Thibault, qui l'avoit

acheté d'Hastings. Déjà il pressoit la Ville si vivement, qu'elle étoit prête à se rendre, lorsque l'Evêque Gosseaume eut recours à l'assistance de la Vierge, Protectrice décidée de cette Ville. Il ordonna une sortie, ou, pour mieux dire, une Procession, à la tête de laquelle marcha l'Evêque, portant la chemise de Notre-Dame, précieuse Relique conservée dans sa Cathédrale : tous les Habitans la suivoient avec dévotion & confiance. Au seul aspect de cette pieuse troupe, le Prince Normand parut saisi de terreur & de respect, & se retira avec son armée sur une roche, à quelques lieues de la ville. Les Chartrains ayant vu fuir les Païens, se garderent bien de les poursuivre, mais rentrerent dans la ville, & remercierent Dieu de leur délivrance. Le lendemain, le Duc de Bourgogne & le Comte de Poitiers arriverent avec de nombreuses troupes, pour délivrer Chartres & battre les Normands. Ils parurent très-mécontens de ce qui s'étoit passé la veille, & prétendirent qu'on n'auroit pas dû recourir aux miracles pour éloigner l'ennemi, & qu'avec les forces qu'ils conduisoient ils en seroient aisément venus à bout. On leur répondit que les

Normands n'étoient pas encore loin, & on leur indiqua l'endroit où ils pourroient les trouver. Ils y marcherent en force, attaquerent vivement les Normands, & furent complétement battus & repoussés. Quand ils voulurent rentrer dans la ville, les Chartrains les prirent pour les ennemis, & acheverent leur défaite.

Charles le Simple comprit à la fin qu'il n'avoit pas d'autre parti à prendre que de négocier de bonne foi & sérieusement avec le Prince Normand; il lui fit offrir par l'Archevêque de Rouen, de lui donner en mariage sa fille Gillette, & de lui céder *toute la terre de Neustrie, depuis la riviere d'Hette jusqu'à celle de Coisnon, qui départ Bretaigne & Normandie, par telle condition, qu'il seroit Chrestien & lui feroit hommaige*. Rou y consentit; le traité fut signé & s'effectua, quoique la fille du Comte de Bayeux ne fût pas morte. Mais le premier mariage fut regardé comme nul, ayant été contracté dans le temps que Rou étoit encore Païen. Il vint à Paris, fut baptisé avec grande cérémonie, & eut pour parrain Robert dit le Grand, Comte de Paris, dont il prit le nom sur les fonts; il épousa Gillette, fit hommage à son beau-

pere de son nouveau Duché, qui fut appelé depuis Normandie, mais avec des circonstances très-remarquables. Il montra dans cette occasion combien il faisoit peu de cas de celui qu'il reconnoissoit pour son Seigneur suzerain. *Quand Rou*, dit le Chroniqueur, *vint faire son hommage, il ne se daigna baisser; ains prit le pié du Roy, & le leva si hault, que le Roy chut, dont il sourdist grand rizée.*

Cependant, dès que le nouveau Duc de Normandie fut Chrétien, il s'empressa à prouver la sincérité de sa conversion, en faisant beaucoup de bien aux Eglises de son Duché. Il étendit même ses libéralités jusque sur celle de S. Denis en France. Ensuite il distribua les Seigneuries de la Province à tous les Officiers de son armée qui voulurent se faire baptiser; mais ceux qui le refuserent, n'eurent que de l'argent, des chevaux, & la liberté de retourner dans leur pays. Il fut grand Justicier, & se rendit si redoutable aux méchans, & si favorable aux bons, que l'on invoquoit son nom toutes les fois qu'on éprouvoit une injustice. Ce nom étoit si respecté dans la Normandie, qu'on étoit sûr d'être secouru en l'invoquant. De là vient *la clameur de Haro*. On voit que la seconde syllabe de ce mot est la premiere du nom

de ce Duc, soit qu'on l'appelle *Rou*, *Rollo*, ou *Robert*.

Gillette mourut sans enfans, après que le Duc de Normandie eut encore obtenu de son foible beau-pere la suzeraineté de la Bretagne. Alors Rou ou Robert renouvela son mariage avec Pompée, fit reconnoître son fils Guillaume longue épée pour son héritier & son successeur, & lui fit prêter hommage par Alain Duc de Bretagne, & Berenger Comte de Bayeux, grand-pere du jeune Prince.

Le reste de la vie de Rou fut aussi tranquille que glorieux; il mourut l'an 920; & fut enterré dans une Eglise de Rouen, à présent connue sous le nom de la Chapelle de Saint-Romain. Le Chroniqueur prétend qu'on lit encore sur les murs de cette Chapelle l'épitaphe de ce Héros en mauvais vers Latins rimés. Je n'ose me dispenser de rapporter les premiers, tant à cause de la singularité, que parce que j'ignore s'ils sont imprimés ailleurs que dans cette vieille Chronique.

Dux Normanorum, cunctorum norma bonorum,
Rollo ferus, fortis, quem gens Normanica mortis
Invocat articulo, hic jacet in tumulo.

La grace, ou plutôt le ridicule de ces

trois vers ne peut se rendre en François ; je ne l'entreprendrai pas, il suffira à mes Lecteurs de savoir qu'ils signifient que les Normands invoquent le Duc Rou ou Rollo à l'article de la mort ; apparemment que les Moines à qui il avoit fait tant de bien, ont voulu le faire passer pour un Saint. C'est aussi probablement par ses bienfaits qu'il a mérité de si grands éloges, & le long & fameux Poëme dont il est le Héros, & qui est intitulé le Roman du Rou. Je viens certainement d'en donner l'extrait ; je m'y confirme en rejetant un nouveau coup d'œil sur le manuscrit, dont l'écriture & le langage sont si obscurs, que je ne peux qu'entrevoir ce dont il est question.

HISTOIRE merveilleuse & notable de trois excellens & très-renommés fils de Rois : à savoir, de France, d'Angleterre, & d'Ecosse, qui firent, étant jeunes, de grandes prouesses, & obtinrent victoires signalées pour la manutention de la défense de la Foi Chrétienne, au secours du Roi de Sicile. (Premiere édition, Paris, 1501. *in*-4°. gothique ; seconde édition, Lyon, 1579. *in*-8°.)

LE fond de ce Roman est peu de chose, & les détails en sont ennuyeux à l'excès. Cependant, dégagé des longueurs accablantes qu'il renferme, il est possible qu'il amuse quelques instans : son style gothique est rude, lâche & embrouillé.

Cet Ouvrage est de pure imagination, & choqueroit non seulement la vérité, mais toute espece de vraisemblance, si l'on cherchoit à le rapprocher de l'Histoire. Il n'a pas la plus légere affinité avec la Chevalerie de Charlemagne, & l'on ne peut le placer que dans la classe des Romans de Chevalerie détachés.

Nous épargnerons à nos Lecteurs l'ennui des longues & très-mauvaises harangues que les Rois font à leurs Conseils, & les réponses encore plus fastidieuses des Conseillers à leurs Souverains. Nous ne nous arrêterons que sur quelques situa-

tions qui nous ont semblé propres à produire de l'intérêt, & nous éviterons les redites continuelles du Romancier, qui donne à ses trois Héros les mêmes motifs, la même marche, les mêmes moyens, les mêmes succès, les mêmes revers, pour les conduire tous les trois au même but.

Nous nous croirons bien dédommagés des peines que nous a données cet extrait, si nous pouvons faire lire avec quelque plaisir le produit très-médiocre d'une imagination pauvre & privée de tout ce qui caractérise le génie, même dans ses écarts.

Alphonse, Roi sage, vaillant & vertueux, étoit monté sur le trône de Naples & de Sicile; ses peuples auroient été parfaitement heureux, si ces Royaumes n'eussent pas été, pendant une longue suite d'années, menacés par les Turcs, qui vouloient se venger sur eux des conquêtes des Princes Chrétiens dans la Terre Sainte.

Amurat, Empereur de Constantinople, Prince cruel & implacable, avoit médité la perte d'Alphonse & la destruction de ses Etats: déjà même plusieurs places fortes étoient tombées en sa puissance, entre autres, le port & la ville de Gaëte. Enhardi par ces succès, il avoit formé le plan de se rendre maître de Naples. Fiérabras, Roi de Perse, frere d'Amurat, avoit joint ses forces aux siennes. Celui-ci avoit aussi

de la haine pour les Chrétiens ; mais elle tenoit plus au préjugé de sa Religion qu'à son sentiment particulier. Son caractere, quoique plein de fierté, n'avoit rien de la rudesse de celui de son frere ; ce Prince, ami de la gloire, respectoit & chérissoit la valeur jusque dans ses ennemis.

Alphonse implora le secours de tous les Princes Chrétiens. La cause sembloit leur être commune, & le motif de la guerre qu'il avoit à soutenir devoit les armer pour sa défense. Mais par-tout il essuya des refus. La France s'excusa sur les troubles intérieurs qui l'agitoient. L'Espagne fit des promesses, dont l'exécution fut sans cesse éludée. L'Angleterre, occupée à agrandir son commerce & sa puissance maritime d'un côté tout opposé, prétexta le besoin qu'elle avoit de toutes ses forces pour couronner cette vaste entreprise.

Philippe, fils du Roi de France, Prince aussi compatissant que magnanime, s'étonnoit du refus obstiné que faisoit son pere de secourir Alphonse. Il tenta de combattre cette résolution : mais le Roi, qui ne l'avoit pas encore admis dans ses Conseils, & qui conséquemment ne pouvoit pas l'instruire des raisons politiques qui l'empêchoient d'envoyer des forces en Sicile,

évitoit de répondre à Philippe, & ne lui opposoit qu'une froideur, dont l'ame généreuse, bouillante & sensible du jeune Prince se sentoit violemment affectée.

Philippe eut bientôt de nouveaux motifs de s'intéresser à la cause d'Alphonse. Le Ministre, chargé de négocier pour lui, eut l'adresse de faire tomber entre les mains du Prince de France un portrait de la Princesse de Sicile, qui fit naître dans son cœur un sentiment bien plus puissant encore.

Philippe fait de nouvelles tentatives auprès de son pere, & rencontre les mêmes obstacles. Le Roi, fatigué de ses persécutions continuelles, malgré sa tendresse, se croit forcé de lui imposer silence.

Consterné, piqué de se voir sans aucun crédit à la Cour de son pere, mais mille fois plus touché de l'image sans cesse présente à son esprit des malheurs de la Sicile, & des pleurs qu'il suppose devoir couler des yeux d'une Princesse charmante, Philippe prend la résolution de voler seul au secours d'Alphonse. Ce projet, dont la témérité disparoît à ses yeux, conçu dans le silence, est exécuté dans le plus grand secret. Le jeune Prince trompe les regards de tout

ce qui l'environne, part, & court à la gloire, armé & animé par l'amour.

Il quitte la France sous l'armure d'un simple Chevalier qui cherche les hasards. Son cœur l'appelle à Naples; mais la crainte de voir ses projets découverts & traversés, le menent d'abord en Espagne, & par ce détour il se flatte qu'on perdra la trace de ses pas.

On peut juger de l'étonnement du Roi de France en apprenant la fuite de son fils, de ses regrets, & de tous les reproches qu'il se fit d'avoir si hautement rejeté ses demandes. Il détache plusieurs Seigneurs à sa poursuite. On présume avec fondement que la Sicile est le lieu où il s'est rendu. C'est donc sur tous les chemins qui conduisent à ce Royaume, que l'on se répand avec la plus grande vîtesse. On va jusqu'à Naples, mais inutilement; & tous ces Messagers de retour, en instruisant le Roi de leurs démarches infructueuses, renouvellent & confirment son affliction.

Cependant Philippe traversoit les Pyrénées, dans le dessein de gagner quelque port d'Espagne, & de s'y embarquer pour passer à Naples. Il n'avoit avec lui qu'un simple Ecuyer, dépositaire de son secret, & dans lequel il avoit placé toute sa con-

fiance. Ce bon serviteur, nommé Regnault, n'ayant pu le détourner du projet d'aller combattre les Infidelles, s'étoit décidé à ne le pas quitter. Philippe, l'imagination remplie des charmes de sa Princesse, & des dangers qu'elle courroit si son pere succomboit sous les efforts de ses ennemis, suivoit tristement les bords de la mer. Il est tiré tout à coup de sa rêverie par le spectacle le plus effrayant. Il voit des flammes s'élever d'un gros hameau que le feu dévore, & une foule d'hommes, de femmes & d'enfans se répandre, en fuyant dans la campagne avec les marques de la frayeur & du désespoir. Il vole à ces infortunés, & leur offre tous les secours qu'ils ont droit d'attendre d'une ame compatissante.

» Hélas! brave inconnu, lui répond un » vieillard, quel remede pourriez-vous » apporter à nos maux? Vous voyez nos » cabannes en feu; c'est l'ouvrage de ces » Maures cruels qui jadis régnoient sur » ces belles contrées, & qui en ont été » chassés il y a cinquante ans par nos glo» rieux Souverains. Depuis cette époque, » ils reparoissent quelquefois sur ces côtes, » ils y descendent, & égorgent tous ceux » qui osent leur résister. C'est à la clarté

» des feux qu'ils allument, que nos mai-
» sons sont pillées, & qu'en se rembar-
» quant, ils entraînent avec eux les jeunes
» filles & les jeunes garçons qui ont le mal-
» heur de tomber entre leurs mains «.

» Eh ! reprit vivement Philippe, ces
» barbares se sont-ils rembarqués? Non,
» ajouta le vieillard, ils ont posé leur
» camp sur la plage, à la vue de leurs vais-
» seaux : ils y passeront sans doute la nuit
» dans la débauche, & ne remettront à
» la voile qu'à la pointe du jour. Il suffit,
» s'écria le Prince de France, vous serez
» vengés «.

Aussi-tôt Philippe rassemble autour de lui tous ces infortunés habitans qui errent éperdus dans la campagne; il les harangue avec ce ton ferme & persuasif qui a fait gagner tant de batailles, & il obtient d'eux qu'ils obéiront à ses ordres. Ce ne sont que des Pâtres, mais ils ont à briser les fers de leurs femmes & de leurs filles, &, conduits par le Prince de France, ils vont devenir de courageux soldats. Une forêt prochaine leur fournit les seules armes qui soient à leur disposition dans l'état déplorable où ils se trouvent. Armés de bâtons, ils attendent en silence le signal que leur Chef doit leur donner.

Ce fut vers le milieu de la nuit que cette troupe se mit en marche, séparée en quatre pelotons, qui pouvoient à peu près composer deux cents hommes. Les Maures en avoient débarqué plus de cinq cents, que l'ivresse venoit de plonger dans le sommeil. On s'avance de quatre côtés, & à un cri convenu que fait le Général, chaque peloton entre dans le camp, & assomme avec sa vile arme autant d'ennemis qu'il en rencontre. Les autres, éveillés aux cris que poussent les mourans, se levent précipitamment, & courent à leurs sabres; mais on ne leur donne pas le temps de s'en servir; un grand nombre est abattu avant que d'avoir pu frapper un seul coup.

Cependant quelques Maures se rassemblent, & les armes n'auroient pas été égales entre les deux partis, si les Espagnols n'eussent changé leurs bâtons contre les sabres des ennemis à qui ils venoient de faire mordre la poussiere. Ayant à leur tête le vaillant Philippe, ils disperserent cette troupe, dont les restes coururent se cacher honteusement dans les vaisseaux, & s'éloignerent aussi-tôt du rivage. Cet exploit eut lieu à la pointe du jour, qui fit découvrir une assez grande tente, dans

laquelle

laquelle on trouva liés deux à deux une quarantaine de femmes & de filles, & quelques jeunes hommes. Tout le butin fait par les pirates y avoit été déposé, & ils n'eurent pas le temps de rembarquer d'autres précieux effets, fruits de leurs rapines dans des villes de la côte & des châteaux plus considérables, que sans doute ils n'avoient mis à terre qu'afin de les partager. Ces richesses dédommagerent amplement les malheureux villageois Espagnols de l'incendie de leurs cabanes.

Cette victoire couta du sang à Philippe; dans la mêlée, il reçut au bras une large blessure, que ces bonnes gens s'empresserent de panser, & ensuite ils lui présenterent tous les captifs que son courage venoit de délivrer. Parmi eux se trouvoit un jeune Espagnol de la figure la plus intéressante & de la taille la plus avantageuse. Le Prince de France lui demanda par quel hasard un homme de sa sorte se rencontroit au nombre des prisonniers. » Je me nomme Carlos, lui dit-il; je suis » de Tolede, où mon pere Thierri jouit » d'une fortune assez considérable. Le » désir de voir la France & de m'instruire » à l'école de quelques-uns de ses braves

» Chevaliers, m'avoit fait entreprendre
» un voyage, qui sans vous m'auroit couté
» la liberté. Ces bons paysans m'ayant
» offert l'hospitalité, je dormois profon-
» dément, lorsque les Maures, après
» m'avoir garotté comme vous voyez,
» m'ont transporté sous cette tente.

Il est des cœurs nés pour l'amour & pour l'amitié, & qui cédent à ces deux sentimens par une force presque irrésistible: tel étoit celui de Philippe. Ce Prince aima Yolante sur son seul portrait & avant que de la connoître, & il conçut de l'amitié pour Carlos aussi-tôt qu'il le vit. Carlos se servit des expressions les plus persuasives pour prouver sa reconnoissance à son libérateur; ensuite il lui demanda à qui il devoit un si important service, & quelles affaires pouvoient l'attirer en Espagne. C'étoit exiger du Prince de France plus qu'il pouvoit accorder: il se contenta de répondre à Carlos, qu'il étoit un Chevalier peu favorisé de la fortune; & que par cette raison on le nommoit *le Dépourvu*, que son projet étoit de se rendre en Italie, d'y acquérir de la gloire en combattant contre les Infidelles, & qu'il cherchoit un vaisseau pour faire ce voyage.

» Dans la situation où vous êtes, reprit

» affectueusement Carlos, je ne le per-
» mettrai point; la mer seroit contraire
» à votre guérison. Votre blessure mal
» fermée pourroit se rouvrir; donnons-lui
» le temps de se consolider, & venez avec
» passer moi quelques jours à Tolede,
» où vous serez reçu par mes parens avec
» la distinction qu'exigent les belles qua-
» lités qui brillent en vous «.

Le Prince de France se laissa entraîner, & nos deux nouveaux amis prirent congé des bons Villageois, qui ne les virent partir qu'en pleurant, & qui les comblerent de bénédictions.

Nos Lecteurs auroient bien raison de nous demander comment il se peut faire que Philippe consente à s'éloigner des bords de la mer, & se laisse conduire ainsi à Tolede, qui est située au milieu des terres, lorsque son amour pour la belle Yolante, & la situation périlleuse où se trouve Alphonse son pere, doivent hâter son voyage en Italie; nous n'avons à opposer à ce reproche que l'ignorance de notre Romancier en Géographie.

Quoi qu'il en soit, le Prince de France & Carlos arriverent bientôt dans la Capitale de l'Espagne, & furent reçus avec les démonstrations de la plus grande joie

par Thierry & Antonia, pere & mere du jeune homme, & par la charmante Iſerte leur fille. Mais à peine Philippe eut-il demeuré quelques jours avec ces honnêtes Bourgeois, qu'il fut attaqué d'une maladie dangereuſe qui le conduiſit aux portes de la mort. Tous les ſoins poſſibles lui furent prodigués; Antonia & Iſerte ne quittoient pas le chevet de ſon lit, & ſe chargerent de lui préſenter les remedes ordonnés par les Médecins: Philippe les recevoit de leurs mains avec reconnoiſſance, & les charmes de la ſœur de Carlos ne lui échapperent pas; mais s'il les admira, du moins ſon cœur n'en fut-il point épris. L'idée & le portrait d'Yolante le défendoient contre toute autre ſéduction. Il n'en fut pas de même de l'aimable Eſpagnole; ſon jeune cœur ne put s'empêcher de déſirer la conquête de celui du *Dépourvu*; ces ſecours affectueux, autant que la nature & ſa jeuneſſe, le rappelerent à la vie, & hâterent ſa convaleſcence. Ce fut une joie extrême dans toute la maiſon. Thierry & ſa femme remercioient le Ciel; Carlos enchanté ne ceſſoit de s'applaudir d'avoir fait accepter à ſon ami un aſile où rien ne lui avoit

manqué ; & l'innocente Iserte, qui secrétement avoit fait tant de vœux pour sa guérison, ne pouvoit démêler le motif du vif intérêt qu'elle prenoit au *Dépourvu* : mais à son gré personne ne méritoit plus que le jeune étranger de revoir le jour.

Philippe, quoique hors de danger, fut encore quelque temps à réparer ses forces : il parloit souvent de son départ ; ses nouveaux amis ne pouvoient en imaginer la nécessité. Le bon Thierry traitoit de folle imprudence le dessein d'aller combattre les Infideles dans un pays si éloigné, lorsqu'on se devoit à sa Patrie, & que, par des exercices moins dangereux, il étoit facile de lui payer le tribut qu'elle exigeoit de nous. Le nom de Maure, de Turc, ou de Sarasin, car on les confondoit tous ensemble, faisoit frémir Antonia pour les jours du *Dépourvu*. Carlos, par les conseils les plus raisonnables, cherchoit à dissuader son ami de ce voyage ; & Iserte versoit des larmes. » Ne vous affligez pas mes » chers amis, leur disoit Philippe, de » grands intérêts m'appellent à Naples : » ce sont des devoirs que ma Religion » & mon honneur m'obligent à remplir :

» avec l'aide du Tout-puissant, j'en re-
» viendrai couvert de gloire, & repassant
» à Tolede, je serai dans le cas de vous
» donner des témoignages réels de ma
» reconnoissance. Eh bien! répondit Car-
» los, je ne vous quitte pas, je com-
» battrai près de vous, & je vous ra-
» menerai. Mais Iserte disoit douloureu-
» sement : *Ah! si vous voulez de bonne foi*
» *revenir, autant vaudroit-il rester* ».

Ces vives instances chagrinoient Philippe; il avoit pénétré les tendres sentimens d'Iserte pour lui. Il sentoit qu'elle étoit aimable, & méritoit de fixer un cœur dont la conquête pouvoit lui plaire. Mais celui du Prince déguisé étoit déjà rempli de l'image & de l'idée d'une Princesse qu'il vouloit absolument mériter par d'importans services, & il avoit impatience de traverser les mers pour les lui rendre.

Cependant Alphonse ayant perdu tout espoir du côté de la France, & se voyant réduit aux dernieres extrêmités par un ennemi qu'aucune proposition de paix ne pouvoit adoucir, crut qu'au moins il tireroit quelques secours de l'Espagne. Il avoit d'autant plus de raison de l'espérer, qu'indépendamment de la bonté de sa cause

& de l'intérêt que tous les Princes Chrétiens devoient y prendre, le Roi d'Espagne étoit son beau-pere.

Ferrand, grand Sénéchal d'Alphonse, parut donc à Tolede, où la Cour d'Espagne résidoit depuis quelques mois. Muni des pouvoirs de son Maître, il y fut reçu avec les égards qu'exigeoient son rang, & le respect dû au Potentat dont il étoit le Ministre; mais ses demandes furent rejetées, par la raison que les Maures insultant sans cesse les côtes d'Espagne, on ne pouvoit sans danger se priver des forces nécessaires pour repousser de tous côtés leurs attaques imprévues. Cette réponse affligea sensiblement Ferrand. Philippe, qui avoit appris l'arrivée du Sénéchal, & de quelle négociation il étoit chargé, saisit l'occasion favorable du départ de cet Ambassadeur, pour se rendre à Naples, où son amour & la gloire l'appeloient. Il se présente à Ferrand, sous le faux nom de *Dépourvu*; & lui fait une peinture si vive de l'intérêt qu'il prend à la cause d'Alphonse, & au péril que court la charmante Yolante, que le brave Sicilien l'accepte au nombre de ses Guerriers, & promet de lui fournir des occasions d'exercer son

courage. Carlos étoit préſent à cette converſation ; il jura qu'il ne quitteroit pas ſon ami, & Ferrand conſentit à lui donner auſſi de l'emploi.

Qu'on juge de la douleur de Thierry, d'Antonia, & ſur-tout d'Iſerte, lorſqu'ils furent certains que rien ne pouvoit empêcher le départ du *Dépourvu* & du jeune Carlos ! Leurs adieux furent touchans, & les promeſſes que réitérerent nos Guerriers de revenir bien-tôt couverts de gloire, ne diminuerent point la frayeur que la famille Eſpagnole concevoit, en ſongeant aux dangers auxquels ils alloient s'expoſer. Enfin le Sénéchal débarqué en Italie, prit avec ſa ſuite la route de Naples. Le *Dépourvu* marchoit à ſes côtés, & témoignoit tant d'ardeur, que quoique Ferrand connût combien le courage d'un ſeul eſt impuiſſant contre tant de forces réunies, il étoit entraîné malgré lui à former quelques eſpérances. Il s'arrêta quelques jours à Capoue, dont Olivier ſon frere étoit Gouverneur.

Cette Ville étoit fort incommodée par le voiſinage de l'armée des Perſes, que Fier-à-bras, Roi de cette nation, & frere d'Amurat, avoit conduite lui-même dans cette contrée pour s'en

rendre maître, tandis que d'un autre côté les Turcs, après s'être emparés de Fondi, campoient sous les murs de Gaëte. Fier-à-bras étoit dans Fondi avec les principaux Officiers de son armée, & souvent il envoyoit des partis à la vue de Capoue, autant pour chercher à surprendre la Ville, que pour intercepter tous les vivres, dont elle commençoit à manquer.

Le Sénéchal y entra cependant sans obstacle; & il y eut à peine paru, que le courage commença d'y renaître. On s'y prépara non seulement à une vigoureuse défense, mais on fit d'autres projets bien plus hardis. Il est vrai qu'il falloit se conduire par la finesse & par la ruse; elles pouvoient seules mettre la balance entre l'inégalité des forces.

Une nuit que tout étoit calme dans le camp des Perses, & qu'il y régnoit cette sécurité profonde qui leur est ordinaire, & qui tant de fois a causé leur ruine, Ferrand fait des dispositions promptes, dont il ose se promettre quelques succès. Il assemble cinq cents chevaux d'élite, qu'il divise en deux petits corps, commande l'un, & confie l'autre au *Dépourvu*,

dont il brûloit d'éprouver la valeur. Après l'avoir instruit de son projet & de la marche qu'il doit tenir, ils se séparent pour s'embusquer, l'un à droite vers Gaëte, & l'autre à gauche sur le chemin de Fondi. Philippe fait des vœux au Ciel pour avoir occasion de se signaler : peu de momens après, les pas précipités de quelques chevaux lui font juger que l'ennemi s'avance. C'est Fier-à-bras lui même qui vient se livrer à lui, & qui sans doute ne le croit pas si près. En effet, c'étoit le Roi de Perse; accompagné de plusieurs Officiers principaux, il voloit auprès de son frere. Il passe sous les yeux du Prince de France, qu'un bois situé à côté du chemin ne lui permet pas d'appercevoir, & dans le même instant il est enveloppé. Vainement il veut se défendre & vendre cher la liberté qu'il se voit forcé de perdre; le *Dépourvu* l'atteint lui-même, le presse, le désarme, le renverse, & le fait prisonnier : son escorte est taillée en pieces, porte des fers, ou prend la fuite.

Le vainqueur, au comble de sa joie d'un coup si heureux & si imprévu, traite son ennemi avec les plus grands égards, mais ne le conduit pas moins

en triomphe dans les murs de Capoue. Il n'en étoit éloigné que de quelques pas, lorsqu'un des hommes de la suite de Ferrand vient à toute bride, & paroît chercher un asile contre la mort qui le poursuit. Le *Dépourvu* l'arrête, l'interroge, apprend que Ferrand, engagé dans un nouveau combat, a succombé sous le nombre, & qu'il est prisonnier. Frappé de ce revers cruel, le *Dépourvu* ne songe qu'à tenter de le réparer s'il est possible : il confie le précieux dépôt dont il s'est rendu maître aux plus braves des siens, avec ordre de le conduire à la Ville, & de l'immoler à l'instant, s'il fait la moindre résistance, s'excuse en peu de mots auprès de Fier-à-bras, sur ce que la nécessité lui commande, & vole au secours du Sénéchal.

Arrivé vers le lieu où celui-ci est étroitement gardé, il fait halte, ordonne le plus grand silence, espere que la nouvelle de la prise de Fier-à-bras, qui doit se répandre dans le camp, y va porter le trouble, & n'attend que le moment du désordre pour marcher avec plus d'assurance. En effet, ce bruit vole de bouche en bouche; on refuse de croire cette nouvelle, que l'on frémit d'enten-

dre ; mais peu à peu elle s'accrédite, & ceux qui composoient l'escorte du Roi de Perse, qui ont été témoins de sa défaite, & qui avoient à peine échappé au carnage, ne permettent plus de douter d'un malheur qui glace tous les esprits de surprise & d'effroi. C'est dans ce moment que notre Héros, plus prompt que l'éclair, fond sur ceux à qui la garde du Sénéchal est confiée; le combat recommence & devient terrible ; mais il est bientôt inégal : le *Dépourvu* veut tout tenter pour délivrer Ferrand ; il s'élance avec l'intrépidité que donne une premiere victoire. Les ennemis cherchent à conserver leur proie ; mais accablés par la perte qu'ils ont faite, leur courage s'affoiblit, l'épouvante se répand de tous côtés. Le Sénéchal recouvre sa liberté, tombe dans les bras de son libérateur, qui le ramene en triomphe à Capoue.

Fier-à-bras venoit d'y arriver, & d'être remis entre les mains du Gouverneur. Olivier passe rapidement de l'inquiétude à la plus grande surprise, en voyant le prisonnier qu'on lui amene. Il étoit assez disposé à exercer contre lui toutes les cruautés qu'Amurat avoit fait souffrir aux Chrétiens que le malheur lui avoit

livrés, lorsque le *Dépourvu* arrive, accompagné du Sénéchal. Eclairé sur le sort qu'on prépare au Roi de Perse, il conjure Olivier de proscrire cet usage barbare; il a des droits sur ce prisonnier, il les réclame, & veut qu'on le traite avec la douceur, l'honnêteté, le respect même que l'on doit aux têtes couronnées. Loin d'avilir son ennemi, il fait l'éloge de sa bravoure, & n'attache d'autre mérite à l'avantage qu'il a remporté sur lui, que celui de la vigilance à saisir les occasions favorables. Fier-à-bras, qui s'attendoit à périr d'une mort cruelle, revient à peine de son étonnement. Il considere le *Dépourvu*, l'admire; sa jeunesse ajoute encore à sa surprise, & sa vénération devient si grande, qu'il se jette dans ses bras, en jurant qu'il lui voue à jamais & dans quelque circonstance qu'il se rencontre, une amitié à toute épreuve, & qui ne finira qu'avec sa vie.

Mais on fut bien plus émerveillé quand on apprit que Ferrand lui-même, ce vieillard si respectable & si cher à la nation & à son Prince, devoit aussi au jeune Héros sa liberté, qu'il avoit perdue. Cependant le Sénéchal s'empressa de

rendre compte à Alphonſe de la fuite totale & précipitée des Perſes, & ne manqua pas d'ajouter qu'il ne devoit cette étonnante victoire qu'au courage, à l'adreſſe, à l'intrépidité d'un jeune Chevalier François, qu'il ne connoiſſoit que par les hauts faits qui l'avoient couvert de gloire.

On conçoit aiſément combien cette nouvelle dut cauſer de joie à Alphonſe, qui depuis près de deux ans ne comptoit les jours de ſon regne malheureux que par les pertes. La détention du Roi de Perſe lui faiſoit regarder la paix comme prochaîne & aſſurée. Il envoya ordre au Sénéchal de lui amener ſur le champ ce priſonnier illuſtre. Ferrand obéit, commanda une nombreuſe eſcorte, & l'on penſe bien que le *Dépourvu* marchoit à la tête. Arrivé à Naples, Fier-à-bras fut conduit à Alphonſe, qui le reçut avec tous les honneurs dus à ſon rang. Sa parole exigée fut le ſeul lien qui le retint à la Cour d'un Roi généreux & compatiſſant. Il ſeroit difficile de rendre l'accueil que reçut le jeune étranger, à qui Ferrand avoit déclaré qu'on devoit la victoire. Alphonſe le combla de careſſes, & le préſenta lui-même à la Reine &

à la Princeſſe Yolante. Tout ce que le *Dépourvu* avoit ſenti juſqu'alors pour une Princeſſe infortunée que la renommée ſeule lui avoit fait connoître, & l'impreſſion même que le portrait de cette Princeſſe avoit produit ſur ſon cœur, ne peuvent être comparés au violent amour que ſa vue lui inſpira. De ce moment, Yolante régna pour toujours ſur ſon ame. La Cour d'Alphonſe, enchantée de ce qu'on diſoit du *Dépourvu*, s'empreſſoit à le voir, à ſe trouver ſur ſon paſſage, à l'admirer, & chacun s'affligeoit de ne pas le connoître : mais trop de raiſons l'obligeoient à cacher ſoigneuſement que celui qu'on ne croyoit qu'un ſimple Chevalier étoit l'héritier du premier Trône du monde. La belle Yolante n'étoit pas non plus indifférente à toutes les graces de l'Etranger ; & ſi le cœur du *Dépourvu* s'étoit embraſé dès le premier moment où il avoit paru devant elle, de ſon côté, celui de la Princeſſe n'étoit rien moins qu'inſenſible. Elle trouva que le nom de *Dépourvu* convenoit mal à un Chevalier qui réuniſſoit tant d'avantages ; elle parut déſirer que ce nom fût oublié : elle y ſubſtitua celui de *Pourvu d'honneurs* ; & Philippe prit avec

autant de plaisir que d'empressement un nom prononcé par une bouche si belle.

Alphonse, convaincu de la bonté de sa cause, & se flattant toujours que les Princes Chrétiens ne le laisseroient pas seul résister à tant d'orages, avoit envoyé de nouveaux Ambassadeurs en Angleterre & en Ecosse. Il obtint enfin que chacun de ces deux Royaumes lui fourniroit six mille hommes. Le Prince David, fils du Roi d'Ecosse, à qui vraisemblablement l'Ambassadeur de Sicile avoit trouvé le moyen de faire remettre un portrait d'Yolante, qui avoit produit sur lui le même effet que sur le Prince de France, demanda avec empressement au Roi son pere la permission de commander ce secours. Les troupes rassemblées s'embarquerent pour Naples; mais une tempête effroyable les divisa, & réduisit la flotte entiere à l'impossibilité de reparoître. Le vaisseau sur lequel étoit monté le Prince d'Ecosse, après avoir été long-temps le jouet de la mer irritée, vint échouer au Port de Gaëte. Tout l'équipage fut massacré en tombant au pouvoir des Turcs; & David l'eût été lui-même, si le jeune Orkais, fils d'Amurat, & aussi sensible que son pere étoit inhumain,

inhumain, n'eût ordonné qu'on épargnât ses jours. Le Prince d'Ecosse se rendit prisonnier à Orkais ; mais soigneux de cacher son rang & son nom, il prit celui d'Athis, & se donna pour simple Chevalier Ecossois, noble, mais pauvre, & que la seule envie d'acquérir de la gloire avoit conduit aux combats.

Pour derniere preuve de sa générosité, le fils d'Amurat lui permit de se rendre au camp des Chétiens. Athis devenu libre, leur offrit ses services, & bientôt signala sa valeur. Le *Pourvu d'honneurs* ne tarda pas à le distinguer, & prit insensiblement pour lui une tendre amitié ; elle fut réciproque.

Cependant un troisieme Héros résolut de venir au secours des Chrétiens ; ce fut Auffroy, Prince d'Angleterre, & l'héritier présomptif de cette Couronne. Un portrait de la belle Yolante lui étoit aussi tombé entre les mains, & il en étoit devenu éperdument amoureux, comme les Princes de France & d'Ecosse (car notre Romancier se répete un peu dans les moyens qu'il emploie pour rendre épris ses différens Héros, & pour motiver leurs déguisemens & leurs exploits). Contrarié par son pere, comme l'avoit

été Philippe, il employa les mêmes ruses, & partit secrétement de Londres avec quatorze Seigneurs d'un zele & d'une bravoure éprouvés : mais la mer fut aussi cruelle à son égard qu'elle l'avoit été pour l'armée combinée. Leur vaisseau, après avoir souffert considérablement d'un gros temps, étoit réduit à une marche fort lente, & presque hors d'état de pouvoir manœuvrer. Dans cette position fâcheuse, il fut rencontré par des Pirates Turcs, auxquels on opposa vainement quelque résistance ; il fallut amener & se rendre : mais Auffroy, présumant bien tout le danger qu'il y auroit à se faire connoître, prit le nom d'Hector, en se soumettant au pouvoir du vainqueur. Il fut conduit à Gaëte avec ses compagnons, où ils attendirent qu'Amurat prononçât sur leur sort.

Pendant que ceci se passoit, Yolante éprouvoit un trouble dont elle-même avoit peine à se rendre compte. Le *Pourvu d'honneurs* avoit touché son ame ; nul mortel jusqu'alors ne lui avoit offert plus de graces ; chaque jour elle lui trouvoit une perfection nouvelle, & l'amour qui insensiblement s'étoit joint à la reconnoissance qu'elle lui devoit de tous les services rendus à son pere,

faisoit, sans qu'elle cherchât à s'en défendre, des progrès rapides dans son cœur. Mais loin d'y rencontrer ce charme flatteur qui fait le bonheur de la vie, elle s'en affligeoit. En effet, que pouvoit elle se promettre d'un attachement dont l'objet lui étoit inconnu ? objet dont la naissance, sans doute si éloignée de la sienne, en rendant impossibles des nœuds qu'elle eût voulu former, ne lui laissoit que des regrets. Il y avoit des momens où elle se repentoit de l'avoir connu ; d'autres où elle renonçoit à le voir ; d'autres encore où, malgré ses résolutions, elle se plaignoit de son absence. Tant d'incertitudes, tant de combats, que la décence & la raison livroient à sa sensibilité, la rendoient malheureuse.

Ce fut au milieu des fêtes, qu'une treve de trois mois permit de donner à Naples, que Auffroy ou plutôt Hector parut à cette Cour. Après avoir salué le Roi comme un Chevalier que l'envie de le servir avoit animé, mais que le sort avoit inhumainement traité ; après avoir rendu compte de la générosité de Fier-à-bras qui avoit rompu ses fers, il fut porter au *Pourvu d'honneurs*, de la part du Roi de Perse, des marques de son

eſtime, & le pria de faire agréer ſes ſervices au Sénéchal, ſous les ordres duquel il brûloit de ſervir.

Non moins aimable qu'Athis, auſſi fier que le *Pourvu d'honneurs*, Hector fut bientôt leur ami. Alphonſe, perſuadé qu'il recevroit d'eux les plus grands ſervices, voulut ſe les attacher d'une maniere plus particuliere, & leur donna des emplois brillans à ſa Cour. Le *Pourvu d'honneurs* fut nommé l'Echanſon d'Yolante; Athis ſon Pannetier; Hector fut ſon Ecuyer. Celui-ci eut le même ſort que ſes deux compagnons, il vit Yolante, & ſon cœur s'enflamma pour elle.

Pendant que le *Pourvu d'honneurs*, couronné de gloire, ſe livroit au doux penchant que l'amour inſpire, ſa patrie, la France, étoit plongée dans la douleur. Son Roi payoit le tribut à la nature, mouroit ſans ſavoir ce qu'étoit devenu un fils dont il ſe reprochoit l'abſence, & ſans pouvoir remettre en ſes mains un ſceptre que la mort lui raviſſoit. Dans ces derniers momens, il fit appeler le Duc de Bourgogne ſon frere, & le nomma Régent du Royaume, en exigeant qu'il ne s'emparât du Trône, auquel l'abſence de Philippe lui rendoit tous ſes droits,

qu'après sept ans de nouvelles recherches, pendant lesquelles il osoit se flatter encore que son fils pourroit reparoître.

Le Duc de Bourgogne fut exact, & suivit religieusement les dernieres volontés de son frere ; il ne voulut gouverner qu'au nom de son neveu, dont il désiroit sincérement le retour.

La treve qui laissoit respirer les Napolitains alloit expirer ; Amurat ne l'avoit proposée que pour rassembler des forces plus multipliées & plus importantes. Son projet d'envahir les Deux Siciles n'avoit rien perdu de sa premiere ardeur ; & pour l'assurer par des coups plus sûrs, il ouvrit la campagne en conduisant son armée jusque sous les murs de Naples.

Aux plaisirs qui avoient brillé dans cette Ville pendant la treve, succéderent la crainte & les alarmes. Nos jeunes Chevaliers, qui ne connoissoient que la gloire & le mépris des dangers, voyoient arriver l'instant de se signaler avec une joie nouvelle. Alphonse, pensif & sérieux, redoutoit ce nouvel orage ; le Sénéchal, qui réunissoit à son âge toute l'expérience d'un vieux Capitaine & l'intrépidité de la jeunesse, formoit des plans de défense, & cherchoit à rassurer son Maître. Les Da-

mes ne voyoient que le danger qu'alloient courir ceux auxquels pendant la paix elles avoient rendu les armes : mais la belle Yolante étoit la plus agitée.

Fier-à-bras, fidele à son serment, vint de lui-même, à l'expiration de la treve, reprendre ses fers auprès d'Alphonse. Naples exactement fortifiée, munie de vivres & remplie de troupes aguerries, attendoit les événemens qui alloient décider de son sort. Nos braves Chevaliers, enhardis par l'amour, se préparoient à voler à la gloire. Yolante ne put supporter ce spectacle; une pâleur mortelle vint subitement effacer ses brillantes couleurs. Secourue par ses femmes, que son évanouissement effraie, elle les éloigne toutes, sous le prétexte spécieux de goûter un repos salutaire : mais hélas! ce n'étoit que pour donner un cours plus libre à des torrens de pleurs.

Ce changement subit est remarqué de toute la Cour d'Alphonse; on en parle en secret, & chacun dans son opinion croit voir la vérité; mais il échappa moins encore à nos Chevaliers qu'aux Napolitains. Chacun d'eux se flatte intérieurement d'en être la cause; & cette idée, qui fait leur bonheur, les rend mille fois plus ardens & plus courageux encore.

Cependant les attaques commencent, la Ville est investie de trois côtés; l'autre, dominé par une montagne inaccessible, dont le sommet est couronné de flammes, & le pied baigné par la mer, sembloit opposer des barrieres suffisantes.

Amurat rassemble l'élite de ses troupes, & forme une attaque vigoureuse contre la principale porte de Naples : le Sénéchal qui avoit aisément reconnu son dessein, se prépare à la défense, & finit par opposer toutes les ressources de l'art à des efforts multipliés, que sa prudence & son activité rendent impuissans. Le *Pourvu d'honneurs* laisse à la ruse & à l'adresse le soin d'effectuer & de repousser ces attaques, & cherche un chemin pour marcher plus rapidement à la victoire. A la tête de mille chevaux, il sort par cette porte que les ennemis avoient négligé de couvrir, longe le pied de la montagne enflammée, à la lueur effrayante des feux qu'elle vomit, traverse des eaux stagnantes & sulfureuses, &, plus audacieux à mesure que les obstacles augmentent, parvient enfin jusqu'aux lignes ennemies. La nuit protége son approche, & va bientôt être témoin d'une grande victoire. C'est dans cet endroit du camp ennemi que

commande le jeune Orkais : autour de lui tout étoit calme, il étoit loin de penser que le *Pourvu d'honneurs* fût si près de lui. Celui-ci s'arrête un moment pour reprendre haleine ; cherche Hector qui l'avoit accompagné, tandis qu'Athis, près du Sénéchal, court à d'autres exploits, l'embrasse, donne le signal, & fond sur les ennemis, dont un grand nombre passe du sommeil à la mort. Il seme par-tout un effroi dont on ignore la cause subite, & que les ténebres augmentent. Orkais surpris fait sonner l'alarme ; mais une partie de ses soldats ne peut déjà plus l'entendre. Cependant il rappelle tout son courage, rassemble sa Garde à la hâte, vole au combat, mais ne suspend quelques momens la victoire, qu'en augmentant le carnage. Forcé lui-même, il cherche à se replier sur un endroit où doit passer un corps de troupes qu'il attend. Le *Pourvu d'honneurs* devine son projet, change son attaque, le prend en flanc, & l'éloigne malgré lui du chemin qu'il veut prendre, & du renfort qu'il espere. Orkais, entraîné, poursuivi, se rend prisonnier. Hector est chargé de le conduire à Naples : le *Pourvu d'honneurs* l'assure qu'il va bientôt le suivre, mais

son ardeur l'emporte à de nouveaux combats.

La terreur, en se répandant parmi les Turcs, y avoit ranimé le courage. L'Empereur lui-même, instruit de ce qui se passoit à l'extrémité du camp, y fait filer des troupes, & marche en personne à leur appui. Le combat recommence, & le *Pourvu d'honneurs*, en prononçant le nom d'Yolante, s'expose à de nouveaux dangers. Le jour qui commence à paroître éclaire mille prodiges de valeur. Tantôt emporté par la chaleur du combat, il pousse jusqu'au milieu du camp ennemi; tantôt craignant de se trop engager, il se rallie & présente un front imposant, que l'on n'ose attaquer. Mais insensiblement Amurat, qui croyoit avoir à combattre une armée toute entiere, reconnoît que ce qui lui a couté tant d'hommes & causé tant d'épouvante, n'est qu'une poignée de cavaliers, qu'aucun corps ne soutient, & que la témérité seule a conduits. Que peut la valeur contre tant de forces qu'on rassemble? Le *Pourvu d'honneurs* est bientôt environné, cherche à se faire jour au travers des colonnes qu'on lui oppose, ou du moins à vendre cher une vie qu'il est au moment de perdre: mais

Amurat, étonné de son audace & de tant de bravoure, a sur-tout ordonné qu'on épargnât ses jours .... il n'en veut qu'à sa liberté.... Que le bras de ce jeune Héros fit verser de sang, avant qu'on le chargeât de fers ! mais enfin il fallut céder & se rendre.

Amurat, frappé de tant de prodiges, se fait amener ce prisonnier, l'admire, & son premier mouvement est celui de la clémence. Mais lorsqu'il apprit qu'Orkais étoit prisonnier lui-même, & que ce même Chevalier qu'il tenoit en sa puissance l'avoit fait conduire à Naples, la rage la plus affreuse s'empara de lui ; il jura de le faire expirer dans des tourmens cruels, & d'en rendre Naples témoin, en lui faisant perdre la vie à la vue de ses murs. Ainsi, pendant qu'on recevoit Orkais à Naples, & qu'on élevoit un triomphe à son vainqueur, on préparoit la mort de ce dernier dans le camp d'Amurat. Yolante, qui ne savoit encore que la premiere nouvelle, étoit livrée à la plus douce joie ; & lorsqu'elle pouvoit être un moment vis-à-vis d'elle-même, elle s'écrioit : Je ne m'étonne point que ce brave Chevalier remporte de telles victoires, il est impossible de lui résister, sans doute....

eh ! qui le sait mieux que moi ? Son Amant tenoit un autre langage ; la mort, dont il voit le moment s'approcher, n'est pas ce qui l'effraie ; .... mais ne plus voir Yolante, ne plus combattre pour elle, voilà ce qui le désespere.

Cependant le *Pourvu d'honneurs* ne paroissoit point à Naples ; on est surpris de sa lenteur à s'y rendre. La joie fit place à l'inquiétude, & fut suivie de la douleur la plus amere. Deux cavaliers échappés au fer des Turcs, porterent au Roi de Sicile l'affreuse nouvelle de la prise de l'Amant d'Yolante. Frappé de ce revers, Ferrand n'hésite pas un instant à faire proposer son échange avec Orkais. Un Messager va porter cette offre au Sultan ; mais, au grand étonnement des Napolitains, la réponse du barbare Amurat, est qu'il ne peut se dispenser de sacrifier un inconnu aux ombres de tant de Musulmans qui demandent vengeance.

On voudroit vainement exprimer toute l'horreur qu'inspira cette odieuse réponse : mais on peindroit bien plus difficilement encore tout ce qui se passa dans l'ame de la trop sensible Yolante. Elle se reprochoit la mort d'un Héros qui n'avoit combattu que pour elle. Mille fois elle eût voulu

ſe donner en échange de la victime qu'on alloit immoler ; & ce qui redoubloit ſon déſeſpoir, c'étoit qu'Orkais, le fils du monſtre qui lui raviſſoit ſon Amant, avoit oſé porter ſur elle des regards mêlés de reſpect & d'amour. Fier-à-bras, indigné de la réponſe de ſon frere, offrit ſa tête à Alphonſe. Vengez-vous, lui dit-il, d'un barbare, vengez ſur moi la mort d'un Héros qu'au prix de tout mon ſang je voudrois arracher aux mains qui le retiennent. Non, lui répondit Alphonſe ; j'expoſerois comme vous ma vie pour ſauver ce Chevalier, mais je ne le vengerai point par une inhumanité ; ce ſentiment ne fut jamais dans mon cœur.

Les menaces du Turc alloient être ſuivies de leur effet ; déjà les préparatifs du ſupplice ſe diſtinguoient du haut des murs de Naples. Ce ſpectacle inoui fit renaître toute la fureur d'Hector & du bouillant Athis. Ils vont trouver le Sénéchal, exigent de lui qu'il les laiſſe ſortir de la ville, & jurent de ſauver ou de venger leur compagnon d'armes. Ferrand, loin de s'oppoſer à cette entrepriſe, quelque inutilité qu'elle préſente, ſe joint à eux, & fait ſerment de ſeconder leurs généreux efforts.

Que ne peut la valeur quand elle eſt

ſecondée du déſeſpoir ! Ils ſortent tous trois ſous des déguiſemens qui cachent & favoriſent leur deſſein. Ils font un long circuit, & s'approchent enfin du lieu fatal où le *Pourvu d'honneurs*, déjà expoſé, dépouillé de toute armure, alloit perdre la vie par la main des Bourreaux. Eux ſeuls l'accompagnoient; le Turc étoit loin de croire que ſa proie pût lui échapper. Nos trois amis s'avancent : on les fixe, on les regarde ; mais ils n'offrent à l'œil curieux que des gens attirés par la ſingularité ou l'atrocité du ſpectacle. Un regard du Sénéchal eſt le ſignal dont ils ſont convenus : ils tombent avec autant d'impétuoſité que de fureur ſur les Bourreaux, qui du premier coup reçoivent la mort qu'ils étoient prêts à donner, enlevent leur ami, & d'un pas précipité le menent à une des portes de la ville, qui s'ouvre pour les recevoir, & ſe ferme à l'inſtant. L'éclair eſt moins vif que cette opération ne fut prompte ; elle eſt achevée qu'Amurat n'en ſait rien encore. Le retour du *Pourvu d'honneurs* à Naples eſt un triomphe. Conduit aux pieds d'Alphonſe, il y connoît combien il eſt cher à ce Prince, à ſa Cour, & à tout ce qui la compoſe. Yolante, dont l'ame eſt agitée de mille

impressions différentes, accourt, le voit, le demande encore, & tout à coup le saisissement referme ses beaux yeux, qui suffisoient à peine à dissiper ses mortelles alarmes.

Fier-à-bras & Orkais furent les premiers à le féliciter sur son heureuse délivrance, & lui firent l'accueil le plus tendre. Orkais seulement s'étonna qu'Yolante y eût été si sensible. Il en auroit même pris de l'inquiétude; mais il se rassura en se rappelant qu'il n'avoit rien à redouter de la flamme indiscrete d'un Chevalier qui n'avoit pour lui de titres que sa valeur.

Amurat, irrité de ce coup inattendu, & de voir sa vengeance frustrée, forma contre Alphonse, Naples & ses habitans, les plus horribles projets :... mais il fallut bientôt les abandonner. Son armée commençoit à souffrir des ravages effrayans de ces maladies si communes parmi les Orientaux.

Cependant, pour célébrer le retour du *Pourvu d'honneurs*, Alphonse donna un banquet splendide à toute sa Cour. Fier-à-bras & Orkais y furent admis, ainsi que nos Chevaliers. Vers la fin du repas, les femmes de la Reine apporterent un

paon, sur lequel chacun devoit renouveler son serment.

Le Sénéchal & ses trois compagnons, excités par la barbarie outrageante du Turc, vouerent unanimement qu'ils chercheroient tous les moyens de le combattre en personne, & que si jamais il tomboit en leur pouvoir, non seulement ils ne le recevroient pas à rançon, mais qu'ils lui donneroient la mort. Fier-à-bras, irrité contre son frere, jura de ne l'aider, ni de ses troupes, ni de ses richesses contre Alphonse. Orkaïs, qui se trouvoit placé près d'Yolante, tourna sur elle des yeux où la tendresse la plus vive étoit peinte, & lui dit : » C'est peu de jurer sur un » paon ; je jure aux pieds d'Yolante, » si jamais je regne sur les Etats de mon » pere, d'offrir à l'instant & d'assurer » une paix éternelle à Alphonse ; de lui » rendre toutes les villes qui lui ont été » prises, & de lui donner, s'il le permet, » des preuves bien plus certaines encore » de tout ce que j'éprouve «.

Ces vœux étoient à peine prononcés, que les voûtes du Palais retentirent de mille cris de joie ; il sembloit qu'avec de tels gages on ne pouvoit plus douter d'un triomphe éclatant.

Le Sénéchal crut devoir profiter de cette premiere ardeur, qui presque toujours annonce le succès. Il prépare une sortie vigoureuse, & l'exécute avec une rapidité qui ne laisse à l'ennemi ni l'idée de la prévoir, ni le temps de se préparer contre elle. Jamais combat ne fut plus sanglant ni plus décisif; on pénétra jusqu'à la tente d'Amurat, qui faisoit pour sa défense des prodiges de valeur. Ses forces s'épuiserent; il fut forcé de se rendre. Dans ce moment, Athis arrive, Hector le suit; ils voient le Sultan chargé de fers; mais sa mort avoit été jurée. Ils ordonnent son trépas : ils sont obéis, & poursuivent leur victoire. Le reste de l'armée n'échappe à la mort que par la fuite la plus précipitée : leur camp entier devient la proie du vainqueur, qui, las enfin de frapper & de vaincre, vient apporter dans ses murs la paix, la joie & la victoire.

Les débris de l'armée Turque se retirerent à Gaëte, d'où ils s'embarquerent aussi-tôt pour rentrer en Turquie, & laisserent en Sicile les immenses richesses que traînent toujours après eux les Orientaux. Une partie servit à dédommager Alphonse des frais de la guerre; le reste fut donné aux troupes. Mais nos trois Chevaliers

Chevaliers refuserent leur part de ce riche butin. Ce désintéressement, dans des Chevaliers qui tous trois s'étoient annoncés pour être pauvres, causa autant d'admiration que de surprise.

Orkais reçut sa liberté d'Alphonse, & n'en fit d'autre usage que de lui demander la paix. Fier-à-bras, traité de même, promit alliance & amitié au Roi de Naples.

Dans ce même temps, l'Empereur d'Allemagne mourut, & les Electeurs appelerent Alphonse à son trône. Plus flatté que glorieux de cette préférence, Alphonse partit avec toute sa Cour, pour se rendre en Allemagne. Orkais, Fier-à-bras, & nos trois Chevaliers, voulurent être témoins des augustes cérémonies de son Sacre & de son installation, & accompagnerent Alphonse jusqu'à Rome, où le Roi de Sicile fut couronné Empereur des mains du Pape. Il alla ensuite à Aix-la-Chapelle s'asseoir sur le Trône de Charlemagne ; enfin il revint à Naples, & continua d'y faire son séjour.

Ce Souverain, au sein d'une paix profonde, couronné des mains de la Victoire, maître d'un nouvel Empire, ne devoit plus s'occuper que du soin de dis-

poser de la main d'Yolante. Il sentoit qu'elle devoit être recherchée par tous les Princes de l'univers, & que ceux-mêmes qui lui avoient refusé leurs secours, lorsqu'il étoit près d'être accablé par les forces Ottomanes, s'empresseroient, au moment qu'il en étoit délivré, à désirer son alliance. Il entroit dans sa politique de ne pas paroître se souvenir de l'espece d'affront qui lui avoit été fait : mais il étoit essentiel de choisir celui de tous les jeunes Princes de l'Europe, qui, par des qualités brillantes & aimables, étoit le plus digne de lui succéder ; & il ne les connoissoit pas, ou plutôt il ne croyoit pas les connoître, puisque ceux de France, d'Angleterre & d'Ecosse n'étoient à sa Cour que sur le pied de simples Chevaliers d'une naissance ordinaire. Alphonse résolut donc de rendre le sort & la valeur arbitres de cette belle destinée. Il annonça à sa Cour, & fit annoncer à toutes celles de l'Europe, qu'il y auroit à Naples, dans un an, un superbe tournoi, & que des Rois, des fils de Rois, ou des Princes de lignage Royal, y seroient seuls admis. Ce tournoi devoit durer trois jours. Si le même Chevalier emportoit le prix des trois jours, il devoit

être de droit l'époux de la Princesse de Sicile; s'il y avoit trois vainqueurs, l'Empereur se réservoit la liberté de choisir entre eux.

Orkais se proposa bien de s'y trouver, résolu, s'il étoit assez heureux pour triompher des concurrens qui lui seroient opposés, de recevoir à la fois la main d'Yolante & le baptême. On doit dire que son amour seul n'avoit point opéré de changement. Orkais, étonné de la générosité, de l'humanité, & de toutes les vertus bienfaisantes des Chrétiens, avec lesquels le sort, en le faisant prisonnier, l'avoit forcé de vivre assez long-temps, avoit désiré de connoître leurs préceptes; ils avoient porté dans son cœur une premiere émotion que l'amour devoit couronner, mais que lui seul n'avoit pas fait naître.

En attendant l'époque fixée pour ce fameux tournoi, Orkais & Fier-à-bras rentrerent dans leurs Etats; & nos Chevaliers Chrétiens se disposerent également à retourner dans leur patrie. Chacun d'eux étoit intérieurement satisfait de n'être pas exclu du tournoi, puisque, pour y être admis, il n'avoit qu'à se faire connoître. Mais en même temps chacun s'applaudissoit d'avoir deux adversaires

aussi redoutables de moins à combattre. Aucun d'eux ne se doutoit qu'on lui cachoit les mêmes droits qu'il croyoit avoir, & croyoit garder le même secret.

L'Empereur regrettoit l'exclusion qu'il avoit été forcé de leur donner ; il les invita à être spectateurs des fêtes qui accompagneroient le tournoi, en les assurant qu'il les y verroit avec le plus grand plaisir : mais ils s'excuserent d'accepter ces offres. Ils prirent congé d'Alphonse & d'Yolante, & se séparerent les uns des autres, après s'être embrassés, & s'être juré une amitié fidelle.

Quels furent les regrets d'Yolante ! que tout ce que son pere venoit de prononcer s'accordoit mal avec son cœur ! Une langueur qui par-tout accompagnoit ses pas, une tristesse qui se peignoit sans cesse sur son visage, ses beaux yeux souvent baignés de larmes, ne laissoient que trop appercevoir le trouble qui agitoit son ame tendre & prévenue. » Hélas ! s'écrioit-» elle quelquefois, que le bonheur est » loin de celles que le destin fait naître à » l'ombre du trône ! Victimes vouées aux » intérêts d'Etats, c'est à eux seuls que » l'on nous sacrifie ; on nous prive du » droit de choisir, on nous ravit jus-» qu'à la douceur d'être sensibles. Ah ! la

» derniere des mortelles est cent fois plus » heureuse « ; & ses larmes recommençoient à couler.

Le *Pourvu d'honneurs* se rendit en France. Inconnu sur toute sa route, il y apprit la mort de son pere, les dispositions qu'il avoit faites pour lui conserver sa Couronne, & la maniere religieuse avec laquelle son oncle les observoit. Arrivé dans sa Capitale, il fut se présenter au Duc de Bourgogne, comme un simple Chevalier, & lui demanda une audience particuliere, dans laquelle il se fit connoître ; mais il voulut rester encore inconnu au reste de ses sujets. Il avoua à son oncle son amour pour la belle Yolante, & l'envie qu'il avoit de la mériter en paroissant au tournoi royal qui se préparoit à Naples ; mais il vouloit y être parfaitement inconnu. Le Duc enchanté de le revoir, étoit loin de chercher à contrarier ses desseins. Il fut arrêté que le Régent prépareroit un superbe équipage ; qu'il se rendroit à la Cour de Naples, & qu'il s'y présenteroit portant les armes de France pleines & sans brisures ; que son casque seroit orné de la couronne royale ; que son cortége seroit composé de deux cents Chevaliers, dans le nombre

desquels Philippe se confondroit ; mais que pendant les trois jours du tournoi, il se couvriroit de ces armes, & combattroit à la place de son oncle, tandis que celui-ci se vêtiroit de la simple armure d'un Chevalier de la suite.

Ces choses ainsi convenues & exécutées, ils partirent pour se rendre à Naples au temps marqué.

Les Princes d'Ecosse & d'Angleterre, rentrés dans leurs Etats, y dissiperent les inquiétudes & les chagrins qu'avoient occasionnés leur absence. Mais au milieu de la joie que l'Angleterre ressentit du retour d'Auffroy, elle eut dès larmes à donner à la perte de son Roi : une mort aussi prompte qu'inattendue, mit les Anglois dans le deuil & Auffroy sur le trône. Revenu de ses premieres douleurs, il s'occupa du soin de paroître au tournoi, flatté d'avoir à présenter à Yolante un trône avec sa main.

Le Prince David d'Ecosse avoit aussi dessein de reparoître à Naples, & se faisoit d'avance un plaisir inexprimable de la surprise qu'on y éprouveroit en trouvant en lui le Chevalier Athis.

Ces deux Princes arriverent à Naples en même temps, furent étonnés de s'y revoir, & reçus avec de grands honneurs.

On s'excusa d'avoir traité de si grands Princes en simples Chevaliers pendant la derniere guerre; & Yolante s'affligeoit de ce qu'ils n'étoient pas tels encore. » Eh » quoi! se disoit-elle, le seul que j'ai dis- » tingué, le seul à qui mon cœur donnoit » en secret la préférence, est donc celui » que je ne verrai plus «?

Cependant on voyoit déjà dans Naples plusieurs Rois & beaucoup de Princes souverains, dont les suites nombreuses & les riches cortéges offroient le plus beau spectacle qui fût au monde. L'amoureux Sultan y arriva lui-même avec des équipages au moins aussi brillans; l'Empereur le reçut avec la même pompe, non comme un homme qu'il avoit gardé long-temps dans les fers, mais comme un Souverain puissant, & pour lequel peut-être Alphonse désiroit que le sort se déclarât.

Il ne manquoit plus à cette auguste cérémonie que le Duc de Bourgogne, qui s'étoit fait annoncer comme Régent de France. Ce nouvel adversaire faisoit peu d'ombrage à ses concurrens. Son âge paroissoit un obstacle pour vaincre, & ses rivaux, qui rioient tout bas de la témérité de son entreprise, se promettoient bien de tromper son espoir. L'Empereur

pensoit comme eux ; & si la belle Yolante avoit marqué quelque impatience à le voir arriver, c'étoit dans l'espérance que le *Pourvu d'honneurs* auroit sans doute brigué la faveur de l'accompagner. » Je le » verrai du moins, disoit-elle! ah! s'il » lui étoit permis de descendre dans l'a- » rene, mon cœur me dit que bien des » gens ici seroient trompés dans leur at- » tente. Mais éloignons ces idées qui ra- » niment toutes mes douleurs, & seront la » cause de mes éternels regrets «.

Enfin le Duc de Bourgogne arriva, & fit à Naples son entrée avec une pompe éclatante. Malgré son âge & ses cheveux blanchis par le temps, on voyoit encore les graces & la noblesse peintes dans tous ses traits. Sa taille majestueuse & fiere, en imposoit à tous les yeux. Tous les Chevaliers de sa suite, vêtus uniformément, avoient la visiere baissée, pour seconder l'envie qu'avoit Philippe de rester inconnu. L'Empereur reçut le Duc de Bourgogne avec une distinction toute particuliere, & le présenta à l'Impératrice & à sa fille Yolante. A peine le Duc eut-il levé les yeux sur cette aimable Princesse, qu'il cessa de s'étonner de l'amour que Philippe avoit conçu pour elle. Il lui fit des complimens dignes à la fois de sa beauté

& de la galanterie Françoiſe. Il aſſura que le plus grand bonheur de la France ſeroit de la voir régner ſur ſes Sujets, & qu'aſſurément rien ne ſeroit omis pour tâcher d'obtenir ce précieux avantage.

Yolante ne put s'empêcher de regarder le Duc comme un vieil avantageux qui préſumoit un peu trop de ſes forces. Enfin, le jour fixé pour l'ouverture du tournoi arriva. Les combattans deſcendirent dans l'arene, & chacun d'eux ſe promit la victoire. Ils paſſerent les uns après les autres ſous l'eſtrade où toute la Cour de l'Empereur étoit placée. Philippe y parut ſous les armes du Régent. On admira ſingulièrement ſon maintien noble & fier. Yolante étoit inſenſible à ce brillant ſpectacle; elle reſſembloit plutôt à la victime qu'on alloit immoler, qu'à la divinité à laquelle le ſacrifice étoit offert.

Les combattans paſſerent à l'endroit où les Juges du camp étoient placés, pour y entendre la lecture des conditions & des loix du combat. Enſuite chacun ſe rendit à ſa place, mit la lance en arrêt; & ne ſongea plus qu'à mériter le prix de la victoire.

Le ſignal donné, chaque combattant s'élance & fond ſur l'adverſaire que le

sort lui présente. On s'attendoit à voir le Duc de Bourgogne fléchir sous les premiers coups. Mais quelle fut la surprise générale, quand au contraire on s'apperçut qu'il avoit l'avantage! Le Sultan fut le premier renversé : Auffroy disputa plus long-temps la victoire, & finit par la perdre; le Prince d'Ecosse, le valeureux Athis fut plus difficile à vaincre : on vit ces deux combattans faire mille prodiges de valeur & d'adresse. La palme fut long-temps incertaine; mais enfin la gloire se rangea du côté des Lis, & le Prétendant François eut l'avantage de cette premiere journée.

Le Régent de France reçut les complimens de l'Empereur & de toute la Cour. Sa joie fut telle, qu'il osa se permettre quelques plaisanteries, qui le firent regarder comme un peu *gabeur*. Il s'approcha de la belle Yolante, & lui dit : » Vous voyez, charmante Princesse, » tous les miracles qu'opére l'envie de » vous mériter; elle réchauffe les esprits » glacés par l'âge, & confirme mon es- » poir de vous voir régner sur un peuple » qui brûle de se soumettre à vos loix «. Yolante partageoit la surprise générale, & ne savoit que penser.

Cependant les Princes d'Ecosse & d'Angleterre, & l'Empereur Turc, ne pouvoient pas se persuader qu'un foible vieillard les eût combattus avec tant de courage & de supériorité ; ils soupçonnerent quelque infidélité. Plus ils observoient la taille & le maintien du Régent, moins ils y reconnoissoient leur vainqueur. Leurs soupçons furent portés à l'Empereur, qui prit à son tour les mêmes inquiétudes. Pour les satisfaire, autant que pour éviter toute surprise, il envoya le Sénéchal dire aux Juges du camp, qu'il falloit qu'à l'avenir, avant de distribuer au vainqueur le prix de la victoire, ils exigeassent que dans l'arene même, & en présence de toute l'assemblée, les combattans fussent déhaumés ; & pour n'essuyer sur cette condition nouvelle aucun refus, il ajouta qu'ils le seroient des mains de l'Impératrice & d'Yolante. On tint cette décision secrete, & l'on n'attendit que le second jour du combat pour l'exécuter.

On avoit laissé un jour de repos entre chacun de ceux destinés aux combats. Ces intervalles devoient être marqués par des fêtes que l'on avoit eu soin d'embellir de tout ce qui pouvoit en relever l'é-

clat. La premiere soirée du jour consacré aux plaisirs, fut remplie par des danses. Le vainqueur de la premiere journée devoit les commencer avec Yolante. Le Duc de Bourgogne se présenta : mais comment y figurer ? Il n'étoit pas possible que dans cette circonstance son neveu parût à sa place. Il fallut faire pour le mieux ; mais une disparate frappante confirma tous les soupçons ; & les jeunes Princes en ayant fait faire la remarque à l'Empereur, furent rassurés par la parole qu'il leur donna, qu'on avoit pris des mesures certaines pour connoître la vérité, & les préserver de toute surprise.

Le second jour fut aussi heureux pour les armes de France, que l'avoit été le premier. On vit Philippe sous l'armure du Régent, porter encore plus de ces coups vigoureux & étonnans, qui décident les victoires. Ses rivaux écartés & vaincus, il s'approcha d'Yolante, & reçut le prix de la seconde journée. Mais lorsqu'il alloit se retirer, les Juges du camp l'entourerent, & firent appeler les autres combattans. Le Sénéchal se mit au milieu d'eux, & leur notifia de la part de l'Empereur, l'ordre qu'il avoit donné. Le vainqueur vouloit rejeter une condition qui

n'avoit pas été promulguée dès le commencement des joûtes ; mais cette espece de résistance augmentant les soupçons, ne donna que plus de force à cette loi ; & tous les concurrens conduits auprès de l'Impératrice & d'Yolante, furent contraints de quitter leurs heaumes & de paroître à visage découvert.

Le Duc de Bourgogne, qui s'étoit tenu à l'écart pendant le combat, instruit de la difficulté qui s'élevoit, & de la loi imposée, vit bien qu'il n'étoit plus possible de dissimuler : il s'avança ; & dès que la Princesse de Sicile eut ôté le heaume de Philippe, le Régent de France présenta à l'Empereur & à toute la Cour le *Pourvu d'honneurs*, qu'il attesta n'être autre que Philippe Roi de France, par la mort de son pere.

On chercheroit vainement à rendre ce qui se passa dans l'assemblée. L'Empereur, qui devoit tant à ce généreux Prince pour les services signalés qu'il lui avoit rendus, ne pouvoit exprimer sa joie. Le bon Sénéchal, témoin de tant de prodiges pendant la guerre, pleuroit de tendresse, en baisant respectueusement la main d'un Prince auquel il avoit dû tant de victoires. Auffroy &

David, malgré leur amour pour Yolante, & leurs prétentions sur elle, furent ravis de retrouver le compagnon illustre des dangers qu'ils avoient partagés. Mais ce qu'éprouva la sensible Yolante, ce qui se passa dans son ame, en reconnoissant celui pour qui son cœur avoit formé tant de vœux, celui dont elle se croyoit séparée pour toujours, celui qu'elle aimoit enfin, & à qui deux palmes successives méritées dans le tournoi, assuroient sa conquête; voilà ce qu'aucune expression ne pourroit jamais rendre. Elle se rappela alors tout ce que le Régent lui avoit dit, & le sens en devint moins obscur; son cœur éprouva ce doux frémissement, le signe ordinaire d'une joie aussi vive que pure. Philippe se contenta de fixer Yolante, leurs yeux se rencontrerent; mais tout ce qu'exprimoit leur langage, c'est encore ce qu'il est impossible de rendre.

Cpendant, le troisieme jour les combattans descendirent encore à l'heure marquée dans l'arene. Ce ne fut plus avec indifférence qu'Yolante vit le combat s'engager entre eux. La crainte, l'espoir remplissoient & partageoient son ame. Son cœur voloit au devant des coups

qui menaçoient Philippe, partageoit ses moindres avantages, s'effrayoit au moindre danger. Qu'elle souffrit dans cette journée, qui enfin assura au Roi Philippe un troisieme triomphe.

David & Auffroy avoient tant de vénération pour leur ami, qu'ils ne purent s'empêcher de convenir, que puisque Yolante devoit être le partage du plus brave d'entre eux, ce choix ne pouvoit regarder que Philippe. Le Sultan seul se livra d'abord au désespoir, en voyant des succès qui détruisoient ses espérances.

Ce fut avec autant de plaisir que de reconnoissance que l'Empereur, en embrassant Philippe, lui assura la main d'Yolante: mais Philippe voulut qu'elle-même confirmât son bonheur. » Ce n'est point du sort des armes, lui dit-il, que je veux vous obtenir; & je renoncerois à tous les droits que la victoire me donne, si l'incomparable beauté qui me rendit invincible, ne joignoit son suffrage à celui de la gloire «. Ah »! lui dit Yolante, avant d'obtenir la palme du courage, cher Prince, vous étiez déjà couronné par l'amour «.

Les noces de Philippe & d'Yolante se célébrerent avec une magnificence dont

le monde entier n'offroit aucun exemple. Cependant, l'Empereur désirant faire un Chrétien du courageux Sultan, lui persuada de renoncer aux erreurs de l'Alcoran, d'épouser une des sœurs du Roi d'Angleterre, & de donner à Auffroy la sienne en échange. Cet arrangement fut approuvé, consenti, & s'exécuta par la suite. Une sœur cadette d'Auffroy fut le partage d'Athis, & fut régner avec lui dans l'Ecosse. Chacun se disposa à rentrer dans ses Etats; mais auparavant tous nos jeunes Héros comblerent des plus grands honneurs & des plus riches présens le bon Sénéchal Ferrant, qui sembloit partager en pere tous ces événemens. Ses yeux, malgré lui, se remplissoient de larmes, quand il se rappeloit qu'il avoit rangé sous ses étendards les trois plus grands Princes de l'Europe, & les plus fameux guerriers de son siecle.

Philippe étant de retour en France, la cérémonie de son couronnement & de celui d'Yolante, y fut faite de la maniere la plus imposante & la plus solennelle; mais il voulut avoir pour témoin de cette fête, ses bons hôtes de Tolede. Ils furent

rent mandés, & arriverent avec autant de précipitation que de joie. La belle Iserte, qui comptoit toujours sur le retour du Chevalier que ses tendres soins avoient rappelé à la vie, avoit refusé tous les partis que son pere lui avoit offerts : mais convaincue de l'impossibilité de s'unir à celui qu'elle avoit préféré, sans connoître la distance qui les séparoit, elle consentit à recevoir la main d'un jeune Seigneur de la Cour de Philippe, qui le combla, ainsi que la gentille & tendre Iserte, d'honneurs & de biens.

Orkais professa la Religion qu'il venoit d'embrasser, sans que ses sujets en prissent d'ombrage, parce qu'il ne chercha point à détruire leur culte. Il mourut jeune ; sa femme repassa en Angleterre, & les trésors de l'Empire Ottoman lui fournirent tout ce qui lui étoit nécessaire pour vivre conformément à son rang.

Philippe (dit le Romancier en finissant cette longue suite d'invraisemblances) succéda à Alphonse dans les Royaumes de Naples & de Sicile, & eut de la belle Yolante des gages précieux de leur tendresse mutuelle. Ils furent aussi

sensibles & vertueux qu'elle, & aussi vaillans que lui.

L'Histoire du Petit Jehan de Saintré trouveroit ici naturellement sa place, puisqu'elle a été imprimée pour la premiere fois en 1517; mais nous n'avons garde de rien ajouter à l'imitation assez libre qu'en a publiée M. le Comte de Tr.... dans le Volume de Janvier de la Bibliotheque des Romans de cette année, & au petit nombre de remarques que l'on trouvera dans un de nos Volumes précédens, seconde Partie de l'Histoire *de la Lecture des Livres François*, lettre E des *Mélanges*, *&c.*

M. Gueullette, qui a donné en 1723 une nouvelle édition du *Petit Jehan de Saintré*, avec des remarques, y a joint le Roman de *Floridan & de la belle Ellinde*, qui est du même Auteur (Antoine de la Salle), & dont la premiere édition est de 1523, précisément deux cents ans avant la réimpression. Cet Ouvrage est court & peu intéressant; ce qui fait que nous n'en avons donné qu'une légere idée dans le Volume de nos *Mélanges* que nous venons de citer.

Dès 1520, on avoit imprimé l'*Histoire de Gerard de Nevers, & de la belle Euriant sa mie*, dont le manuscrit est au moins d'un siecle plus ancien. M. Gueullette en a donné aussi en 1722 une nouvelle édition, & nous en avons présenté à nos Lecteurs un extrait fort exact, dans lequel nous avons conservé, autant qu'il nous a paru

néceſſaire, la marche & même le langage naïf de l'original. Une vingtaine de pages que nous avons employées à cet extrait, nous paroiſſoient ſuffiſantes pour faire connoître ce Roman; mais M. le Comte de Tr..., qui ne peut qu'embellir tout ce qu'il touche, en a donné un nouvel extrait beaucoup plus long, plus agréable, mais moins fidele. Il occupe la plus grande partie du ſecond Volume de Juillet de cette année, dans la continuation de la Bibliotheque des Romans.

La même année 1520, l'on imprima la *piteuſe & lamentable Hiſtoire du vaillant & vertueux Guiſcard, & de la très-belle Dame Giſmonde, Princeſſe de Salerne*, un vol. *in-ſeize*. Avant cette époque, on avoit déjà imprimé cette Hiſtoire en proſe Latine, & l'on en avoit fait un Poëme en vers dans la même Langue, en annonçant qu'elle étoit tirée de l'Hiſtoire des Goths, de Léonard Bruni d'Arrezzo, dit l'Aretin : mais Boccace, avant l'Aretin, s'étoit ſaiſi de ce ſujet; & en avoit formé la premiere Nouvelle de la quatrieme Journée de ſon Décaméron : nous y renvoyons nos Lecteurs.

Les AMOURS *de Pérégrin & de Genievre* (1).

CE Livre extraordinaire fut composé en Italien par Jacques Caviceo, né à Parme en 1483, mort & enterré dans la Cathédrale de la même Ville en 1511. Il fut imprimé en Italien pour la premiere fois en 1508, & cette premiere édition fut suivie de plusieurs autres. En 1520, il fut traduit & imprimé en Espagnol. La Traduction en François que nous avons sous les yeux, est de 1527, grand *in*-4°. gothique. L'Auteur est François d'Assy. Jean Martin en a publié une seconde Traduction, imprimée à Paris en 1530, gothique, petit *in*-4°. & par la comparaison que nous en avons faite, celle-ci n'est qu'une copie littérale de l'autre. Jean Martin étoit Parisien, mais il avoit vécu long-temps en Italie; & en 1546, il étoit Sécrétaire du Cardinal de Lénoncourt.

Ce Roman est un monstrueux assemblage de vices, de vertus, de moralités, de traits libres, de dévotion, d'impiétés, d'actes de Religion Chrétienne, de culte des faux Dieux, d'inconséquences, de trivialités, d'invraisemblances & d'impossibilités; à tout cela l'on reconnoît aisément la jeunesse de l'Auteur, qui mourut dans

(1) Cet extrait, & celui de l'Histoire des trois fils de Rois, qui commence cette Section, sont de Monsieur M. C. D. G.

sa vingt-huitieme année. Cependant, en se rapprochant du temps où ce Livre fut écrit, on ne peut pas lui refuser du mérite, même à plusieurs égards : c'est le premier Ouvrage de ce genre où les Héros & les Acteurs du Roman racontent eux-mêmes leurs aventures, & où l'action se trouve dans la bouche des Interlocuteurs. Cette maniere de narrer, dont l'invention est due à Caviceo, a depuis été généralement adoptée & suivie avec succès : les faits semblent mieux présentés, frappent davantage, & rendent les tableaux plus piquans. Nous avons cru devoir mettre sous les yeux de nos Lecteurs cette remarque, qui nous a paru une époque précieuse pour le style & le mode de la composition de ces sortes d'Ouvrages.

On trouve dans le Pérégrin des situations très-heureuses & des aventures plaisantes ; il est vrai qu'elles sont souvent noyées dans un fatras de narrations vagues & de dialogues fatigans, qui ne produisent, au lieu d'intérêt, que de l'ennui : mais on doit être bien satisfait, quand, dans les Ouvrages du commencement du seizieme siecle, on rencontre deux ou trois positions agréables, qui puissent être présentées telles qu'elles sont, sans qu'il soit besoin de les accommoder à nos usages & à nos mœurs ; & le Pérégrin en offre davantage.

Le style de ce Roman, dans la Traduction (1), est lourd & diffus, comme dans tous les Ou-

(1) Comme nous ne rendons compte que des Livres François, nous ne parlons que du style de la Traduction, & non pas de celui de l'original dans l'Italien.

vrages de ce temps ; cependant on y trouve quelquefois des choses bien dites, & des naïvetés heureuses dont nous ne priverons sûrement pas nos Lecteurs, lorsqu'elles se présenteront.

Pérégrin naquit à Modene, & vivoit chez Camille, sa mere, à Ferrare ; il n'est pas fait mention de son pere. Dans sa jeunesse, dans cet âge heureux où l'on ne doute de rien, où l'on croit pouvoir triompher de tout, même des choses qui tiennent le plus à notre existence, il s'étoit fait un systême de braver l'amour. Se croyant au dessus de toute impression ; persuadé qu'on résiste quand on le veut à ce doux penchant produit par la nature & si précieux pour elle ; assuré que la beauté, quelque parfaite, quelque séduisante qu'elle puisse être, ne peut jamais séduire un cœur qui se voue à l'indifférence, loin de fuir les occasions de devenir sensible, il osa les braver. En effet, jouit-on du triomphe sans s'exposer au danger ? Mais une prompte défaite fut le fruit de sa premiere démarche, & de longs & pénibles travaux furent la punition que méritoit son imprudence.

Ce fut le premier jour du mois de Mai, jour de grande fête pour l'amour.

Pérégrin étoit au Sermon dans un Couvent de Franciscains : une jeune personne, suivie d'une Servante, vint se placer à quelque distance de lui. Elle étoit tournée de maniere qu'il voyoit aisément tous ses traits : un maintien noble & modeste, une taille fine & élégante, des graces peu communes la lui rendent intéressante ; ses yeux, que le hasard avoit portés sur elles, ne pouvoient plus s'en détacher, & lui faisoient détailler mille charmes, que cependant il osa quelque temps défier encore ; mais enfin, deux yeux noirs pleins de douceur, un teint de lis & de rose, un bouche charmante, un ensemble dont rien n'égale la fraîcheur, le séduisent & l'entraînent. Un désir brûlant de connoître cette Beauté naît du plaisir de la voir. Il questionne ceux dont il est environné, demande son nom, celui de ses parens. Personne ne peut le satisfaire ; sa curiosité s'en augmente...... N'étoit-ce que de la curiosité ?

Le Sermon fini, la belle inconnue quitte l'Eglise, & Pérégrin court après elle : tantôt il la suit, tantôt il est à côté d'elle, l'observe, & s'étonne qu'un même objet réunisse autant de graces.

L'inſtant d'après, il double le pas, la devance, & ſe retourne pour la revoir encore. Enfin, elle arrive près d'une maiſon, y entre; c'eſt celle d'Angiolo; il apprend qu'elle eſt ſa fille; & la porte qui ſe ferme ſur elle laiſſe Pérégrin en proie à mille réflexions. Quel changement s'opere tout à coup dans ſon cœur? ſes réſolutions s'évanouiſſent, ſa fierté fuit, ſon indifférence diſparoît, la plus violente ardeur a pris leur place. Pérégrin rentre chez lui, pour rêver à tout ce qu'il éprouve: livré à lui-même, il ſe cherche, s'agite, ſe tourmente; il brûle...... C'en eſt fait, il n'eſt plus inſenſible; il forme cent projets, que le même inſtant voit naître & ſe détruire; il ſe connoît enfin; ſon cœur eſt vaincu par l'amour, il lui paye à ſon tour le tribut que lui doivent tous les mortels; il eſt ſoumis à ſon empire.

On n'eſt pas plutôt amoureux, qu'il faut avoir un confident de ſes peines; c'eſt la premiere imprudence dont on ſe rend coupable. Dans le nombre de ſes amis, c'eſt Agathès que Pérégrin choiſit pour être le dépoſitaire de ſes penſées.

» Non, lui dit-il, jamais la Nature » n'a rien formé de ſi parfait & de ſi

» beau ; tout me séduit en elle : depuis
» que mes regards ont fixé ses traits,
» depuis que j'ai détaillé ses graces, je
» ne suis plus le même ; je souffre, je
» languis, j'espere, je tremble, je me
» désole, & mon cœur, autrefois si froid,
» si fier, si tranquille, malgré moi se
» remplit d'amertume. Mais, mon ami,
» si c'est-là de l'amour, vois avec quelle
» barbarie ce Dieu cruel se venge de ma
» résistance. Cette Beauté si rare & si
» touchante, qui, peut-être un jour
» vaincue par mes soins, auroit été sen-
» sible, est fille d'Angiolo ; une haine
» ancienne & constante divise nos fa-
» milles, & je perds, dès le premier
» moment, le plus léger espoir de la
» posséder jamais «.

Agathès le rassure ; il lui rappelle que souvent l'amour a été le conciliateur des querelles les plus invétérées ; s'il est le Dieu du sentiment, il est aussi celui de l'espérance. Cette idée le console, & lui donne un nouveau courage. Livré à de nouvelles recherches, il apprend que celle qu'il aime s'appelle Genievre : maintes & maintes fois il passe & repasse sous ses fenêtres, la voit une seule fois par hasard, & se croit heureux.

Il y avoit à Ferrare une vieille femme qui avoit élevé Pérégrin ; elle ſe nommoit Violante, & demeuroit dans une petite maiſon voiſine de celle de Genievre. Elle vivoit d'un petit trafic de gazes, de rubans, de ce que nos Dames en France appellent *des chiffons*, qui lui donnoit entrée dans preſque toutes les maiſons de la Ville. Pérégrin court chez elle, & n'héſite point à lui confier ſon amour & ſes peines. D'abord, malgré l'envie qu'elle a de lui être utile, elle n'oſe ſe flatter de pouvoir lui rendre aucun ſervice, à cauſe du haut lignage du pere, de la ſévérité inexprimable de la mere, & de la vertu de Genievre ; elle aſſure que tous ſes efforts ſeront ſans ſuccès, que toute démarche ſera dangereuſe : mais enfin, attendrie ſur le ſort de ſon Eleve, ſur les maux auxquels il eſt en proie, elle s'engage & promet de ſervir ſa flamme. Elle fait écrire à Pérégrin une lettre, & ſe charge de la faire lire à Genievre ; toutefois elle exige que dans cette lettre il ne parle que de ſon amour, & qu'il évite également de ſe nommer & de ſe faire connoître : cette retenue importe à la réuſſite de ſon projet. Pérégrin s'en afflige, il héſite..... Mais le déſir

& l'espoir, qui rendent les Amans si souples & si soumis, fait qu'enfin, comme les autres, il ne résiste plus & se voue à l'obéissance.

Nous ne rapporterons point cette lettre, elle ne présente rien de piquant ; il suffit d'en indiquer le sens. C'est à sa lettre même que Pérégrin parle ; il lui confie le soin de peindre à son Amante la violence & l'étendue de sa flamme, & lui dit que si elle est assez malheureuse pour être mal accueillie de sa Belle, & n'être pas lue par elle avec quelque sensibilité, il mourra de douleur. Il la termine en lui commandant d'aller trouver celle à qui pour jamais il a donné son cœur, & de revenir bien vîte. En voici les derniers mots :

Féale Secrétaire, accomplis ta commission, ainsi que de ton accoutumée œuvre & singuliere industrie : exercite ton esperit, & prestement retournes.

Violante prend la lettre, & se rend chez Genievre. Après quelques propos vagues, se voyant seules l'une & l'autre, Violante lui dit qu'elle a un grand secret à lui confier, & qu'elle compte assez sur sa discrétion, pour être sûre qu'elle n'en ouvrira la bouche à per-

ſonne. Enſuite elle feint de ſe repentir de ſon indiſcrétion, & de prendre la réſolution de ne plus rien dire. Genievre, dont la curioſité s'excite, la pre[illegible] Violante ſe défend. Genievre inſiſt[illegible] & la vieille, affectant de ne pouvoir [illegible]ſiſter à l'extrême amitié qu'elle a pour elle, conſent enfin à rompre le ſilence. Elle lui raconte qu'étant le matin à l'Egliſe & dévotement occupée à ſes oraiſons, elle a trouvé près d'elle cette lettre (qu'elle lui préſente), que ſon premier mouvement avoit été de s'écrier & de la montrer à tous ceux qui étoient préſens, & de marquer tout ſon reſſentiment d'une pareille témérité; mais que par charité, & ſongeant à tout le mal qui pouvoit rejaillir ſur celui qui avoit commis cette imprudence, elle avoit préféré de ſe taire, faiſant à Dieu le ſacrifice de ſon juſte courroux, perſuadée d'ailleurs qu'à ſon âge ce n'étoit pas à elle que pouvoit s'adreſſer une lettre amoureuſe; mais que malgré cela elle voudroit bien qu'on lui donnât des conſeils ſur ce qui lui reſte à faire dans cette conjoncture ſi délicate. En conſéquence, elle prie Genievre de l'éclairer ſur la conduite qu'elle doit tenir; &, pour être

plus sûre des moyens qu'elle la prie de lui enseigner, elle l'invite à prendre la lettre, & à la lire attentivement. Genievre, flattée de cette marque de confiance, entraînée par son amour-propre qui s'enorgueillit d'être consultée à l'âge de seize ans dans une affaire aussi sérieuse, y consent, & prend la lettre. Mais comme le temps la presse, & qu'elle craint que sa mere ne s'étonne de les voir si longtemps causer ensemble, elle la congédie, en la priant de repasser le lendemain : en la quittant, elle l'invite sur-tout à faire tous ses efforts pour découvrir l'auteur de la lettre, afin de mieux juger de ses intentions, & de le punir, s'il est nécessaire, de sa hardiesse d'une maniere éclatante.

Violante partie, Genievre, retirée seule dans sa chambre, ouvre la lettre, la lit & relit plusieurs fois : d'abord elle s'enflamme de colere, ensuite elle s'intéresse, elle s'attendrit enfin en voyant avec quelle force & quelle sensibilité le plus ardent amour y est exprimé; son sentiment n'est plus de punir le coupable : » Heureuse, » s'écrie-t-elle en soupirant, celle qui » est si tendrement aimée! peut-on être » si cruelle que de laisser mourir dans les

» regrets & la douleur un homme qui
» paroît si fortement épris ? Eh ! lorsqu'on
» lit les tendres expressions de tout ce
» qu'il éprouve, comment ne pas s'attendrir
» soi-même « ?

Violante, exacte au rendez-vous, dès le lendemain va trouver Genievre. Elles ne furent pas plutôt seules, que celle-ci lui dit : = Ma chere Violante, *les péchés sans malignes volunté, sont dignes de pardon* ; ne t'offense point de cette lettre, celui qui l'a écrite est dans un tel état de souffrance, qu'il faut lui pardonner d'avoir cherché le moyen de soulager ses peines ; il seroit inhumain de vouloir l'en punir. Si celle pour qui cette lettre si tendre & si passionnée est faite, l'avoit reçue, crois-moi, ma chere, elle ne s'en plaindroit pas. Mais, dis-moi, as-tu fait des recherches ? sais-tu qui l'a écrite ?.... A ce peu de mots, Violante juge aisément de l'effet qu'elle à produit sur Genievre ; elle prend un air triste, laisse échapper un grand soupir, & fait assez connoître qu'elle en est instruite. La curiosité de Geniévre s'accroît ; elle brûle moins de savoir quel est l'objet aimé, que de connoître celui qui aime & qui s'exprime avec tant d'ardeur. Elle inter-

roge Violante, qui, plus elle eſt preſſée, plus elle s'obſtine au ſilence; & cette réſiſtance échauffe encore les déſirs de Genievre, qui ne ſe méfioit pas que c'étoit un piége qu'on lui tendoit.

Entre ces contrariétés (dit le Traducteur) *croiſſoit le deſir de Genievre de ſavoir ce que meilleur lui étoit ignorer.*

Enfin, Violante paroît céder à ſes inſtances. O ma chere enfant! lui dit-elle, on ne peut être trop circonſpect à confier ſes ſecrets & à bien choiſir ceux à qui la néceſſité nous force d'ouvrir notre cœur; ſouvent un confident rit de nos foibleſſes, au lieu de nous conſoler de nos peines. Genievre la raſſure, & lui promet un ſecret inviolable. Violante la prend dans ſes bras, la ſerre tendrement, l'embraſſe, & lui dit (1):

= Aimable enfant, je ſais combien ton cœur eſt rempli de vertus, combien ton ame eſt douée de ſageſſe; ne crois pas que je me prêtaſſe jamais à détruire chez toi ces précieux germes du vrai bonheur. Mais en même-temps, on ne t'a point prêché

(1) Pour nous conformer au Texte, nous allons laiſſer parler les Interlocuteurs.

cette sévérité dure & inflexible qui peut causer la mort, ou réduire une ame délicate & sensible au plus affreux désespoir. Notre sexe ne doit point être cruel & barbare ; il est fait pour céder aux impressions douces de la compassion & du tendre intérêt, pour essuyer avec complaisance les larmes que nous faisons répandre, pour partager enfin les sentimens que nos attraits font naître. Que serviroit d'être belle, si l'on devoit être insensible? Hélas! si, toujours armées d'une inhumaine rigueur, nous repoussions les traits qui viennent blesser notre ame, si nous évitions sans cesse les soins de ceux que l'amour, la nature & nos charmes rendent nos esclaves; que deviendroit le monde? ... La lettre que vous avez lue est de l'Amant le plus soumis, le plus respectueux, le plus tendre que jamais le Ciel ait fait naître; & quand je songe aux tourmens affreux qui le déchirent, mes yeux malgré moi se remplissent de larmes, je m'attendris, je gémis sur sa destinée, & je tremble à chaque instant d'apprendre que ses longues souffrances ont terminé sa vie. = Dieux! vous m'attendrissez moi-même : quel est donc celui que l'amour a rendu si malheureux? = C'est .... l'auteur de la lettre. = Son nom ?

nom? = Ah! je n'ose. = Aurois-tu quelque défiance? = Non, mais je crains. = Quoi! ne suis-je pas ton amie? = Si vous l'étiez moins, aurois-je tant parlé? = Hé bien! qui t'arrête, acheve. = Vous l'exigez? = Je t'en conjure.... C'est?.... = C'est Pérégrin, fils d'Antonio. = Ciel! & comment s'est-il fait connoître? = Le voici: instruit que cette lettre, trouvée dans mon oratoire, étoit tombée entre mes mains, il est venu me trouver, avec l'air le plus abattu, le plus inquiet, & paroissant plongé dans une extrême douleur. Je lui en demande la cause; il veut répondre, mais sa parole expire sur ses lévres & se perd avec ses sanglots. Je le calme; il s'appaise, & m'avoue enfin qu'il brûle d'un feu que rien ne pourra jamais éteindre. Curieuse de connoître l'objet d'une si belle flamme, je l'interroge, il se tait; j'insiste, il hésite; je le presse, il tremble; je le presse encore.... Eh! quelle autre, me dit-il, que l'incomparable Genievre exciteroit tant d'ardeur? Oui, c'est elle qui regne pour jamais sur mon ame; je lui ai consacré tous les instans de ma vie .... & si j'osois me flatter que, sensible à mes feux, un doux hymen, un jour .... Mais non .... elle rejettera mes hommages, elle méprisera mon amour,

elle se défendra d'un penchant qu'elle inspire.... Ah ! ses refus vont me causer la mort.

A ces mots, Genievre, surprise, interdite, baisse les yeux .... & dit d'une voix basse & tremblante : = Quoi ! c'est de moi que Pérégrin est amoureux ? = De vous même. = Rien n'égale mon étonnement, son nom m'est à peine connu. = Ses yeux ont rencontré les vôtres, il n'en faut pas davantage. = Quoi ! pour un regard ? = D'un mot vous pouvez le rappeler à la vie. = A la vie ! il est donc bien malade ? = Un rien peut le guérir. = Et comment ? = Répondez à cette lettre, c'est à vous qu'elle est adressée, vous n'en doutez plus ; qu'il connoisse l'impression qu'a faite sur vous l'aveu d'une flamme si pure. = Y pensez-vous, Violante, écrit-on à ceux que l'on ne connoît pas ? = Laisse-t-on périr ceux qui nous aiment ? = Non ; mais s'il m'eût sincérement aimée, il eût employé d'autres moyens pour se faire entendre. = Que dites-vous Genievre ? comptez-vous pour rien la crainte qu'il avoit de vous déplaire ? Ah ! je le vois, vous êtes insensible, & vous allez être cruelle. = Que tu es peu sensée toi-même, Violante, avec ces reproches. Ne doit-on pas être en garde

contre l'amour ? Songe à tous les maux qu'il a causés, à toutes les infortunées qu'il a faites, aux victimes malheureuses & sans nombre des flatteries & des promesses des hommes. Non, non, je veux les fuir ; jeune & sans expérience, ignorant toutes les ruses des Amans, Dieux ! quel seroit mon sort, si j'allois m'exposer à des tourmens cruels ? = Ah ! mon enfant, je le vois, on vous a peint ce tendre attachement, cette douce simpathie qui réunit deux ames également sensibles, comme un lien perfide & dangereux, comme la source de tous les malheurs ensemble, & l'on ne vous a rien dit de ses plaisirs. = Eh ! quels sont-ils auprès des dangers auxquels il expose ? Oui, je crains les Amans ; un désir les enflamme, mais un moment les éloigne ; & telle est la fatalité qui les accompagne, qu'ils cessent d'être heureux dès l'instant même où nous sacrifions tout à leur bonheur. = S'il est un homme au monde fait pour éteindre ces préjugés funestes, c'est celui que l'amour enchaîne à vos pieds : pour être aimé de vous, il peut tout entreprendre ; pour vous obéir, il n'a plus de volonté ; sa vie, sa mort, sont dans vos mains ; un mot, un regard va déci-

der de son sort.... Ah! Genievre, l'Amour, en vous formant si parfaite & si belle, vous destinoit à son empire; lui résister, c'est être ingrate; le mépriser, c'est être injuste. = Qui vous a dit que je méprisois l'amour? Ne sais-je pas que chacun lui doit au moins une offrande? Non, ce sont les Amans que je crains, & je ne veux point d'un attachement dont j'aurois à rougir. Si Pérégrin a pour moi les sentimens qu'il fait paroître, s'il aspire à me rendre sensible, qu'il voye mes parens, je veux bien le permettre; mais c'est d'eux seuls qu'il peut obtenir ma main.... O! ma chere Violante,... je ne puis que lui donner mon cœur. = Ciel! qu'exigez-vous? = Comment? = Tout seroit perdu. = Que voulez-vous dire? = Ignorez-vous, oubliez-vous la division, la haine qui régne entre vos familles? = Eh! que sait-on? la haine peut-être fera place à l'amour (1).

Violante insiste pour avoir une réponse. Genievre s'y refuse. La vieille alors lui présente une autre moyen de satisfaire Pé-

(1) Nous nous sommes un peu étendus sur ce Dialogue, que nous avons rapporté, pour ainsi dire, mot à mot, avec la seule différence de l'ancien au nouveau style; mais il nous a paru intéressant de faire connoître le ton du premier Ouvrage de ce genre.

régrin: sa maison est contigüe à la sienne, il seroit possible qu'ils se vissent le soir dans un petit bois écarté, auquel aboutit l'un & l'autre jardin ; elle lui dit que Pérégrin, conduit par elle dans ce lieu de délices, y tomberoit à ses pieds, & lui renouvelleroit ses sermens. Genievre rejette encore ce conseil pernicieux, & pour appuyer son refus, cite vingt exemples au moins, pris dans la Fable & dans l'Histoire, pour prouver que le malheur est toujours la suite d'une flamme imprudente. Violante y répond par autant de citations, pour peindre les charmes de l'amour & les plaisirs des Amans. Nous n'en rapporterons aucune, parce qu'aucun de ces traits n'est agréable. Ce long entretien finit par ces mots, que Genievre adresse à Violante, après lui avoir dit d'engager Pérégrin à prendre courage, & de l'assurer que ce n'est qu'à force de patience, de combats, de travaux & de persévérance, que l'on arrive au vrai bonheur.

A fort combattant y a grande apparence de victoire : allez en paix, & que vous conduise notre Seigneur.

On croit bien que Pérégrin étoit dans l'impatience la plus vive de revoir Vio-

lante; une douce espérance flattoit son ame, & l'aidoit à supporter ses peines & à dévorer ses inquiétudes : mais lorsqu'il eut appris le refus absolu que Genievre avoit fait de lui répondre, il se livra à la fureur, & passa rapidement au désespoir. Violante, qui l'avoit prévu, avoit tout préparé pour en arrêter les progrès. Elle lui dit qu'elle a engagé Astane, Servante de Genievre, à venir la voir le lendemain, qu'il faut qu'il écrive une seconde lettre, & que tous deux réunis la presseront de la lui remettre.

Pérégrin se rend à ce conseil, qui lui laisse encore une lueur d'espérance; il vient à l'heure marquée chez Violante, y trouve Astane, & l'engage à remettre à Genievre une lettre qu'il lui présente. Il s'attendoit bien qu'elle s'en défendroit, témoigneroit mille craintes, opposeroit des scrupules; mais un présent qu'il lui avoit destiné fit tout évanouir. Retournée près de Genievre, elle commença par lui dire qu'elle étoit résolue à quitter son service. Genievre s'en étonne, s'en afflige même, & lui en demande la cause : mais Astane, peu décidée encore sur ce qu'elle doit dire, emploie tant de détours & d'ambiguités, s'explique si longuement & si

confusément, que l'Auteur, sans s'en appercevoir, fait de lui-même une juste critique, en faisant dire par Genievre, à Astane, qu'elle auroit plutôt fait le récit de tout ce qui se passa au siége de Troie, qui dura dix ans, que de raconter ce qu'elle dit lui être arrivé dans un quart d'heure.

Astane enfin abandonne les détours, & dit tout simplement à Genievre, que Pérégrin, qu'elle a vu le matin chez une de ses cousines, a voulu la forcer de lui rendre une lettre, & qu'elle a vainement essayé de s'en défendre; qu'obligée de s'en charger, pour éviter les menaces qu'il lui avoit faites, elle l'avoit prise, mais qu'elle l'avoit glissée adroitement derriere le banc sur lequel elle étoit assise, & l'y avoit laissée. Genievre lui reproche cette imprudence, dévoile toutes ses craintes que la lettre ne soit trouvée par quelqu'un qui s'empressera de tout découvrir : elle peut être compromise dans une affaire dont tout le blâme va rejaillir sur elle, sans qu'elle y ait aucune part; elle tremble des suites que doit avoir cette maladresse, & montre assez par-là combien elle eût été flattée de la recevoir. Astane, paroissant entrer dans sa peine, pour la tirer de cet embarras, propose de retourner bien vîte chez

sa prétendue cousine, en reçoit l'ordre, sort à l'instant, & rentre le moment d'après avec la lettre, qui, dans la vérité, n'étoit pas sortie de sa poche. Quand elle arriva, Genievre étoit avec Anastasie sa mere; mais un coup d'œil d'Astane la tranquillise, & la contrainte où elle est pour le moment, ne fait qu'ajouter à son impatience. Enfin la lettre lui est remise : elle la lit avec moins d'empressement peut-être que d'amour; & après avoir long-temps réfléchi, elle se persuade que ce seroit une incivilité que de ne pas y répondre. C'est ainsi que son cœur, auquel elle ne commande plus, lui fait un devoir d'une chose que sa raison condamne. Elle écrit, & mande à Pérégrin, que si jamais elle se laisse aller aux impressions de l'amour, lui seul aura la préférence; mais que jusqu'à présent son cœur est muet encore. Astane est chargée de porter cette réponse à Pérégrin, & lui dit en la lui donnant : *Qu'elle prie Dieu qu'elle* (la lettre) *soit principe de vrai amour.*

Nouvelle lettre de Pérégrin, dans laquelle il demande à Genievre, avec les plus fortes instances, de lui permettre de la voir. Pour toute réponse, il reçoit une petite boîte, dans laquelle étoit enfermé

un lézard vivant, portant à son cou une branche de lierre, & ces mots écrits :

Apprends la voie, prudence gouverne, le temps tout amene.

L'obscurité de ces paroles n'effraie point Pérégrin ; il se persuade au contraire qu'elles renferment un sens caché qui doit lui indiquer les moyens de voir Genievre. Plein de cette idée, & uniquement occupé d'elle, il rode autour de la maison d'Angiolo, en examine attentivement toutes les issues, suit exactement les murs qui en forment l'enceinte, & découvre enfin un endroit couvert de lierre, près d'un petit bâtiment écarté, dont une porte peu fréquentée donnoit dans une ruelle où presque jamais on ne passoit.

L'énigme est bien-tôt expliquée. Pérégrin imagine que c'est là le lieu que Genievre a choisi pour leur entrevue, & se confirme bien autrement dans sa pensée, lors qu'Astane, qu'il rencontre & qu'il instruit de ce qui s'est passé, lui apprend à son tour que ce petit bâtiment est celui où l'on fait la lessive, & que ce soir même Genievre & elle y resteront jusqu'à la moitié de la nuit au moins. Astane, recompensée largement de cet important

avis, permet qu'il ſe rende à minuit près de la porte qui donne dans la ruelle, & lui promet de trouver un prétexte pour la lui ouvrir, & lui donner par-là les moyens de voir celle qu'il aime, & de tomber à ſes pieds.

Les choſes ainſi convenues, Pérégrin va rêver au bonheur qu'il attend, & compter les heures qui doivent s'écouler encore avant qu'il touche au moment qui va combler tous ſes déſirs. Mais bientôt l'impatience l'accable; le ſoleil n'a jamais été ſi long-temps à terminer ſon cours; la nuit n'arrive point. Il lui ſemble que tout eſt immobile dans la Nature, & cette immobilité le déſeſpére. Il croit enfin hâter cette marche lente & l'inſtant de ſon bonheur, en devançant l'heure du rendez-vous. Dix heures n'étoient pas encore ſonnées, qu'il eſt déjà dans l'endroit indiqué. Plus près de celle qu'il adore, ſon impatience ſe calme, ſon humeur ſe diſſipe; il attend ſans ſouffrir & ſans ſe plaindre. Mais tout à coup une autre frayeur vient le ſaiſir. S'il alloit paſſer quelqu'un dans ce lieu, le haſard eſt quelquefois ſi contraire aux Amans; s'il étoit reconnu.... Dieux! il compromettroit Genievre & ſon amour. D'un autre

côté, quitter cet endroit plein de charmes, pour y revenir ensuite, c'est l'exposer d'une autre maniere.... Il prend le parti de se tapir près de la porte, & de se cacher dans une grande touffe d'herbes, qu'il regarde comme un abri salutaire.

Astane cependant étoit à son ouvrage, & ne présumant pas que Pérégrin se fût rendu si-tôt à l'endroit indiqué, jeta par la fenêtre un plein vase de lessive chaude, qui précisément tomba sur notre Amant, & le mouilla jusqu'aux os. Son premier mouvement est de crier & de se plainde; Astane d'en rire, de s'excuser, & de lui promettre un prompt secours. Pérégrin, en se débattant & se secouant, veut se lever de l'endroit où il étoit; mais le pied lui manque, & il tombe sur une touffe d'orties qui lui couvrent d'ampoules le visage & les mains. Ses cris redoublent, & font la cause d'un événement bien triste, qui fit évanouir tous ses projets.

Un jeune homme, amoureux d'une veuve charmante, & qui n'étoit rien moins que cruelle à son égard, avoit été surpris au rendez-vous chez elle par un autre Amant bien moins favorisé. De là, combat entre eux. L'Amant heureux est

tué ; l'autre fuit & ſe cache. La nouvelle de cet événement s'étoit répandue dans la Ville, & le Guet étoit à la recherche du meurtrier, que l'on ne connoiſſoit pas encore, & que la Dame avoit eu la générosité de ne pas nommer. Dans le moment où Pérégrin ſe plaint d'être ſi complétement arroſé, & des démangeaiſons inſupportables que les orties lui cauſent ; tandis qu'Aſtane, éclatant de rire, lui exprime tous ſes regrets, & l'aſſure qu'il ſera dédommagé, le Guet, attiré par le bruit, à qui cette ruelle écartée paroît ſuſpecte, avance, voit un homme ſortant d'une grande touſſe d'herbes, & s'en ſaiſit. Pérégrin ſurpris ne ſait que répondre. On lui demande ce qu'il fait en ce lieu, dans le milieu de la nuit, quel eſt ſon deſſein, ce qu'il cherche, ſon nom, ſa demeure, &c. Mais il ſent combien il ſeroit dangereux de ſatisfaire à toutes ces queſtions : il veut équivoquer. On le preſſe, il s'embarraſſe ; ſon trouble augmente les ſoupçons ; on l'emmene, & au lieu de jouir aux pieds de Genievre d'un bonheur ſi déſiré, c'eſt dans un noir cachot qu'il va paſſer les reſtes d'une nuit qui lui promettoit tant de délices.

Dès le lendemain, Pérégrin paroît devant le Juge, que le Romancier nomme *le Monarque*. Le pere du mort s'y présente, &, dans un très-long discours, porte son accusation contre le prisonnier, sans le connoître. Pérégrin, instruit seulement alors & par ce plaidoyer, du crime dont on l'accuse, & dont il sait bien qu'il n'est point coupable, ne doute pas qu'il ne se justifie : c'est ce qu'il entreprend par un discours au moins aussi long, & plus fastidieux encore que l'autre. Mais on le presse de répondre, & de donner à connoître le motif qu'il avoit eu de se tenir à heure indue dans la ruelle & caché dans des herbes ; & sur ce chapitre rien ne peut le décider à rompre un silence qu'on regarde comme une conviction. Le Juge lui-même, entraîné par cette obstination, que chacun exagere & interprete contre l'accusé, étoit prêt à le condamner, moins cependant par son impulsion naturelle, que pour céder aux instances de l'accusateur & aux cris du peuple, qui sont toujours la suite de cette espece d'effervescence qui lui-est propre sans doute dans tous les pays.

Au moment où le Jugement alloit être prononcé, on voit entrer dans la salle un

jeune homme qui s'avance avec fierté, attire tous les regards, se fait prêter silence, & finit par s'accuser lui-même d'être l'auteur du meurtre que l'on cherche à punir. Cet événement, aussi étrange qu'inattendu, cause une grande surprise; mais elle augmente bien davantage, en voyant venir de l'autre bout de la salle une femme qui perce la foule, arrive jusqu'au Juge, & d'un ton ferme & fier, lui dit, que celui qui vient de s'accuser est ou un imposteur ou un fou, qu'elle seule a commis le crime; mais qu'insultée dans son honneur, & violemment pressée par celui qui vouloit le lui ravir, elle n'a pu le conserver qu'en cherchant à lui donner la mort, & que malheureusement les coups qu'elle lui a portés n'ont été que trop sûrs. Elle raconte une partie de ce qui s'est passé, ajoute des circonstances imaginées, mais nécessaires à l'appui de son systême, & finit par défier le Juge de la punir d'un malheur qui n'a de principe que dans la défense de ce qu'elle avoit de plus cher au monde. L'étonnement s'empare de tous les esprits, le Juge lui-même est interdit, & ne trouve dans aucun Code qu'on ait prévu le cas dans lequel la cause se présente. Le jeune homme

veut répliquer; la Dame lui impose fiérement silence, & presse le Juge de prononcer. Un murmure confus s'éleve dans toute la salle. Le Juge se recueille, s'examine, & ne sait à quoi se résoudre. Un silence général succede au tumulte: on attend, on écoute, & le Juge enfin se décide à renvoyer Pérégrin comme innocent, le jeune homme comme fou, & à absoudre la jeune veuve d'un meurtre qu'on ne pouvoit imputer qu'à sa vertu.

C'est ainsi, ajoute le Romancier, que de tous les temps les Juges ont connu ou cru connoître la vérité. Les voûtes retentissent des applaudissemens que l'on donne à un Jugement si sage, qui, à la gloire de celui qui vient de le rendre, est aussi-tôt inscrit dans les fastes de la Justice; & chacun se retire émerveillé. Mais le peuple est à peine écarté, que le jeune homme, pétrifié de tout ce qu'il vient d'entendre, & ne concevant rien à la conduite de cette femme qu'il avoit réellement privée de son Amant aimé, s'approche d'elle en tremblant, ose à peine lever les yeux sur elle, & lui dit: Quoi! c'est vous qui venez ici prendre ma défense, vous qui cherchez à m'arracher au supplice, en vous exposant à la mort?...

Non, répond elle, je n'avois rien à craindre, j'avois un moyen de braver la Loi même; mais toi, en avouant ton crime, tu ne pouvois te soustraire à la juste peine qui en alloit être la suite. Tu m'as ravi mon Amant... je te sauve la vie... apprends à me connoître. Tu m'as aimée, tu n'as pu supporter la préférence que mon penchant donnoit à ton rival; je n'ai vu dans ton crime que le motif qui te l'a fait commettre, & ce motif, à mes yeux, étoit ton excuse.

Après avoir admiré cette magnanimité dont on ne trouveroit peut-être pas deux exemples, revenons à notre Histoire.

Pérégrin, sorti d'un si grand péril, fit de longues lamentations sur les événemens de la vie, & sur les injustices auxquelles les hommes sont exposés sous le voile de la Justice même. Un peu remis de ses piqûres, il va trouver Astane, bien résolu de la gronder de sa maladresse & de son étourderie; mais en la voyant il ne put lui parler que de Genievre. Il insiste pour un nouveau rendez-vous: beaucoup de mesures sont prises, mais elles sont toutes traversées. Il s'imagine enfin de se travestir en pauvre, & , sous ce déguisement, se présente à la porte de Genievre: mais ce n'est ni elle ni

Astane qui la lui ouvre, c'est Anastasie, qui le reçoit très-mal & le menace de lâcher les chiens sur lui, s'il ne se retire à l'instant. Heureusement qu'averti par le bruit, Genievre met la tête à la fenêtre, & reconnoît Pérégrin. Elle accourt au plus vîte, & presse sa mere de traiter avec plus de bonté un pauvre qu'elle dit avoir rencontré plusieurs fois dans les Eglises, & qui n'a jamais manqué de prier Dieu pour elle. Anastasie s'appaise, & permet à Astane de lui donner quelques morceaux de pain. Pendant que cet ordre s'exécute, Anastasie sort avec sa fille : seul avec Astane, il apprend d'elle que le lendemain Genievre doit aller à confesse chez les Capucins ; que son Confesseur s'appelle Pere Dominique ; que c'est à lui de chercher à profiter de cet avis, & à en tirer, s'il est possible, quelque avantage.

Content de ce qu'il vient d'apprendre, Pérégrin va trouver Agathès, & ils cherchent ensemble les moyens de tirer parti de cette circonstance. Tous deux vont d'avance à l'Eglise, pour examiner ce qu'il seroit possible de faire : ils découvrent qu'entre le confessionnal & la muraille, il y a un petit espace où l'on

peut se placer sans être apperçu ; une fente même que le hasard ou le dessein ont faite dans la boiserie, donne l'espérance de pouvoir parler librement au Pénitent qui s'y place. Il ne leur en faut pas davantage : il est arrêté que Pérégrin s'y rendra avant que Genievre arrive, & que, dès qu'elle sera dans le confessionnal, Agathès cherchera quelque moyen d'en éloigner le Confesseur.

Tout réussit cette fois au gré de leur attente. Pérégrin se glisse contre la muraille, &, quoique fort mal à son aise, trouve ce lieu plein de charmes, puisqu'il espere y découvrir enfin à sa Belle l'amour dont il est consumé. Genievre arrive conduite par sa mere. Sa premiere oraison faite, elle se place au confessionnal, tandis qu'Anastasie se retire dans une Chapelle éloignée, & fait des vœux au Ciel pour la conservation de la vertu de sa fille. Pere Dominique averti, se rend au confessionnal, s'assied, bénit sa Pénitente, & se dispose à l'entendre. Dans ce moment, arrive Agathès avec précipitation ; il s'approche du Pere Dominique, l'appelle, lui fait mille excuses de l'interrompre, mais assure qu'il a quelque chose de très-urgent à

lui apprendre, & qui ne peut se différer.

Le Romancier remarque qu'en général il n'y a rien de si curieux qu'un Confesseur. Le Moine se leve donc, quitte Genievre en l'exhortant à s'occuper de quelques prieres, & dans un coin de l'Eglise va causer avec Agathès, qui, par mille absurdités qu'il invente & qu'il débite, le retient & l'amuse le plus qu'il lui est possible. Ces momens précieux ne sont pas négligés par Péré-grin; il éleve doucement la voix. Genievre est prête à s'effrayer, mais il se nomme, la rassure, & lui fait la peinture la plus touchante de tout ce qu'il sent pour elle. Genievre alloit répondre quand le Moine vint reprendre son poste. Mais on pense bien que la confession ne fut point telle qu'elle devoit être; Genievre, instruite qu'un tiers peut l'entendre, devient circonspecte: on dit tout à son Amant, exepté sa confession. Elle se retranche donc, n'accuse que quelques peccadilles; & le bon Dominique, enchanté de diriger une ame aussi pure, ne lui donne pour pénitence que de nourrir un pauvre Pélerin les vendredis de chaque semaine, pendant un mois, en

ajoutant que rien n'eſt plus agréable à Dieu que d'avoir pitié des maux d'autrui. Le Moine s'étant retiré, Anaſtaſie vient reprendre ſa fille, & la preſſe de rentrer à la maiſon, d'autant plus qu'ayant été interrompue par un importun, ſon abſence du logis à été bien plus longue qu'elle n'avoit compté, & que des affaires l'y rappellent. Genievre ne lui demande qu'un moment pour achever quelques prieres. Sous ce prétexte, ſe penchant vers l'endroit où Pérégrin eſt caché, elle lui avoue qu'elle n'eſt pas inſenſible à ſon amour, qu'elle conſent qu'il la recherche en mariage, & qu'elle lui fera connoître par Aſtane l'inſtant & les moyens de ſe revoir. Ces mots, qui font le bonheur de Pérégrin, étant achevés, Genievre ſe retire, & ſon Amant ne ſonge plus qu'à ſortir de ſa cachette, ſans être vu de perſonne.

Mais ce ne fut pas une choſe ſi facile; il ſembloit qu'un excès de dévotion s'étoit emparé, ce jour-là même, de tous les eſprits; l'Egliſe étoit continuellement fréquentée : ſi quatre perſonnes ſortoient, il en rentroit ſix; & depuis que Genievre avoit quitté le confeſſionnal, Pérégrin, qui s'y trouvoit fort mal

à son aise, n'osoit pourtant en sortir. Cependant le jour s'avançoit, & la nuit étoit déjà close, qu'il y avoit encore des pieux personnages dont Pérégrin maudissoit de bon cœur la dévotion si fatigante pour lui. Enfin tout le monde sortit, & il se trouva absolument seul dans l'Eglise. Il ne s'en fut pas plutôt assuré, qu'il se disposa à s'en aller lui-même : mais pendant le temps qu'avec le moins de bruit possible il se retire de sa pénible position, le Sacristain va fermer les portes. Déjà les clefs ont tourné trois fois dans les grosses serrures, & Pérégrin de s'inquiéter, & de craindre d'être forcé de passer le reste de la nuit en prieres. Il fait un violent effort pour quitter sa retraite au plus vîte ; mais le confessionnal qu'il pousse avec force, & qui sans doute tenoit peu à la muraille, se renverse avec un bruit épouvantable. Le vieux Sacristain se meurt de peur. Pérégrin, qui craint que cette boiserie ne l'écrase, s'éloigne avec vîtesse, & gagne la porte. Le Sacristain, qui le voit venir à lui, croit que c'est le Démon, ou quelque revenant qui fait tout ce vacarme, saute sur le goupillon, le trempe dans le Bénitier, & inonde Pérégrin,

qui fait d'inutiles efforts pour ouvrir la porte déjà fermée. Cependant le Sacristain, qui voit que le fantome ne cede point à ces *asperges*, se jette à genoux, &, le visage contre terre, lui demande grace, & commence à s'accuser de tous ses péchés, croyant toucher à son heure derniere. Pérégrin profite adroitement de sa peur, &, contrefaisant sa voix, lui dit : Je crois ton repentir sincere, je te pardonne; mais ouvre à l'instant cette porte, ou donne-m'en les clefs. Le pauvre Sacristain ne se le fait pas dire deux fois; il lui remet les clefs, & reste humblement à genoux, pendant que notre Amant s'ouvre un passage, presqu'aussi tremblant que celui qu'il avoit manqué faire périr de frayeur.

Genievre, en retournant chez elle, avoit fait part à sa mere de l'obligation où elle étoit de nourrir un pauvre quatre vendredis de suite; & Astane eut ordre d'avertir Pérégrin, afin qu'il vît s'il ne seroit pas possible de profiter de cette circonstance. Il étoit trop amoureux & trop contrarié dans ses amours, pour négliger la plus petite occasion de voir son aimable Maîtresse. Il imagine donc d'être le Mendiant choisi pour l'exécu-

tion de la pénitence de Genievre, &, le vendredi arrivé, il ne ſonge plus qu'à ſe déguiſer. Il fait ainſi la deſcription de ſon ajuſtement en gueux.

Je pris, dit-il, un habit de toile griſe, ſi déchiré, qu'il étoit impoſſible de ne pas s'y méprendre. Je me déchauſſai une jambe ſeulement, que je frottai ainſi que mes mains avec de l'eau-forte & du ſavon, de ſorte que ma peau étoit humide, luiſante & tendue, à tel point qu'elle me faiſoit beaucoup ſouffrir; une fauſſe barbe avec un chiffon ſur l'œil droit, changeoient entiérement mon viſage; mon chapeau, percé de vingt trous, étoit orné de coquilles & de petites images; & mon manteau, fait de toutes pieces, raſſembloit plus de couleurs que la plus riante prairie n'en peut offrir au printemps.

Sous cet habit dégoûtant, Pérégrin ſe rend à la porte de Genievre, ne doutant pas que ce ſtratagême ne lui ſoit favorable: mais quelle fut ſa ſurpriſe, quand il y trouva des concurrens, que le bruit de l'œuvre pie, commandée à Genievre, y attiroit comme lui! Il chercha vainement à les écarter; ils avoient pour eux la vérité, & n'offroient pas

moins de misere. Le point essentiel étoit alors de faire tomber sur lui le choix qu'on alloit faire. Anastasie les examinoit tous, essuyoit toutes leurs importunités, ne savoit à qui donner la préférence. Dans cet embarras, elle appelle Astane ; & l'espérance renaît dans le cœur du faux Mendiant. Il se flatte que dès qu'Astane le verra, il sera bientôt l'élu de cette troupe bizarre ; mais il avoit porté si loin la perfection de son déguisement, qu'Astane, qui le cherche par-tout, ne peut le reconnoître, &, dans cette incertitude, n'ose guider le choix d'Anastasie. Cependant cette longue indécision fatigue nos Mendians, qui, de l'impatience qu'ils font paroître, sont tout prêts à passer à l'insolence qui leur est propre : ils se serrent, se pressent, se poussent, se menacent, s'injurient ; & de tout cela, Pérégrin a sa part comme les autres. Les coups suivent de près les injures, & il se voit encore forcé d'entrer malgré lui dans ce combat étrange. A l'aide d'un bâton qu'il avoit à sa main, il tombe sur l'un & sur l'autre, & se fait à la fin un passage : mais on répond à son attaque en le frappant lui-même. Tel qui n'étoit venu qu'avec peine &

porté sur deux béquilles, se tient ferme sur ses jambes à l'approche du danger, & s'en sert très-librement pour fuir avec vîtesse : tel autre, manchot & qui paroissoit privé d'un ou de deux bras, les déploie avec une mâle vigueur, & distribue très-pesamment au moins autant de coups qu'il en reçoit. Enfin, la nécessité d'attaquer ou de se défendre, & le désir d'être préféré en éloignant ses rivaux, dévoile tous les secrets de cette troupe originale. Pérégrin saisit ce moment de trouble & de bataille pour arriver jusqu'à Astane, lui serre doucement la main, y joint un coup d'œil, se fait reconnoître, se voit à l'instant préféré, & est introduit dans la maison, dont on ferme la porte sur ce tas de coquins, qui se battent & s'échignent encore.

Pérégrin entré, Genievre s'empresse auprès de lui, & veut le servir elle-même, pour mieux remplir le devoir qui lui est prescrit : mais sa mere la reprend avec aigreur, & blâme hautement le Confesseur d'ordonner à sa Pénitente une chose aussi vile que de servir des Mendians. Genievre hasarde quelques représentations respectueuses à sa mere ; mais on ne lui répond que par l'ordre positif

& sévérement donné de monter à sa chambre, & de ne plus reparoître.

Pérégrin, au désespoir de perdre le fruit de cette tentative qui avoit manqué d'être si périlleuse, sort désolé, se promettant bien de renoncer à un amour si malheureux, si traversé, & qu'il lui étoit si difficile de faire connoître à celle qui le lui avoit inspiré. Plusieurs jours se passerent sans qu'il reparût. Genievre en fut surprise, & même affligée. Mais une nouvelle occasion de se revoir se présenta; Astane courut en instruire Pérégrin, & lui fit des reproches de son absence. Falloit-il davantage pour changer toutes ses résolutions? Le jour pris, l'heure marquée, les arrangemens convenus, il se déguise en homme de journée, & se rend par cette petite ruelle qui avoit manqué de lui être si funeste, à la petite porte, que cette fois Astane avoit promis d'être plus exacte à lui ouvrir. Tout s'exécute à point nommé. Cette petite maison contenoit au rez-dechaussée un grand cellier, duquel on descendoit dans un cave, où Angiolo, pere de Genievre, plaçoit les vins de choix. Pérégrin n'avoit point oublié qu'au dessus du cellier il y avoit une chambre

où d'ordinaire on faisoit la lessive. Cette maison, placée au bout du jardin, offroit à nos Amans un asile aussi sûr qu'il pouvoit l'être : tout réussit à merveilles. Angiolo & ses fils étoient à la promenade, Anastasie à l'Eglise, Astane faisoit le guet, & Pérégrin, aux pieds de la tendre Genievre, pouvoit enfin permettre à son cœur de s'épancher, demander compte à son Amante de tout ce qu'il avoit souffert pour elle, & lui jurer une ardeur qui devoit durer autant que sa vie. Dans de si doux momens on oublie toute la nature, le temps s'écoule avec une cruelle rapidité, & bien souvent ne laisse après lui que des regrets. Au moment où Genievre enfin commençoit à paroître sensible, où son Amant à ses genoux attendoit avec une tendre impatience l'aveu que sa bouche étoit prête à lui faire, Astane accourt avec la rapidité de l'éclair...... Fuyez, fuyez, ditelle, on vient à nous...... Angiolo, vos freres...... Dieux!...... tout est perdu...... Prononçant ces mots, elle court à la porte de la petite maison ; Pérégrin l'y joint avec autant de précipitation que de frayeur. Astane prend la clef, veut la placer dans la serrure ; sa main, que la

peur agite, manque l'ouverture : le danger s'augmente, Angiolo s'approchoit. Pérégrin prend la clef, & d'abord il réussit mieux qu'Astane ; mais mal-adroitement engagée, elle ne tourne point ; il emploie la vîtesse & la force, où il ne faut que du calme & de l'adresse : la clef se casse, & désormais tout espoir de fuir devient impossible. A ce coup inattendu, il n'est plus qu'un remede, c'est de cacher Pérégrin dans la cave ; moyen dangereux, mais unique : on l'emploie, & l'Amant disparoît. Deux minutes encore, & il eût été trop tard. Angiolo arrive avec ses fils. Genievre & Astane cachent leur émotion, se calment, ou plutôt se composent. Cependant Angiolo si près de cette cave qu'il a remplie de vins choisis, veut y descendre, pour s'assurer si tout est en bon état. La terreur de Genievre est au comble ; pour le coup tout va se découvrir : que dire ? que faire ? Astane frémit ; mais Pérégrin souffroit bien plus encore.

Nous n'oserions pas mettre la réflexion suivante, si elle n'étoit pas mot à mot dans le texte.

En amour, dit le Romancier, l'adresse

des femmes est inépuisable ; leur présence d'esprit ne peut ni s'exprimer ni se concevoir, & sait écarter tous les dangers. Astane dit à Angiolo, qu'il n'est pas seul à penser à la conservation de ses vins ; qu'elle-même, sachant combien il y est attaché, & voulant lui donner une preuve de son zele, avoit commencé à nettoyer cette cave ; mais que, s'étant trouvée fatiguée & ne pouvant à elle seule finir cet ouvrage, elle a pris avec elle un homme de peine, qui balaye, range, & met tout dans le plus grand ordre. Angiolo approuve Astane, & la remercie de son attention. Cette ruse, qui réussit, rend à Genievre un calme que la peur la mieux fondée avoit éloigné d'elle. On entre dans la cave, on s'arrête à voir travailler l'homme de peine, &, content de son intelligence & de son activité, on se décide à l'employer plusieurs jours dans la maison à différens ouvrages. Intérieurement Pérégrin bénit ces dispositions. C'est ainsi que du plus grand péril, notre Amant voit naître pour lui l'espoir du plus grand bonheur. Cependant Genievre n'étoit pas encore bien remise de ses craintes ; toujours tremblante, elle appréhende qu'on ne

reconnoiſſe enfin ſon Amant ; ſon trouble augmente par ces réflexions ; elle commence à le plaindre de tous les dangers auxquels il s'expoſe pour elle. Etre plaint de ſa Belle, c'eſt être ſûr d'en être bientôt aimé.

L'ouvrage de la cave achevé, on donne à boire & à manger à Pérégrin, que l'on ramene près de la maiſon, en lui recommandant de revenir le lendemain finir d'autres ouvrages. Pour prendre le rafraîchiſſement qu'Aſtane lui apprête, il ſe place par haſard dans la cour, ſur un banc qui ſe trouve immédiatement au deſſous de la fenêtre de Genievre. Rentrée dans ſa chambre pour ſe remettre de ſon trouble, elle croit devoir au moins charmer les peines & les ennuis de ſon Amant. Elle prend un luth, & lui fait rendre des ſons charmans, que ſa voix douce & flexible embellit encore.

On penſe bien que Pérégrin, attentif & charmé, ne perdit pas une parole, & nous les a conſervées : Voici à-peu-près le ſens qu'elles préſentoient :

Près de la tendre Philomele
L'autre jour un oiſeau charmant
Exprimoit ſon ardeur fidele,
Et lui juroit d'être conſtant.

Pour prix de sa flamme brûlante,
Il espéroit un doux retour,
Et dans les yeux de son Amante
Tout annonçoit le tendre amour.

Mais par les vents & par l'orage
Ces tendres Amans sont troublés ;
Forcés de quitter le bocage,
Ils se séparent désolés.

Mon ami, ne perds pas courage,
Dit Philomele à son Amant ;
Reviens demain sous ce feuillage,
Nous charmerons notre tourment.

Pérégrin comprit le sens de ces paroles, qui rendoient si bien tout ce qui venoit de se passer. Au comble de la joie, il sort, va languir jusqu'au lendemain dans les ennuis que cause l'absence de celle qu'on aime, & ne se soutient que par l'espérance de la revoir. Mais d'autres choses se passerent. Il arriva que Polixene, cousine d'Anastasie, fut attaquée le même soir d'une colique violente, qui fit trembler pour ses jours. Anastasie n'en est pas plutôt informée, qu'elle y court, & Genievre l'y accompagne. On s'empresse auprès de Polixene, tous les secours lui sont prodigués, & son état ne change point. Anastasie, forcée de revenir chez elle, veut au moins que sa fille reste

chez Polixene, & lui continue ses soins pendant la nuit. Péregrin, instruit de cet événement, reprend aussi-tôt ses habits de Mendiant, & se présente à la porte de Polixene; il demande l'aumône au portier, qui lui apprend que l'on est dans la douleur, & le fait mettre en prieres pour sa Maîtresse qui est bien mal. C'étoit précisément ce qu'espéroit Péregrin: il demande seulement qu'on le place dans un petit endroit, où pendant la nuit il puisse invoquer le Ciel de rendre la santé à cette charitable Dame. Le portier, vieux, dévot & superstitieux, croit assurer la guérison de Polixene en recevant ce pauvre, & le place dans un bûcher sous l'escalier, où celui-ci fait mine d'adresser ses vœux à tous les Saints. Le hasard veut qu'après quelques heures de souffrances, les douleurs aiguës disparoissent: Polixene se sent mieux, & bientôt n'a plus que le souvenir de ce qu'elle a souffert. Le portier s'empresse de dire à sa Maîtresse ce qu'il a fait, & de l'assurer qu'on ne doit ce changement, aussi heureux que subit, qu'aux prieres du bon pauvre. Polixene le croit, ou feint de le croire; elle ordonne qu'on le traite bien, & sur-tout qu'on ne le renvoie pas sans qu'elle lui ait parlé.

Genievre,

Genievre, qui, comme l'on sait, étoit restée chez Polixene, fut curieuse aussi de voir le pauvre : mais quelle surprise, quand elle vit que c'étoit son Amant ! Elle demanda à sa cousine la permission de causer avec lui ; & Polixene, qui ne voyoit aucun inconvénient, le lui permit, à condition cependant qu'elle ne lui parleroit que de sa fenêtre. On pense bien qu'il fut moins question entre eux de prieres que d'amour. Déjà ils se renouveloient tous les sermens de la veille, & prenoient des mesures pour se voir sans crainte & sans danger, lorsque Polixene, au moment où ils s'y attendoient le moins, les surprit, & entendit une partie de leur conversation. Elle en fit de vifs reproches à Genievre, qui se défendit assez mal, & cependant finit par obtenir de sa cousine l'assurance de n'en rien dire à sa mere. Mais le pauvre fut chassé honteusement, & l'on couvrit de reproches & d'injures celui que peu d'heures auparavant on regardoit comme un saint personnage, dont le Ciel écoutoit favorablement tous les vœux.

Cette disgrace affligea d'autant moins Pérégrin, que Genievre le rassura en lui faisant savoir que Polixene avoit promis

de garder fur cette aventure le plus exact filence. Il chercha d'autres moyens de pénétrer dans la maifon de Genievre: mais y être fous un déguifement quelconque, ne pouvoit pas le fatisfaire, parce qu'il n'en réfultoit pas moins pour lui l'impoffibilité d'être feul avec fon Amante, & de lui peindre, comme il le défiroit, tous les fentimens qu'il avoit pour elle. Et, d'un autre côté, comment entrer dans cette maifon fans être vu ; comment efpérer d'être avec Genievre, fans que l'on s'en doutât, & fans qu'on s'en apperçut ? C'étoit affurément là le point de la difficulté. L'Amour eft induftrieux, voici ce qu'il lui fit entreprendre.

Il conftruifit en carton une repréfentation de Sainte Catherine, de grandeur beaucoup plus qu'humaine, & ménagea une ouverture imperceptible & mafquée fous la draperie, par laquelle il pouvoit aifément fe cacher dans l'intérieur de la figure. Cet ouvrage ne fut pas plutôt achevé, qu'il en fit répandre le bruit dans toute la Ville par le fidele Agathès ; & tout le monde défira de le voir. Anaftafie ne fut pas la derniere à marquer fa curiofité : mais pour en détailler les perfections plus à fon aife, Aftane, que

l'on avoit miſe dans le ſecret, lui perſuada de prier la mere de Pérégrin de lui envoyer chez elle cette repréſentation pour un jour ſeulement. Le Romancier dit qu'à cauſe de la grande amitié qui régnoit entre elles, la mere de Pérégrin le promit & s'en fit un vrai plaiſir. Mais il avoit oublié ſans doute, qu'au commencement du Livre il avoit annoncé qu'il régnoit entre ces deux familles une haine ancienne & conſtante. Nous pourrions ne pas relever cette erreur; mais nous ſommes exacts, & nous ne nous permettons pas même de corriger ces irrégularités, qui contribuent à faire connoître combien il y avoit d'écarts & peu de méthode dans l'imagination bouillante & embrouillée des Ecrivains de ce ſiecle.

Pérégrin, inſtruit par Aſtane de la demande qu'Anaſtaſie devoit faire à ſa mere, pour mieux couvrir le ſtratagême qu'il prépare, feint d'aller paſſer deux jours à la campagne. C'eſt le moment de ſon abſence, que l'on croit réelle, qu'Anaſtaſie choiſit pour faire ſa demande : mais Camille, mere de Pérégrin, commence par le refuſer, dans la crainte que ſon fils abſent ne déſapprouvât cette complaiſance. Au contraire, lui répond-on, c'eſt une

raiſon de plus ; Pérégrin l'ignorera, & la figure ſera rentrée chez lui avant ſon retour. Camille ſe rend, & fixe le moment auquel elle fera transporter ce prétendu chef-d'œuvre chez Anaſtaſie. C'étoit tout ce que Pérégrin déſiroit. L'heure arrivée pour ſon départ, notre Amant ſe gliſſe dans l'intérieur de cette repréſentation, & on le tranſporte avec elle chez ſa belle Maîtreſſe. Il ſeroit impoſſible de rendre tout ce qu'il ſe promettoit de plaiſirs de cette invention ſinguliere. Il alloit ſe trouver près de Genievre, ſans que qui que ce ſoit pût le ſoupçonner. La nuit, tandis qu'on le ſuppoſera dans les bras du ſommeil, il lui ſera libre de jurer à ſes pieds un amour éternel. Nulle crainte ne viendra traverſer les aveux qu'il va lui faire, ni refroidir ceux qu'il oſe attendre d'elle. Le ſort enfin va ceſſer de lui être contraire, tout lui annonce un parfait bonheur. Mais toutes ces eſpérances n'étoient encore que des chimeres ; & cet artifice n'eut aucun ſuccès. A peine la fauſſe Catherine fut-elle arrivée chez Anaſtaſie, renfermant dans ſa capacité celui qui ne l'avoit inventée que pour cet uſage, que l'on rapporte à Anaſtaſie l'aîné de ſes fils, mourant & percé de

plusieurs coups d'épée qu'il s'étoit attirés dans une dispute avec des jeunes gens de son âge. Non-seulement la Sainte fut bientôt oubliée, mais on chercha à s'en débarrasser le plus promptement possible en la renvoyant chez la mere de Pérégrin: & celui-ci, toujours caché dans l'intérieur de la statue qu'il n'avoit pas encore quittée, fut trop heureux, dans cette circonstance, de s'en retourner avec elle.

Ce dernier coup manqué, voyant échouer ainsi toutes ses entreprises, Pérégrin perdoit absolument courage. Cependant, un jour qu'il promenoit ses ennuis hors les murs de la Ville, il remarqua dans un des fossés l'embouchure assez vaste de plusieurs égoûts, qui sans doute avoient leur principe dans les maisons de la Ville qui bordoient le rempart; il se rappele que celle de Genievre étoit de ce nombre : cette découverte ramena dans son cœur la joie & l'espérance. Il examine avec attention la direction que peuvent avoir ces égoûts, reconnoît celui qui doit rendre à la maison d'Angiolo, se rappele qu'en effet il en a vu un qui aboutissoit dans le cellier qui communique à cette cave où la nécessité le contraignit à se réfugier un jour. C'en est assez; il forme à l'instant le

projet de suivre cette voie dès la nuit suivante, & se flatte enfin d'arriver jusqu'à Genievre. La nuit venue & parfaitement fermée, il sort de chez lui enveloppé de haillons, que le souterrain qu'il doit traverser rend nécessaires; une lanterne sourde est son guide : la peur d'être découvert le fait hésiter; mais l'espoir de réussir l'enhardit. Arrivé vers le lieu qu'il a remarqué pour être l'ouverture de l'égoût, il y entre, non sans beaucoup de peine; le terrein mou & fangeux lui fait craindre à chaque instant de ne pouvoir en franchir l'entrée; sa persévérance, ses efforts, son adresse, triomphent de tous les obstacles. Il en a déjà parcouru la plus grande partie, quand il rencontre une pierre qui le fait broncher; il perd un moment l'équilibre, & ne le retrouve qu'en se retenant à la muraille; mais du choc violent qu'il éprouve, sa lanterne fortement heurtée s'éteint, & le plonge dans un nouvel embarras. Environné de ténebres, errant dans un lieu totalement inconnu, exposé à mille accidens, que va-t-il faire? Vingt fois il veut retourner sur ses pas... Peut-être aussi n'est-il qu'à très-peu de distance de la sortie à laquelle il aspire..... d'ailleurs, il est trop

avancé pour ne pas mettre à fin cette périlleuſe entrepriſe. Mais ce n'eſt qu'à tâtons qu'il peut ſe conduire..... Il n'importe ; après avoir long-temps marché dans ce cloaque, il arrive à une grille qui n'étoit que pouſſée, il la paſſe, & ſe trouve ſous une eſpece de hangard à moitié fermé, qu'il croit reconnoître pour le cellier qui précédoit la cave d'Angiolo. Là il ſe dépouille de ſes vêtemens empruntés, y dépoſe ſa lanterne, fait ſa priere à l'Amour, & prend un nouveau courage. Du hangard, il entre dans un jardin ; le jardin le conduit à une cour, & dans cette cour il trouve un eſcalier : il le monte en tremblant, mais plein d'eſpoir ; il ſuit un corridor aſſez long, ſent une porte, qu'il pouſſe doucement & qu'il ouvre ſans aucun bruit & ſans effort, s'avance ſur la pointe du pied, reſpire à peine, ſe trouve près d'un lit, dont il écarte inſenſiblement les rideaux, s'approche encore, prête une oreille attentive, & reconnoît que la perſonne qui l'occupe eſt profondément endormie.

Nous croyons ici devoir laiſſer parler Pérégrin lui-même. = Le cœur palpitant, mais rempli de frayeur & d'amour, je m'arrête un moment, j'approche en trem-

[illegible] mon oreille d'une bouche qui ref-p[illegible], & dont la douce haleine me fait frissonner de plaisir : j'avance doucement ma main, qui peu à peu s'égare & m'assure que rien n'égale les appas de la Beauté qui repose....... C'est elle, dis-je en moi-même, c'est Genievre .... Amour, c'est toi qui m'as conduit; après tant de tourmens, tu me devois bien cette faveur. Plus je m'approche, & plus mon ame s'embrase, c'est du feu qui coule dans mes veines; un mouvement intérieur que je ne puis définir, sémble vouloir m'arrêter; mais une douce volupté m'entraîne, je la serre mollement dans mes bras, en me plaçant près d'elle; doucement elle soupire, & je lui dis :

» Eveille-toi mon ame, & plus ne » dors : je suis ton serviteur fidele : liéve-» toi de ce somme. Oh mon espérit! pour-» quoi dors-tu tant? Ce n'est pas la cou-» tume de qui est amoureuse, d'ainsi âpre-» ment dormir...... & ces paroles étoient » accompagnées de doulz baisés, & étroits » embrassemens; estimant les paroles su-» perflues où les effets doivent être tout » prêts «.

Tant de caresses sont reçues sans colere: Pérégrin, jouissant de son bonheur, s'en

étonne lui-même, & peut à peine le concevoir. Ivre d'amour & de plaisir, il renouvelle les plus tendres aveux, & ose demander qu'on y réponde : mais la jeune Beauté dont il est favorisé, observe, & lui fait observer à lui-même le plus grand silence, dans la crainte de réveiller une Servante qui couche dans la même chambre. Dans ces instans délicieux, où le cœur est tout à l'amour & les sens au plaisir, qui peut répondre de ne pas commettre une imprudence ? Vient un moment, où, malgré la résolution de la Belle & la loi qu'elle vient de prescrire, elle-même s'écrie d'une voix basse, étouffée, mais distincte .... Ah ! .... Lutellus ! .... Pérégrin, étonné, confondu de ce nom qui frappe son oreille, s'imaginant que c'est Genievre qui lui parle, se croyant trahi, la jugeant infidelle, fait un mouvement dont il n'est pas le maître, & qui vient moins de sa surprise que de son désespoir ; s'élance hors du lit, rencontre un meuble qu'il renverse avec fracas, & veut fuir. La Servante, éveillée par le bruit, troublée par la peur, se leve, court, appelle, s'écrie : celle qui reposoit auprès de Pérégrin s'effraie, ne songe qu'à faire évader son Amant, l'entraîne, &, malgré l'obscurité, le conduit

elle - même jusqu'à une petite porte du jardin qu'elle se presse de lui ouvrir. Mais à la lumiere vacillante des étoiles, elle s'apperçoit qu'elle est déçue.... = Que vois-je ? s'écrie-t-elle, c'est Pérégrin. = Dieu ! dit-il, c'est Léonore ! = Monstre, qui t'a conduit en ces lieux ? .... Mais au lieu de répondre, Pérégrin fuit avec la plus grande vîtesse : & Léonore, de tendre, d'inquiete qu'elle étoit pour un Amant qu'elle avoit cru favoriser, devient insensible aux plaintes les plus ameres, se livre à la plus aveugle fureur contre celui que le moment d'auparavant elle serroit tendrement dans ses bras.

Pétrucio, pere de Léonore, attiré par ses cris, s'arme d'une longue épée, court au bruit, arrive, & reçoit dans son sein sa fille désolée, qui l'inonde de ses larmes.

Ce qu'elle venoit d'éprouver étoit affreux sans doute ; mais le récit qu'il faut en faire est mille fois plus déchirant pour elle. Pétrucio cependant veut tout connoître, tout savoir ; il ne lui permet pas d'omettre le moindre détail ; il la presse, elle pleure ; il insiste, elle frémit ; il exige, elle tremble ; il ordonne, & Léonore, à travers mille sanglots, raconte de Pérégrin ce qu'assurément elle n'eût pas dit si c'eût été Lutellus.

Les haillons & la lanterne que Pérégrin avoit déposés à l'entrée de l'égoût, n'avoient point échappé aux recherches que l'on avoit faites; c'étoit autant de preuves de conviction, dont il ne pouvoit contester le témoignage accablant. Le pere de Léonore, que la plus aveugle fureur anime, & qu'elle égare, jaloux de venger l'honneur de sa fille outragée, rend son aventure publique, & ne voit pas qu'il la déshonore. Oh! combien de fois le désir de la vengeance & l'éclat mal raisonné du ressentiment ont fait aux hommes des torts plus réels que l'offense même! Pérégrin, hautement accusé, est traduit devant le Juge. C'est pour la seconde fois que notre Héros se voit forcé de se défendre de crimes qui ne laissent envisager que la mort; mais cette récidive étoit plus embarrassante que la premiere, puisqu'intérieurement il ne pouvoit disconvenir qu'il étoit coupable, & que sa méprise ne pouvoit pas être regardée comme une excuse.

Avant de descendre dans l'arene, & d'avoir recours aux foudres de la Justice, Pétrucio crut, en homme sage, devoir faire proposer à Pérégrin de tout réparer par un prompt mariage. Les familles étoient à peu près de même rang, les fortunes

égales ; à ce prix Pétrucio promet de tout oublier & de dépoſer ſa colere. Pérégrin ſans doute auroit accepté ce parti ; Léonore étoit jeune & belle, & ce n'étoit pas le cas de tirer en ligne de compte le ſoupir donné à Lutellus, ni les droits qu'il pouvoit y avoir. Mais Genievre ! .... mais, ſe priver volontairement de l'eſpoir de poſſéder un jour ce qu'on a de plus cher au monde ; ce ſacrifice eſt au deſſus de ſes forces ; &, s'armant d'un nouveau courage, il s'expoſe à toute l'horreur du danger qui le menace.

Plus piqués peut-être de ce refus que de l'inſulte, Léonore & ſon pere ont dreſſé leurs plaintes : Pérégrin eſt appelé en Juſtice ; ſes adverſaires & lui s'y préſentent au jour marqué. Pétrucio, dans un long diſcours, où cent traits de la Fable & de l'Hiſtoire ſont rapportés, prétend prouver que Pérégrin ne peut réparer ſon offenſe qu'en perdant la vie. Léonore enchérit encore, & ſur-tout inſiſte ſur l'atrocité d'un crime qui ſe couvre des ombres de la nuit, qui s'enveloppe du manteau du ſilence, & s'exécute ſans honte, dans le moment où ſon objet, plongé dans le ſommeil, ne peut rien oppoſer pour éviter d'en être la victime.

Ces derniers mots frappent Pérégrin ; ils ſont pour lui un trait de lumiere qui diſſipe ſon embarras & ſon incertitude ; c'eſt d'eux-mêmes qu'il va tirer ſa défenſe. Ecoutons-le, il va l'expoſer lui-même.

= La Juſtice, dit-il d'un ton ferme & aſſuré, ne ſe méprend point aux traits de la calomnie, & me vengera bientôt de tout ce qu'elle me fait ſouffrir. On m'accuſe, on invoque contre moi la rigueur des loix, tandis que c'eſt à moi ſeul de réclamer leur pouvoir & de me plaindre. On poſe un fait que rien ne prouve, on ſuppoſe un crime que rien n'atteſte, on me cite, on me nomme, & je ne vois ici d'autres témoins que mes accuſateurs. Léonore affirme qu'elle m'a vu ; ſon pere dit n'avoir vu ni moi ni perſonne. On a l'audace de préſenter au Juge une lanterne & des vêtemens vils & infectés ; mais cette lanterne eſt-elle à moi ? ſuis-je le ſeul à Férare à qui ce meuble ſoit utile, & le poſſédé-je ſeul ? Ces vêtemens ſont-ils à moi ? ſont-ils les miens & ceux de mon état ? me les a-t-on jamais vus ? Cet artifice groſſiérement imaginé ne leve-t-il pas le voile qui cache à tous les yeux le deſſein puniſſable qu'on a formé de me nuire ? Au ſurplus, je n'ai qu'un mot à dire

pour diſſiper ce nuage, & ce mot, c'eſt Léonore elle-même qui vient de le prononcer. Elle prétend qu'elle étoit plongée dans un profond ſommeil ; en faut-il davantage, cela ſeul explique tout : elle aura pris pour une réalité ce qui n'étoit que l'erreur d'un ſonge, & l'impreſſion ſans doute en a été ſi forte, que le réveil même n'a pu la diſſiper. Je citerai moins d'exemples que Pétrucio, mais je dirai que Léonore n'eſt pas la premiere femme qui ait rêvé à ce qui peut lui plaire ; & l'on ſe perſuade aiſément tout ce qui flatte. Quoi qu'il en ſoit, je ne tirerai point avantage de l'imprudence que lui a fait commettre ſon imagination échauffée, & je lui pardonne une démarche qu'aſſurément elle ne ſe ſeroit pas permiſe, ſi elle en eût mieux ſenti les conſéquences.

Pétrucio, Léonore, indignés de cette réponſe, vouloient répliquer ; mais la rage & le déſeſpoir étoufferent dans leur bouche les mots qu'ils cherchoient à prononcer. Le Juge crut devoir terminer cette étrange diſpute en déclarant Pérégrin innocent, en exhortant Pétrucio & ſa fille à plus de circonſpection, en leur faiſant connoître que leur imprudence avoit compromis leur honneur, enfin en renvoyant les parties

dos à dos. Le Romancier remarque que c'étoit un moyen sûr d'éviter la récidive.

Pétrucio outré de ce jugement, Léonore inconsolable de n'avoir point été vengée, retournerent chez eux, suivis des huées du peuple, & furent y cacher leurs larmes & leur désespoir.

Genievre fut bientôt informée de cette affaire, qui avoit piqué la curiosité & excité mille propos différens dans Férare. Absous par le Juge, Pérégrin n'étoit pas disculpé aux yeux de sa Maîtresse. Astane fut lui porter l'expresse défense de jamais paroître devant elle. Que ne fit-il pas pour calmer cette colere injuste ? On fut très-long-temps sans vouloir l'entendre. Mais le courroux d'une Belle offensée n'est pas éternel. Aimer a ses charmes, pardonner a ses délices. Nos Amans se revirent ; on se répandit en reproches amers d'un côté, on s'étendit en excuses tendres de l'autre ; & il fallut finir, comme tous les Amans, par se réconcilier.

Ce nuage étoit à peine dissipé, qu'à son tour Genievre eut un songe, mais d'une espece bien différente. Sainte Catherine lui étoit apparue la nuit, & lui avoit marqué toute son animadversion de ce que son Amant, pour se procurer le plaisir criminel

de la voir, avoit osé faire une imitation de sa personne; que c'étoit joindre l'indécence à l'impiété, & qu'enfin, si elle n'en recevoit pas une satisfaction aussi prompte que suffisante, elle feroit rejaillir sur elle tout le poids de sa juste colere; qu'elle commenceroit par la priver de la beauté, qui seule étoit la cause de l'offense qui lui avoit été faite; qu'après l'avoir rendue laide, elle la rendroit sujette à mille infirmités, & qu'enfin elle la feroit périr dans les douleurs les plus aiguës & les plus insupportables, sans intercéder pour elle au moment de sa mort.

Genievre, effrayée de cette vision, ne sait quel parti prendre. Son premier mouvement est de courir à l'Eglise, & de fatiguer le Ciel à force de prieres; le second est de se ménager une entrevue avec Pérégrin, & de lui faire part de tout ce qu'elle a vu ou cru voir, & de toutes ses inquiétudes. Il veut en vain dissiper ce prestige; par toutes sortes de raisons il cherche à rassurer Genievre; mais sa superstition est toujours la même. Le jour même, étant à se promener dans le jardin, elle s'approche, sans y faire attention, d'une ruche que les mouches remplissoient de ce suc précieux qu'elles dérobent aux fleurs; une d'entre elles

elles se pose sur la joue de Genievre, assez près de l'œil droit : la belle épouvantée y porte vivement la main, & veut la chasser; mais la mouche, avant de reprendre son vol, lui fait une piqûre profonde. Son visage aussi-tôt se gonfle & s'enflamme, & Genievre, ayant toujours présentes les menaces de la Sainte, ne doute plus que ce mal, qui peut-être va la défigurer, ne soit le commencement des peines qui lui ont été annoncées. Jamais douleur ne fut plus vive, jamais le désespoir ne fit autant verser de larmes. Chercher à la calmer, c'est l'irriter encore : un seul moyen peut la guérir de ses craintes, & c'est par Pérégrin qu'elle exige qu'il soit employé. D'avance il s'engage à tout; il entreprendra tout, surmontera toutes les difficultés; il n'a d'impatience que de savoir ce qu'il peut faire pour prouver son amour, son zele & son obéissance. Eh bien ! lui dit Genievre, écoutez, & songez que vous m'avez engagé vos sermens. La Sainte, que vous & moi nous avons si cruellement offensée, est révérée particuliérement sur le mont Sinaï; c'est là qu'elle reçoit avec bonté les hommages & les prieres des ames dévotes & repentantes; je crois l'avoir vue cette nuit encore; elle me disoit qu'elle ne seroit

appaiſée, que lorſque vous vous ſeriez exprès tranſporté dans ce lieu reſpecté, & que vous auriez travaillé, pendant neuf jours, à déſarmer ſa colere.... Ah ! Pérégrin faites ce qu'elle exige. = Que dites-vous? ô Genievre! c'eſt vous qui me forcez à vous quitter? C'eſt vous qui prononcez un arrêt qui va m'éloigner de tout ce qui m'eſt cher au monde. = Si le Ciel eſt irrité contre nous, de quel bonheur jouirons-nous l'un près de l'autre? = Pourquoi vous obſtiner à croire ce qui n'eſt qu'une erreur, & le fruit d'une imagination frappée. = Si c'étoit une erreur, quel intérêt aurois-je à la croire? Ah! vous ne ſavez pas tout ce qu'il m'en coute pour exiger de vous ce pénible ſacrifice! = Eh! qui eſt-ce qui vous force? = Ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, ce que j'éprouve. = Ce que vous éprouvez eſt la choſe du monde la plus ſimple; c'eſt une piqûre légere que le moindre ſoin va guérir; le reſte n'eſt qu'une idée, ſoyez-en ſûre. = Rien de plus réel .... je crois entendre encore cette voix impoſante que le ſilence de la nuit rendoit plus terrible; jamais, non jamais rien ne l'effacera de ma penſée.... mais je ne puis vous convaincre; je vois le peu d'empire que j'ai ſur vous, le premier de mes déſirs

est repoussé; ah! Pérégrin, est-ce ainsi que l'on aime? = Genievre! .... je ne résiste point à ce dernier trait, il pénetre mon ame ... vous le voulez, eh bien! je pars, l'aurore demain ne me trouvera plus à Férare. Mais, loin de vous, serai-je au moins quelquefois présent à votre mémoire? serez-vous constante à me conserver ce cœur que je veux mériter, & pour qui seul je vais tout entreprendre?

A ces mots, Genievre baisse modestement ses beaux yeux, qui se mouillent de pleurs; puis doucement elle détache de son cou une médaille, représentant un ramier & sa compagne qui se becquetoient sur un autel dédié à l'Amour; au bas étoit cette devise: *Leur constance assure leur bonheur*.... Prenez ceci, lui dit-elle, jetez-y quelquefois les yeux, & dites-vous alors: *Si je suis toujours aussi constant que lui, on sera tendre comme elle*. En prononçant ces derniers mots, Pérégrin se jette avec ardeur sur la main de Genievre, la couvre de mille baisers, & ils se séparent.

Peu d'instans suffisent à notre Héros pour préparer son départ. Agathès, instruit de tout, se propose pour faire avec lui ce voyage. Il est accepté, & le lendemain, dès la pointe du jour, après avoir pris

quelques précautions nécessaires à la vie, ils entrerent dans une barque légere, qui les conduisit à Venise. Les raretés sans nombre de cette ville fameuse piquoient la curiosité d'Agathès ; les charmes, & l'élégance des femmes sur-tout, lui causoient une grande surprise, non que son cœur cherchât à devenir sensible ; libre de tout attachement sérieux, il ne connoissoit que la douce impulsion du plaisir. Ses chaînes étoient toujours légeres, & presque toujours rompues aussi-tôt que formées. Agathès auroit volontiers resté plusieurs jours à Venise ; mais Pérégrin, que d'autres soins occupent, plein de regets d'avoir quitté Genievre, brûlé du désir de la revoir, tourmenté de la crainte d'être oublié d'elle, refuse d'y faire aucun séjour. Un vaisseau faisoit voile pour l'Asie, il y monte avec son ami, & va chercher sur le mont Sinaï, au fond de l'Arabie Pétrée, le pardon que son Amante promet à ses prieres. La navigation fut heureuse & prompte ; ils arriverent à cette Chapelle fameuse où la Sainte étoit en vénération. Fatigués d'avoir gravi si difficilement une des plus hautes montagnes du monde, nos Voyageurs commencerent par admirer la bonté infinie de la Providence, qui, sur

ſon ſommet prodigieuſément élevé, préſente aux beſoins des hommes une ſource dont les eaux abondantes & argentées ſont un ſecours ſi ſalutaire aux mortels. Peu à près, ils ſe rendent à la Chapelle, & Pérégrin y commence ſa neuvaine. Ses prieres achevées, il ſe promene avec Agathès dans ce lieu rare & curieux. Il reconnoît & lui fait remarquer du côté du Couchant, la mer Rouge qui borde l'horizon; au Midi, l'Arabie Heureuſe qui laiſſe appercevoir ſes contrées délicieuſes & fécondes. Au Nord, ſont les montagnes de la Terre-Sainte, qui ſemblent, par leur élévatioin majeſtueuſe, en défendre l'entrée. Du côté de l'Eſt, il découvre une longue plaine aride & ſablonneuſe, ſituée au milieu de l'Arabie Déſerte; lieu ſi redoutable aux Voyageurs, que les vents impétueux ſouvent enveloppent dans des nuages de pouſſiere qui les enlevent, & les engloutiſſent enſuite dans de profonds abymes.

Surpris de tant de merveilles, ils pouvoient à peine s'arracher à la beauté du ſpectacle: mais la nuit les contraignit de quitter la hauteur. Ils deſcendirent à la moitié de la montagne; là ils trouverent un Couvent de Religieux, pauvres,

mais hospitaliers, qui les reçurent. Cette habitation n'a rien de curieux, mais elle est la seule ressource de ceux que la dévotion conduit au Mont de Sinaï.

Pendant neuf jours nos Voyageurs se rendirent à la Chapelle, y firent exactement leur priere, & crurent rapporter enfin, avec la bienveillance de la Sainte, l'oubli de la faute dont Pérégrin s'étoit rendu coupable envers elle. Ce grand œuvre achevé, il ne s'agissoit plus que de retourner à Férare. Après s'être bien orientés, ils quitterent la montagne, & s'engagerent dans des chemins tortueux, qu'ils crurent reconnoître pour ceux qui les y avoient conduits. Mais ils s'égarerent: vers la fin de la seconde journée, ils se trouverent près d'un bois vaste & sombre, dans lequel ils hésitoient à se risquer, lorsque plusieurs brigands Arabes, fléaux continuels qui infectent ces climats, les attaquerent. Toute résistance étoit inutile; il fallut se résoudre à porter des fers. Ces malheureux attendoient que quelque caravanne vînt donner dans les piéges tendus par leur insatiable cupidité. Tombés dans ces mains barbares, Agathès & Pérégrin furent leurs esclaves, & comme tels conduits à Alep, où des marchands unique-

ment occupés de ce trafic odieux ; les acheterent, pour les faire passer à l'ancienne Babylone.

On se figure aisément quelles furent les doléances de Pérégrin : chaque pas l'éloignoit de Genievre ; chaque jour diminuoit l'espoir de la revoir jamais. Si quelquefois il osoit se flatter qu'un jour le sort moins contraire pût le ramener près d'elle ; la trouvera-t-il encore fidelle & constante ? &, quand elle en auroit eu la volonté, ses parens ne lui auront-ils fait aucune contrainte ? n'auront-ils point disposé malgré elle de sa main, quand même elle auroit voulu lui conserver son cœur ? Ces images déchirantes le plongeoient dans une douleur morne & stupide, dont la gaieté naturelle & constante d'Agathès ne pouvoit le guérir.

Quelquefois Agathès cherchoit à persuader à son ami, qu'il étoit de son intérêt d'éteindre une flamme qui désormais ne lui laissoit envisager que des peines : il croyoit ce parti d'autant plus facile à suivre, que, comme on l'a dit, jamais il n'avoit été véritablement épris. Les Belles n'étoient pour lui que des fleurs auxquelles on peut rendre un hommage passager, mais près desquelles les plaisirs qu'elles

dispensent, ne dédommagent jamais des tourmens qu'elles causent. Un cœur sensible connoît-il ce langage ? Pérégrin n'en fut pas persuadé.

Au milieu de ces dissertations, qui presque tous les jours occupoient nos deux amis, il arrivoit souvent qu'un maître aussi féroce qu'exigeant, les faisoit gratifier de quelques centaines de coups d'étrivieres, que leur inaction provoquoit ; ce qui devenoit une nouvelle matiere à raisonner & à gémir sur leur infortune. Pérégrin ne sortoit point de sa tristesse profonde : Agathès quelquefois juroit, quand le bras de l'Arabe s'appesantissoit un peu trop sur ses épaules ; mais, ce moment passé, il se consoloit, sa gayeté revenoit, & elle fut enfin la cause que leur condition fut moins dure.

Le Marchand auquel ils étoient tombés en partage, & qui ne les avoit achetés que pour les revendre, puisque c'étoit-là son commerce, uniquement occupé de ses richesses, qu'il augmentoit chaque jour, & qu'il ne devoit qu'à des travaux continuels depuis une longue suite d'années, au milieu de son avarice, avoit aussi connu l'aiguillon de l'amour ; si toutefois l'amour habita jamais dans des

cœurs aussi barbares. Soit attachement, soit désir, soit fantaisie, soit volupté, il étoit épris d'une Esclave charmante. Des cheveux du plus beau noir faisoient, avec la blancheur de sa peau, le plus parfait contraste; ses yeux, pleins d'une douce langueur, avoient tout le feu du sentiment; sur ses joues, légérement animées par les roses, on voyoit une fossette où les Graces réfugiées folâtroient avec l'Amour; sa bouche, fraîche & vermeille, ne sourioit que pour laisser appercevoir deux rangs de perles éblouissantes; sa taille, fine & majestueuse, eût été désirée par les Nymphes; c'étoit l'ensemble le plus parfait & le plus élegant. Kolly (c'est le nom de cette esclave, car dans les lointains climats la Beauté même porte des fers : il est vrai qu'en Europe elle se venge bien de cette injustice), Kolly depuis quelques mois avoit reçu, non pas la foi, mais un regard de complaisance de Boccar (c'est le nom du Marchand); il l'avoit distinguée parmi toutes ses femmes. Mais il étoit vieux, sombre, sans délicatesse, capricieux, févere, inhumain; retenant ses femmes dans une dépendance outrageante; exigeant tout du devoir & de la soumission, sans rien espérer de la

tendresse & du penchant. Quel attachement pouvoit jamais se former entre deux êtres si mal assortis? Moins timide, plus fiere que ne le sont ordinairement celles qui subissent un sort pareil, Kolly répondoit mal aux empressemens de son Maître. Une langueur triste & morne, souvent même un froid dédain, étoit la seule récompense de ses soins. Si Boccar devenoit pressant, Kolly se montroit plus farouche; mais cette résistance, loin de l'irriter, ajoutoit à la vivacité de ses désirs : elle le piquoit sans l'offenser, & lui faisoit goûter des charmes, dont jusqu'alors il avoit ignoré les douceurs. Boccar déposa la force & l'autorité, pour n'employer que les prieres : moins avide de triompher, que jaloux de plaire, son cœur éprouvoit un changement dont il ne pouvoit se rendre compte à lui-même; mais il le chérissoit, & peu à peu son ame perdoit de sa rudesse & de sa férocité. Amour! telle est ta puissance. Quelquefois il s'oublioit jusqu'à supplier son Esclave, qui, loin de s'enorgueillir d'une telle victoire, n'en affectoit que plus d'éloignement & plus de dédain. Il auroit sacrifié toute sa fortune pour la rendre sensible : mais l'or est-il le vrai langage

de l'amour; & connut-on jamais au fond de l'Arabie, l'art de ſubjuguer un cœur?

Dans les momens de repos qui ſuivoient les travaux pénibles de Pérégrin & d'Agathès, ils cherchoient l'un & l'autre à charmer leurs ennuis. Pérégrin s'occupoit de Genievre, ſoupiroit, ſe flattoit de la revoir un jour & de la trouver fidelle; & ſa deſtinée lui ſembloit moins cruelle. Agathès s'amuſoit à tirer quelques ſons d'une guitare qu'il avoit apportée, & à laquelle il mêloit une voix douce & ſonore. Kolly l'entendit, en parut flattée, & déſira de l'entendre encore. Boccar à l'inſtant le fait appeler, & lui ordonne de jouer en ſa préſence; elle devient plus attentive, elle éprouve cette tendre émotion qu'une douce mélodie porte inſenſiblement juſqu'au fond de l'ame. Boccar eſt enchanté; Agathès ſe tait, elle s'en afflige; & Boccar croit enfin avoir trouvé le moyen de la rendre ſenſible.

Cependant Boccar eſt appelé à Alep pour des affaires importantes: il quitte, non ſans peine, l'aimable Kolly; mais, en prenant congé d'elle, il l'aſſure qu'il n'en ſera éloigné que le moins qu'il lui ſera poſſible, qu'il reviendra plus amoureux,

& qu'il eſpére enfin la trouver plus tendre. Enſuite il donne ſes ordres ; c'eſt au fidele Hacmor qu'il confie toute ſon autorité ſur ſes domaines & ſes eſclaves ; mais il lui recommande, en veillant ſur ſes femmes, d'avoir pour Kolly les plus grands égards. Il s'éloigne, & ne laiſſe après lui aucuns regrets.

Si Kolly avoit écouté Agathès avec plaiſir, Agathès en avoit eu bien d'avantage à la voir. Il avoit aiſément découvert ſon indifférence pour Boccar ; il forma divers projets, mais principalement celui de l'intéreſſer à ſon ſort, & d'obtenir par elle la liberté & celle de Pérégrin. Cette idée réveille toute l'eſpérance des deux amis ; il ne s'agiſſoit plus que de la ſuivre.

Un ſoir que, pour ſe dédommager des chaleurs brûlantes de la journée, Kolly ſur ſon balcon prenoit le frais avec une autre eſclave, Agathès, qui, depuis peu de temps, étoit employé dans les jardins, l'apperçut, & ne perdit pas un moment à aller prendre ſa guitare. Inſenſiblement il ſe place ſous ſes fenêtres, & commence à ſe faire entendre. Après avoir joué quelques airs que la ſimple harmonie pouvoit rendre agréables, Pérégrin, qui

l'avoit suivi, mêle sa voix avec la sienne, & tous deux, accompagnés de l'instrument, chantent une Romance qu'ils avoient composée en Langue Arabe ; elle leur étoit devenue assez familiere depuis la perte de leur liberté. Si nous ne pouvons pas la rendre littéralement en François, du moins en conserverons-nous le sens.

O nuit délicieuse & sombre !
Sois propice à mes tendres vœux ;
Viens me prêter ton silence & ton ombre,
Pour mieux chanter l'objet qui brille dans ces lieux.

Plus belle cent fois que l'Aurore,
Elle surpasse sa fraicheur,
De son éclat la rose se colore ;
Près de son teint le lis a perdu sa blancheur.

La voir, l'aimer c'est même chose ;
Le dire feroit mon bonheur.
Charmant Amour, qui près d'elle repose,
Dis-lui que pour jamais elle a ravi mon cœur.

Kolly ne se lassoit point de les entendre ; mais Hacmor, le féroce Hacmor, ce ministre odieux des plaisirs de son Maître, qui, pour veiller plus sûrement sur eux, n'a plus aucun droit d'y prétendre, s'alarme de cette licence & la condamne ; il exige de Kolly qu'elle se retire, ferme violemment ses fenêtres, & la fait

rentrer dans l'intérieur de son appartement. On sait avec quelle hauteur & quelle dureté ces monstres traitent les femmes ; on sait aussi quels mépris elles leur rendent, & combien elles les ont en horreur. Kolly, qui connoît son ascendant sur Boccar, dissimule, quoiqu'elle redoute peu celui de ce surveillant odieux. Kolly rentrée, Hacmor sorti, Agathès & Pérégrin, les yeux en l'air, attendoient qu'on leur marquât au moins quelque satisfaction, quand, avant de s'être apperçus de rien, ils se sentent assaillis d'une grêle de coups, auxquels ils ne se dérobent que par la fuite la plus prompte. Ils étoient loin d'imaginer que ce seroit-là la récompense & la suite de leur démarche. Mais que faire contre la force ? Il fallut encore souffrir, & se taire. Pérégrin se désoloit, & Agathès commençoit à ne plus rire de tout ce qui lui arrivoit.

Le lendemain, dans ce même jardin où la veille ils avoient été si cruellement traités, Agathès & Pérégrin travailloient tristement de temps à autre : par un mouvement involontaire, ils levoient doucement les yeux sur les croisées de Kolly ; mais une jalousie, très-exactement

fermée, ne leur laissoit rien entrevoir. Inquiets des suites que pouvoit avoir l'aventure de la veille, ils se retiroient, ne sachant trop quel parti ils avoient à prendre, lorsque doucement la jalousie s'ouvre, une esclave y paroît, les appelle, & demande des fruits. Pérégrin, se ressouvenant du traitement qu'il avoit essuyé, n'a point envie de répondre, & s'éloigne. Mais Agathés, pour qui les malheurs passés ne sont rien, s'empresse, cueille des fruits, & ne cherche plus que le moyen de les présenter à celle qui les désire. Pour les recevoir, on descend une corbeille dans laquelle on lui dit de les placer. Quelle surprise! dans cette corbeille, un billet s'offre à sa vue: il le prend avec précipitation, l'ouvre, & il y voit que Kolly a pris de nouvelles mesures pour le voir dès le soir même, & quelle brûle de le dédommager des peines qu'il a souffertes, & dont elle n'a été que la cause innocente. Le lieu du rendez-vous est marqué; une clef est jointe au billet: Agathès, transporté de joie, annonce par un signe qu'il sera fidelle à s'y rendre: On n'en vouloit pas davantage: la corbeille remonte, la jalousie se ferme, & l'heureux Agathès se retire impatient de

voir arriver l'inſtant d'exécuter ce qu'on vient de lui preſcrire. Il cherche par-tout Pérégrin, qui l'avoit quitté, lui annonce cet événement, & ne ſe ſent pas de joie. Il s'en faut bien que Pérégrin y voie le moindre avantage; au contraire tout lui paroît à craindre. = Que vas-tu faire, dit-il à Agathès? Ignores-tu combien ici les femmes ſont imprudentes, & les hommes féroces? = Si les femmes ſont étroitement gardées, leur gêne les rend plus induſtrieuſes. = La paſſion les aveugle. = L'amour les éclaire. = L'amour.... Eh quoi! penſes-tu que Kolly .... = Que ſai-je, elle hait Boccar, elle a pris du plaiſir à nous entendre, & veut nous voir. = Et tu t'y rendras? = Aſſurément. = Qu'eſperes-tu? = Quelques momens de plaiſir, & quand cela ne ſerviroit qu'à me venger de certains coups d'étrivieres dont je n'ai point encore perdu le ſouvenir? = Quelle folie!... = Je ne penſe pas de même. = Tu vas te perdre. = Je n'en crois rien; ſongeons ſeulement à nous préparer ... = Quoi! tu voudrois? = Pourquoi pas? = Moi t'y ſuivre, t'accompagner? = Sans doute. = Qu'oſes-tu me propoſer? Du plaiſir, ou je me trompe fort. = Quelle horreur! Et Genievre! = Elle

eſt

est à Férare, & nous en Arabie. = Cruel! peux-tu bien me tenir ce langage ? moi j'oublierois mes sermens, la foi que je lui ai jurée ? = Cette délicatesse est nouvelle. = Elle fut toujours dans mon cœur. = Excepté cependant certaine nuit, où dans les bras de Léonore ..... = Dieux ! vas-tu me faire un crime d'une méprise ?.... = Soit ; mais il n'en est guere de plus agréable. = Finis, de grace ; ce souvenir me blesse. = A la bonne heure ; mais si tu m'en crois, nous irons ensemble au devant des charmes qui nous sont offerts. = Non, certainement. = Tu t'y refuses ? = Absolument. = Eh bien, moi, j'y vole, & je te laisse en proie à cette frénésie, qui fait de l'amour une étude fatigante, une privation continuelle, un devoir rigoureux, tandis que c'est un enfant avec lequel il faut rire sans cesse, qui ne veut que des jeux, & ne vit que de plaisirs.

Pérégrin fut inébranlable dans ses résolutions. Agathès moins délicat, parce qu'il n'avoit aucune raison de l'être, courut où son étoile l'attendoit. A peine arrivé au bosquet où le rendez-vous étoit donné, une vieille femme se présente à lui, & lui demande s'il n'est pas le joueur

de guitare : sur l'assurance qu'il en donne, on lui dit : Parlez bas, soyez discret, & laissez-vous conduire. C'est aux pieds de Kolly qu'on le mene, & c'est là que peu à peu détaillant mille beautés, il goûte mille plaisirs. La voix d'Agathès avoit été jusqu'au cœur de Kolly. Dieux ! que l'on doit bien sentir, quand on s'exprime avec tant de délicatesse, se disoit-elle à elle-même. Ces expressions, disoit Agathès, ne sont rien auprès de tout ce que j'éprouve. Malheureux Boccar ! c'est ainsi que ce que tu avois imaginé pour l'amusement de celle que ton cœur adore, est devenu le moyen de te trahir toi-même. Amans ! si vous voulez être sûrs de vos Belles, c'est chez vous seuls qu'il faut trouver le moyen de leur plaire ; en pareille matiere les emprunts sont trop dangereux.

Nous ne rapporterons point la suite de leur conversation, elle ressemble à toutes celles de ce genre, qu'on trouve dans tous les Romans Orientaux. Nous ne dirons rien de leurs plaisirs : Kolly se vengeoit des contraintes auxquelles elle étoit soumise ; Agathès se vengeoit de son esclavage. L'amour est mille fois plus doux quand il sert la vengeance. Enchantés

l'un de l'autre, nos deux Amans (car ils le furent dès le premier instant) se virent plusieurs jours de suite, & chaque jour Kolly payoit, par sa sensibilité, les charmes que lui avoit causés le chant d'Agathès. Un moment le fit jouir d'un bonheur que les soins, les richesses & l'amour de Boccar ne pouvoient obtenir : mais est-il un plaisir sans trouble ? Agathès, qui, dans toute cette intrigue, avoit plus en vue d'obtenir sa liberté & celle de Pérégrin, que toute autre chose, ne cessoit de persuader Kolly de solliciter pour lui cette faveur. D'abord elle feignit de ne pas l'entendre ; elle s'étoit fait une douce habitude de voir Agathès, elle étoit sensible aux plaisirs qu'il lui faisoit goûter. Quand on aime, on croit tout éternel. Kolly ne s'accoutumoit point à l'idée de se voir séparée de lui : mais Agathès, dont nous avons assez fait connoître le caractere, n'aspiroit plus qu'à sa liberté ; il insistoit. Kolly s'en offensa, ne lui répondit que par des reproches ; mais il savoit les moyens d'appaiser sa colere. Enfin, pour tout concilier, il fut arrêté qu'ils profiteroient de l'absence de Boccar, pour briser les fers qui les retenoient. Ils devoient fuir ensemble, &

chercher d'autres climats, où, dégagés de toute crainte, ils pussent s'aimer & se le dire sans danger. Agathès ne s'abusoit point sur les suites d'une pareille démarche, il en sentoit également les conséquences & les embarras; mais il eût été dangereux d'hésiter un seul moment. Il promit tout, & sans doute cette promesse eut encore sa récompense. C'est ainsi qu'il passoit sa captivité dans les plaisirs, & que, dans les bras de Kolly, il oublioit la terre entiere; tandis que Pérégrin, déchiré par ses regrets, gémissoit, s'occupoit uniquement de la belle Genievre, & donnoit continuellement des larmes à la fatalité qui le séparoit d'elle.

Le jour étoit pris entre Agathès & Kolly pour fuir ensemble. Pérégrin prévenu, & qu'aucun danger n'effraye, pourvu qu'il entrevoye une lueur d'espérance de retourner à Férare, les attendoit à quelque distance de l'endroit où nos Amans reunis, avant d'exécuter leur dessein, faisoient encore une offrande à l'Amour; quand le surveillant Hacmor, qui sortoit de l'appartement de Kolly, où il ne l'avoit point trouvée, détache vingt Esclaves, & marche lui-même à

sa poursuite. Il parcourt tous les lieux où il croit qu'elle peut être, avec cette âpre dureté qui n'est contente que lorsqu'elle a trouvé des coupables. Malheureusement ses recherches ne furent point infructueuses. Oh ! que les Amans sont souvent victimes de leur imprudence ! un plaisir de moins, leur fuite étoit assurée. Pérégrin entend du bruit, croit reconnoître Hacmor, tremble pour son ami, jette un cri perçant, & prend la fuite. La vieille, plus attentive que nos Amans, s'effraye, court à lui, leur annonce le péril qui les menace, & les sépare. Agathès fuit avec la rapidité d'un éclair, parcourt en un instant tous les détours du bosquet; à l'aide de ses sinnuosités, il échappe aux poursuites, & franchit un mur, qui, en opposant une barriere à ceux qui étoient au moment de l'atteindre, le met pour un moment à l'abri du danger. Hacmor jette sur lui ses soupçons, & ne se méprenoit pas; mais, sûr de le retrouver, il se livre au plaisir, fait pour son cœur, de s'assurer de l'autre victime. Kolly ne peut lui échapper : interdite, mourante, elle étoit hors d'état de fuir ; il la reconduit lui-même, & donne des ordres pour qu'Aga-

thès & Pérégrin soient chargés de fers, & traînés à l'instant dans l'horreur des cachots.

Cependant nos deux amis s'étoient joints, & cherchoient à trouver le moyen de se soustraire aux peines rigoureuses dont ils sont ménacés. Encore effrayés, irrésolus, tremblans, il rencontrent Boccar. Tandis qu'Hacmor veilloit avec tant de zele aux intérêts de son Maître, celui-ci, dont la passion s'est accrue par l'absence, arrivoit avec l'espoir de trouver Kolly plus sensible. Agathès à l'instant prend sa résolution, il se compose, affecte l'air le plus tranquille, se présente à Boccar avec Pérégrin; l'un & l'autre témoignent leur joie de le revoir. Boccar est flatté de cette attention, cause librement avec eux, leur montre quelques bontés, & insensiblement ils le conduisent jusque chez lui. Mais il n'y est pas plutôt entré, que les Emissaires d'Hacmor, qui ne voient que la proie qu'on livre à leur furie, sans respect pour leur Maître, qu'ils méconnoissent, fondent sur Agathès & Pérégrin, les accablent de coups, & les entraînent. Boccar vainement demande compte d'un traitement si rigoureux; ils sont

déjà loin de lui, & dédaignent de lui répondre. Surpris, confondu de ce qu'il voit, Boccar se laisse aller à mille soupçons, & son premier mouvement le conduit à l'appartement de Kolly. Hacmor l'y tenoit étroitement gardée, & l'accabloit de reproches, qu'au fond elle n'avoit que trop bien mérités. Boccar entre, & son abord répand par-tout l'alarme & la terreur. Hacmor ose parler, & dévoile à son Maître la trahison de Kolly : mais elle, connoissant tout son empire sur l'esprit & le cœur de Boccar, répond avec cette fermeté froide & tranquille qui n'appartient qu'à l'innocence; elle dément avec hardiesse des faits qui ne doivent (dit-elle) leur existence qu'à la férocité d'un monstre barbare, qui ne sait plaire à son Maître que par des délations atroces & calomnieuses, & qui ne fait que supposer des crimes.

Hacmor veut parler, Kolly lui impose fièrement silence; ensuite elle a recours aux larmes; elle se jette aux pieds de celui qui voudroit expirer aux siens; à son tour elle accuse Hacmor de lui avoir fait essuyer, depuis son départ, les traitemens les plus rigoureux; enfin, d'avoir,

contre ſes ordres, inhumainement traité ces Eſclaves étrangers, dont la voix & les inſtrumens lui cauſoient quelque plaiſir, & de ne ceſſer chaque jour de lui ſuppoſer des deſſeins criminels & loin de ſa penſée, pour ſe raſſaſier du plaiſir inhumain de lui faire éprouver ainſi qu'à eux mille cruautés. Ces mots à peine achevés, Kolly, qui doute encore de l'impreſſion qu'elle oſoit en attendre, voyant Boccar héſiter, frappe les derniers coups; une pâleur mortelle ſe répand tout à coup ſur ſon teint, ſes paupieres s'appeſantiſſent, ſa voix s'éteint & ſe perd, de longs ſoupirs ſortent avec peine de ſon cœur expirant. Boccar effrayé s'écrie, vole dans ſes bras, veut la rappeler à la vie. Cependant Hacmor s'étonne peu de ces triſtes images; il atteſte à ſon Maître, que cette même Kolly étoit, il n'y a qu'un inſtant, avec l'un des Eſclaves étrangers, & qu'elle eſt indigne des ſoins qu'il lui prodigue & de l'attachement qu'elle lui inſpire; & pour preuve frappante de tout ce qu'il avance, il ajoûte, que dans un moment Agathès & Pérégrin vont paroître chargés de fers. Mais Boccar, qui les a vus l'un & l'autre, Boccar, qui ſe trouvoit au milieu d'eux

quand on eſt venu les arrêter, qui les a vu jouir d'une tranquillité qu'on n'a pas dans le crime, s'indigne de l'erreur de ſon Miniſtre, le blâme, eſt prêt à le punir. Hacmor furieux, s'emporte. Kolly redouble ſes cris, & demande vengeance. Hacmor oſe répliquer & l'accabler d'injures; & ſon Maître, que l'amour aveugle, que les pleurs de Kolly abuſent, tire un large cimeterre, & du premier coup abat la tête du malheureux Hacmor.

C'eſt ainſi que ſouvent le zele eſt récompenſé par les Grands. Le moment du repentir ſuivit de près celui de la colere. Cet orage étoit à peine diſſipé, que Kolly ſollicita vivement la liberté de nos Eſclaves, & Boccar en conçut de l'ombrage; mais, ſans vouloir approfondir des ſecrets qui pouvoient le rendre malheureux, il les fit paſſer ſecrétement à Alexandrie, à la ſuite du Soudan, qui voyageoit dans cette Contrée. Ce Prince étoit à peine arrivé dans cette Ville, que toutes les nations qui s'y trouverent furent empreſſées de lui rendre des hommages. Pérégrin, quoique livré de plus en plus à ſa douleur, ne put ſe refuſer à jouir de la ſingularité de ce ſpectacle.

Mais quel fut son étonnement, lorsqu'au milieu d'un nombre assez considérable de Vénitiens qui se présenterent au Palais, il reconnut un nommé Marcello qu'il connoissoit parfaitement, & qu'il avoit vu souvent à Férare. A peine la cérémonie fut-elle achevée, qu'ayant fait part à Agathès de sa découverte, ils chercherent l'un & l'autre le moyen de voir Marcello, & de l'intéresser à leur sort. Leur reconnoissance fut aussi tendre qu'elle pouvoit l'être, & Marcello leur promit de tout tenter pour les aracher à leur ésclavage. Il n'étoit pas aisé de tromper la vigilance de ceux qui veilloient à la garde des Esclaves : cependant, à force de ruses & d'adresse, ils y parvinrent ; & comme ils avoient appris de Marcello que le lendemain il devoit faire charger ses marchandises dans le vaisseau qui le ramenoit dans sa Patrie, ils se rendirent à son magasin, dans le dessein de s'y cacher & d'entrer dans le même vaisseau dès la pointe du jour, & sans être vus de personne.

Les choses ainsi bien concertées, ils se flattoient qu'on seroit au moins un jour sans s'appercevoir de leur absence, ou du moins sans s'occuper de leur re-

cherche. Pérégrin se livroit au doux espoir de revoir bientôt Genievre & sa Patrie. Mais ils s'étoient trompés dans leurs conjectures ; on les cherchoit dans toute la Ville avec une exactitude scrupuleuse ; & les ordres étoient donnés de les punir rigoureusement s'ils étoient découverts. Quelques gens armés examinoient attentivement tous les endroits qu'ils soupçonnoient avoir pu favoriser leur évasion ou leur retraite, & parcouroient indistinctement toutes les maisons de la Ville. Ils arriverent enfin au magasin de Marcello. Celui-ci voulut risquer quelques représentations sur la demande qu'on lui fit d'en ouvrir les portes ; mais les ordres étoient précis, il fallut obéir. Les Gardes entrés, porterent par-tout leurs regards avec une âpre avidité. Cependant nos Esclaves alloient échapper à cette visite rigoureuse, sans un accident qu'ils ne purent pas prévoir, & dont il leur fut impossible de se garantir.

Pendant que Marcello disputoit à la porte du magasin pour en permettre l'entrée, Agathès & Pérégrin, se doutant bien que c'étoit eux que l'on cherchoit, s'étoient glissés sous plusieurs ballots entassés, qui leur permettoient à peine de

respirer : mais ils se croyoient trop heureux encore d'échapper à ce prix. Les Gardes étoient tout prêts à se retirer, se croyant assurés que l'objet de leur recherche n'étoit pas dans ce magasin, lorsqu'ils entendirent tousser & éternuer avec force plusieurs fois de suite. On pense bien qu'ils revinrent précipitamment sur leurs pas, fouillerent de nouveau, & trouverent enfin Pérégrin & Agathès, que l'odeur & les parties volatilles du poivre avoient tellement incommodés, qu'ils n'avoient pu s'empêcher de céder à ce mouvement involontaire & forcé qui les faisoit découvrir.

Ce moment fut terrible, & ne leur laissoit envisager que des suites très-fâcheuses, quand Marcello feignit, pour les secourir, de les blâmer hautement de s'être ainsi introduits dans son magasin sans l'en prévenir, & de ne les pas connoître. Mais ensuite, paroissant attendri sur leur sort, il demanda qu'il lui fût permis de traiter de leur rançon. On le conduisit avec les deux Esclaves auprès de celui qui seul pouvoit entendre sa demande & la répondre : mais il n'y trouva que la barbarie si commune aux gens de son espece. Sans s'arrêter davantage à

discuter avec lui, il fut au Palais du Soudan; & comme il étoit singuliérement considéré à Alexandrie, relativement à l'immensité de son commerce, il parvint facilement à le voir : il le sollicita avec tant d'ardeur, qu'il obtint enfin la permission de racheter Agathès & Pérégrin. Son premier soin fut de venir leur annoncer cette faveur précieuse ; le second fut de terminer promptement cette affaire, & de se préparer ensuite pour effectuer leur départ & leur retour en Italie.

Il sembloit qu'un nouveau jour vînt éclairer Pérégrin. Passer si rapidement du désespoir au seul bonheur que l'on désire, est une de ces situations violentes qu'aucun pinceau ne peut rendre. Agathès, indifférent sur tout, se consolant facilement des événemens contraires, profitant dans l'occasion des momens heureux, vit aussi rompre ses fers avec plaisir ; mais ce n'étoit pas la même chose, il n'alloit pas réjoindre une Maîtresse chérie & sans doute désolée. Sa liberté recouvrée ne lui permettoit rien de plus. Mais Pérégrin ..... Dieux ! à quel bonheur ne devoit-il pas s'attendre ? Quelle récompense n'étoit-il pas en droit d'exiger, après tant de maux qu'il n'avoit soufferts

que parce qu'il avoit aveuglément suivi les volontés de celle qu'il aimoit.

Leur navigation fut heureuse, & au bout de quelques semaines ils arriverent à Venise, & de là se rendirent à Férare. Avant d'entrer dans la Ville, Pérégrin imagina d'envoyer Agathès en avant, pour annoncer à ses parens son arrivée & leur raconter ses aventures, & en même-temps pour leur dire, que, s'étant arrêté à Venise quelques jours chez Marcello, il ne seroit à Férare que la semaine d'après. Son dessein étoit d'aller se réfugier chez Violante, & d'y chercher avec elle les moyens de voir la charmante Genievre. En effet, à peine la nuit fut-elle venue, qu'il s'y rendit. Violante ne pouvoit le reconnoître, & ne revenoit point de sa surprise; elle lui prépare à la hâte un souper frugal, l'invite ensuite à prendre du repos, & lui assure que le lendemain de grand matin, elle fera venir Astane, pour qu'elle lui procure le moyen de voir Genievre. Astane arrive, voit Pérégrin, en croit à peine ses yeux, fait mille démonstrations de joie, & sort en assurant qu'elle va prévenir sa Maîtresse. Le jour est pris, nos Amans se voient, & pouvoient à peine se parler, tant ils avoient de choses à se

dire ! Combien de fois ils se jurerent d'être l'un à l'autre, de s'aimer toujours! Pérégrin raconte tous ses malheurs ; Genievre y est sensible, & de moment en moment elle essuyoit des larmes que la tendresse & la sensibilité lui arrachoient. Mais que les pleurs ont de charmes, quand ces sentimens les font répandre !

Genievre avoit à raconter aussi à son Amant ce qui s'étoit passé pendant son absence. Il s'en faut bien qu'elle ait été sans inquiétude ; non seulement elle s'affligeoit de ne point apprendre de ses nouvelles, mais sa mere avoit soupçonné quelque intelligence entre eux ; elle étoit devenue bien plus sévére à son égard ; elle étoit sans cesse attentive & clair-voyante sur toutes ses démarches : mais puisqu'elle le revoit, elle oublie de bon cœur toutes ses peines. Cependant elle lui recommande toute la prudence possible, & sur-tout de ne laisser entrevoir à qui que ce soit, ni ce qu'ils désirent, ni ce qu'ils sentent l'un pour l'autre. Pérégrin, au comble de la joie, se retire, & va recevoir chez ses parens des caresses biens moins cheres à son cœur que celles qu'il a reçues de la tendre Genievre.

La mere de Pérégrin, qui revoit son

fils bien-aimé après trois ans d'abſence, ne ſait comment exprimer la joie qu'elle a de ſon retour ; elle veut que chacun y prenne part, &, pour mieux la célébrer, elle donne à tous ſes amis un grand feſtin dont Pérégrin fait à la fois les honneurs & les délices. Mais au milieu de la joie qui régnoit à cette fête, il ſe mêle un peu de médiſance ; elle n'eſt pas toujours ennemie de la gaieté : on paſſe toute la Ville en revue, on y badine les maris jaloux, on ſourit en nommant quelques femmes galantes. Léonore eut ſon tour, ſon hiſtoire n'étoit point oubliée. Pérégrin s'en offenſe, & l'on ſe tait : enfin on parle de Genievre. Il ſe compoſe ; on vante ſes graces, ſes vertus ; intérieurement il jouit : enfin l'on aſſure qu'elle va ſe marier, & qu'elle eſt promiſe à un Gentilhomme de Forli. Ce coup inattendu jette Pérégrin dans une mélancolie ſombre, à laquelle ſuccéde malgré lui la plus grande fureur. Il quitte précipitamment une ſi tumultueuſe aſſemblée, & va dépoſer dans le ſein du fidele Agathès ſes regrets & ſon déſeſpoir. Dès le lendemain, il voulut s'aſſurer de la vérité près de Genievre même. Elle s'excuſe, & le tranquilliſe, en lui diſant qu'en effet ſa mere lui avoit pro-

poſé

posé un mariage ; mais qu'elle l'avoit toujours refusé ; non lui dit-elle, jamais nul autre que Pérégrin ne régnera sur mon cœur. Elle ne lui laisse point ignorer qu'il est également vrai qu'elle doit aller passer deux jours à Forli avec sa mere, mais que c'est uniquement pour y nommer l'enfant de sa sœur, & que son voyage n'a point d'autre objet : mais les craintes de Pérégrin ne se dissiperent que par la permission qu'il obtint de Genievre, de passer à Forli les deux jours qu'elle devoit y rester. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que Genievre y consentit ; elle craignoit la surveillance infatigable de sa mere ; mais résiste-t-on à tout ce qu'un Amant désire ?

Anastasie s'apperçut en effet que Pérégrin les avoit suivies à Forli, & se croyant assurée de l'intelligence qui régnoit entre ces Amans, elle ne s'occupa plus que du moyen de rompre pour jamais leurs mesures, & de détruire leurs espérances. A peine de retour à Ferrare, elle prend sa fille en particulier ; &, après lui avoir donné toutes les marques possibles de tendresse & d'amitié, elle lui annonce qu'elle a décidé de la marier, que son pere approuve le choix qu'elle a fait, &

qu'elle se persuade qu'elle en recevra la nouvelle avec autant de soumission que de plaisir. Genievre voulut en vain dissimuler tout ce qu'elle éprouvoit en ce moment terrible; sa mere, attentive à tous ses mouvemens, dont les yeux pénétrans dévoroient jusques à ses pensées, ne put s'y méprendre. Mais pour achever son ouvrage & guérir sa fille d'un attachement qu'elle ne peut ni ne veut approuver, elle imagine de la tromper, & de lui faire croire Perégrin infidele, & plus digne de mépris que d'amour.

Pour donner à cette ruse toute la vraisemblance nécessaire, elle se servit d'un moyen dont elle espéroit une parfaite réussite.

On se rappelle que Genievre, avant le départ de Pérégrin pour le Mont Sinaï, lui avoit donné une médaille : Pérégrin, pour enchérir sur ce don précieux à son cœur, l'avoit remise à un Lapidaire, depuis son retour, pour l'orner d'un riche entourage. Anastasie, qui par hasard avoit passé chez ce Lapidaire, y ayant reconnu le bijou, avoit prié l'ouvrier de le lui confier pour quelques heures seulement; & il s'y étoit prêté, sans prévoir que cette complaisance de sa part

pût avoir aucune inconvénient. Anastasie, munie de la médaille superbement entourée, avoit envoyé chercher la servante de Léonore, qui l'avoit précédemment servie, & dont le caractere se prêtoit à tout, au moyen de quelque récompense. Elle lui avoit remis la médaille, en lui faisant bien sa leçon sur ce qu'elle avoit à faire. Genievre & Pérégrin étoient loin de soupçonner l'orage qui grondoit sur leurs têtes. Ces mesures ne sont pas plutôt prises, qu'Anastasie, sous un prétexte quelconque, sort avec sa fille : à peine ont-elles fait quelques pas, que Gasparine (c'est le nom de la servante de Léonore) passe rapidement auprès d'elles : Anastasie l'arrête, & paroît la questionner indifféremment sur différentes choses ; mais Gasparine feignit d'être pressée. On veut l'arrêter encore quelques momens, & alors elle répondit qu'elle ne pouvoit pas différer d'aller porter à Eléonore, sa Maîtresse, un riche présent de son futur époux. Anastasie paroît curieuse de le voir ; Genievre elle-même insiste ; c'est ainsi que l'innocence & la candeur se jettent d'elles-mêmes dans les piéges qui lui sont offerts. Gasparine fait quelques difficultés, & finit par se

rendre & montre cette médaille, en disant que c'est Pérégrin qui l'a chargée de la présenter à Léonore de sa part, comme le premier gage de sa foi, & l'assurance qu'il sera bientôt son époux.

Ce coup est terrible, & Genievre ne peut y résister; le désespoir s'empare d'elle, elle est prête à l'exprimer, sans songer à tout ce qui peut en résulter, quand la parole tout à coup expire sur ses lévres; une pâleur mortelle se répand sur son visage, & fait craindre pour ses jours; elle est déjà dans les bras de la mort: on la prend, on l'emporte, on lui prodigue tous les soins possibles, & Gasparine disparoît.

Loin de Genievre, aspirant à la revoir dès le jour même, sûr de son amour pour lui, Pérégrin se croyoit heureux; & son Amante étoit dans le plus grand danger. Cette scene, passée au milieu de la rue, se répand par-tout; on dit Genievre expirante: cette nouvelle affreuse arrive jusqu'à lui; il tremble, il y vole, apperçoit Astane, l'interroge, & ne reçoit pour toute réponse que les plus sanglans reproches sur son infidélité, sur son mariage avec Léonore, & sur les présens dont il l'accable. Rien n'égale sa surprise; il veut éclaircir

ce mystere, il presse, il prie; mais on lui impose la loi de ne jamais reparoître. Il a recours à Violante; elle commence par calmer son désespoir, & lui promet de tout découvrir. Ce n'est point d'Astane qu'elle attend des éclaircissemens, c'est Gasparine qu'elle interroge, & qui d'abord nie tout; mais, à force de prieres, de présens, de menaces, son secret lui échape, & la trahison est connue.

Pérégrin, instruit de tant de noirceurs, écrit à Genievre, lui révele ces importans secrets, l'engage à se calmer; &, en lui renouvelant ses sermens, il lui reproche doucement qu'elle ait pu le croire volage & perfide.

Il falloit trouver les moyens de remettre cette lettre à Genievre, & rien n'étoit plus difficile dans cette circonstance. Anastasie, de son côté, avoit tiré tout le parti qu'elle espéroit de son artifice, & croyant sa fille suffisamment convaincue, non seulement de l'impossibilité de s'unir à un homme dont la famille & la sienne étoient si désunies, mais à un imposteur qui se jouoit avec tant de perfidie de sa tendresse & de sa bonté, elle l'avoit pressée plus que jamais d'accepter la main de Galéazzo d'Imola, qu'elle lui avoit offerte. Genie-

vre, tourmentée par ses instances autant que par le désespoir & la honte d'avoir été trahie, dans l'excès de sa douleur, & peut-être de sa colere, avoit cru se venger de son infidele, en cédant aux importunités de sa mere.... Elle avoit promis .... mais le dépit seul eut part à ce consentement que le désespoir arrache, & son cœur désavouoit encore ce que sa bouche avoit osé prononcer.

Anastasie triomphante, n'importe à quel prix, annonce à Angiolo les résolutions de sa fille, & de concert ils se livrent aux soins & aux arrangemens qui doivent précéder ce mariage. Déjà tout étoit préparé, il ne s'agissoit que de fixer le jour d'un hymen formé sous des auspices si malheureux. C'est dans ce moment que Violante parvient jusqu'à Genievre, & qu'elle la force de lire la lettre qu'elle s'est chargée de lui rendre.... Elle hésite encore, mais un pressentiment inconnu la décide; elle lit ..... elle voit.... Ciel! quelle est sa surprise! .... elle en croit à peine ses yeux .... elle s'écrie: Quelle trahison! .... quelle horreur! .... qu'a-t-elle fait? On accourt. Anastasie effrayée vient; elle voit cette lettre.... Dieux! tout est perdu, dit-elle. Genievre reprend vis-à-vis

de sa mere tout l'ascendant que la vertu sait opposer au crime démasqué. Anastasie veut exiger de sa fille l'exécution de sa promesse. Non, lui dit Genievre baignée de larmes, non, je mourrai plutôt que de céder à une impulsion qui n'a été que la suite des erreurs dont vous m'aviez enveloppée : je n'ai rien promis, puisque j'étois trompée ; & puisqu'il n'a point cessé d'être tendre, je ne cesserai point de lui être fidelle. Anastasie, outrée d'une résolution si ferme & si contraire à ses desseins, excite la colere d'Angiolo contre sa fille infortunée, & tous deux se décident à l'envoyer secrétement dans un couvent éloigné, pour y finir sa malheureuse vie. Ce projet horrible & barbare est aussi-tôt suivi que formé. Genievre étoit déjà loin de ce qu'elle aime, quand on apprit qu'elle s'éloignoit pour toujours. Sa retraite est un mystere que Péregrin ne peut découvrir ; & tout ce qu'il peut donner à Genievre ne sont plus que des larmes impuissantes.

Parens inhumains & cruels, sont-ce là les droits que vous tenez de la Nature?

Nous voici arrivés à un moment où l'imagination folle du Romancier va paroître dans tout son jour ; mais nous ne

ferons qu'indiquer ces écarts, qui ne produisent rien de satisfaisant.

Pérégrin, instruit de l'éloignement de Genievre, tenta mille moyens de découvrir le lieu de sa retraite; mais tout fut inutile. Dans cet état cruel de regret & de perplexité, il prend le parti de voyager, & de visiter tous les couvens du monde, dans l'espoir que le Ciel enfin couronneroit de si immenses travaux. Agathès le suit, & après une longue navigation, ils abordent en l'isle de Chypre. Ils y rencontrent un Astronome fameux, nommé Zaccus Calogero, qui leur fait de longs discours sur le bonheur & le malheur, & qui enfin, après s'être instruit du motif de leur voyage, les envoie à Damas, avec des lettres de recommandation pour un nommé Anselmo, fameux Magicien, dont le pouvoir étoit au dessus de toutes les puissances humaines. Ils arrivent à Damas, après avoir essuyé la plus violente tempête, & trouvent en effet Anselmo, qui les reçut d'abord assez mal, & enfin, vaincu par les larmes de Pérégrin, consentit à l'aider de son art. Agathès est alors renvoyé auprès de Zaccus, pour le remercier & y attendre le retour de Pérégrin, car Anselmo se préparoit à lui faire faire

un voyage d'une toute autre importance.

Agathès parti, Anselmo fit coucher Pérégrin sur l'herbe, & se mit en prière à l'entrée de sa cabane : après quelques premieres évocations, Pérégrin doucement s'assoupit ; mais le sommeil auquel il se livre ne lui ôta (dit le Romancier) ni la faculté de voir, ni celle d'entendre. Ecoutons le récit que fait Pérégrin lui-même de ce songe miraculeux, en éloignant toutefois les inutilités & les redites, c'est-à-dire, en en retranchant plus des trois quarts.

= A peine fus-je endormi, que je me vis transporté avec Anselmo sur le bord d'un fleuve qui rouloit, dans une plaine vaste & aride, des eaux noires & transparentes. Là, nous trouvâmes un vieillard conduisant une barque effrayante :

» Les rames étoient lacrymes & tra» vaulx ; les bancs, soupirs continuels ; la » proue, pénitence sempiternelle ; la » pouppe, partie postérieure, damnation «.

Je suppliai le vieillard de me recevoir dans sa barque avec d'autres passagers de l'un & l'autre sexe qui bordoient le rivage, & parmi lesquels j'eus grand soin d'examiner si je ne verrois pas Genievre. Le Nautonnier nous refusa d'abord, sous le pré-

texte qu'il ne recevoit point les vivans; mais, par la vertu d'Anselmo, nous fûmes admis. Passé à l'autre rive, je vis ce lieu fameux & redoutable, formé pour la punition des crimes. Plusieurs Ombres me questionnerent, & je les questionnai à mon tour. Nous arrivâmes à la porte du Palais de Proserpine, gardée par cet effroyable chien à trois têtes : il ne peut rien sur les Ombres, parce qu'elles n'ont point de corps qu'il puisse dévorer; mais Anselmo & moi nous avions tout à craindre de sa furie. Anselmo lui donna un pain énorme, & pendant qu'il s'occupoit à le dévoret, nous passâmes sans crainte.

Je m'adressai à Proserpine, & lui fis humblement ma priere, en la conjurant de me dire si Genievre n'étoit point dans son empire. La Déesse me combla de bontés, me donna la permission de chercher dans l'immensité de ces lieux, celle qui m'avoit fait former une si pénible entreprise, & m'assura que si je la trouvois, il me seroit loisible de la reprendre. Nous parcourûmes ces gouffres immenses, nous vîmes le Cocyte, le Phlégéton, & arrivâmes jusqu'au pied du trône de Minos.

J'essayerois inutilement de peindre la multiplicité des supplices qu'offroit à

nos yeux ce barbare séjour ; mais ce qui ne peut se concevoir, c'étoient les plaintes ameres, les cris déchirans des malheureux voués à d'éternelles tortures. Nous quittâmes ces lieux d'horreurs, où Genievre ne pouvoit pas être ; ses graces, ses vertus lui en auroient interdit l'entrée. Nous passâmes au séjour des bienheureux ; & tout en marchant je demandois à Anselmo ce que c'étoit que l'ame, qu'elle certitude il avoit de sa résurrection, par quelle puissance elle ressusciteroit.

Nous supprimons totalement ces discussions, qui ne seroient que de mauvaises controverses qui n'autoient pas même le mérite du ridicule.

Je passai ensuite aux Champs Elisées ; c'est un lieu où tous les plaisirs se rassemblent. Les ames, qui y errent de mille côtés, y sont dans un état de tranquillité, de paix, de douce langueur, qui montre assez combien le bonheur dont elles jouissent est pur. Je venois de quitter ce lieu de délices, où Genievre encore ne s'étoit point montrée, quand nous vîmes venir à nous une Ombre jetant des cris aigus. O mon pere ! dis-je à Anselmo, quel crime a donc commis cette ame ? & quel châtiment va lui être infligé ? Interroge-la toi-même, me dit-il, je lui enjoins de te répondre. Par la vertu d'Anselmo, lui dis-je, réponds, quel est ton nom ? Ciel ! répond l'Ombre épouvantée, quel prodige ! c'est Pérégrin ! Etonné

d'être reconnu dans ces lieux, je l'interroge encore, & la presse de répondre. Je suis, me répondit-elle, Astane, reconnois-moi, & me plains. C'est moi qui causai seule presque tous tes tourmens & ceux de Genievre. J'appris à sa mere vos amours l'un pour l'autre, je l'instruisis du don qu'elle t'avoit fait de cette médaille, qui depuis me fournit à moi seule le projet de te rendre suspect à Genievre, en disant que tu la donnois à Léonore; seule j'ai formé tous les complots que la générosité d'Anastasie m'a mis à portée de faire réussir; enfin c'est moi qui suis la cause de tes derniers malheurs. Gagnée par Anastasie, c'est moi qui forçai Genievre à te fuir, & à quitter tout à la fois son pere, sa mere & son amant, pour aller gémir au loin sur son infortune. Malheureuse, m'écriai-je, tous les tourmens divers qu'enfante ici la barbarie la plus outrée, réunis sur toi, n'expieroient point ton crime! Que t'avois-je fait pour faire mon malheur? pourquoi me priver du seul objet que j'aime au monde, & m'éloigner de celle qui, dans le fond de son ame, me rendoit plus de justice? Mais je ne te quitte pas, réponds, quel lieu habite Genievre? où la fureur de son pere a-t-elle conduit ses pas? Cesse, me dit Astane, de me reprocher des crimes que je ne peux me dissimuler à moi-même; dans ces lieux de tourmens & d'horreurs, les ames se jugent elles-mêmes, se connoissent, & ne repoussent plus cette voix intérieure, à laquelle les Mortels évitent trop souvent de répondre. Genievre est dans un Couvent de l'Ordre de Saint-Benoît, situé en Italie vers le pied des monts Apennins, non loin de la mer. Ne m'en demande pas d'avantage; & elle disparut tout à coup. J'entendis une voix qui me dit: *Sors*

de ton sommeil, Pérégrin, & suis ta destinée. A l'instant mes yeux s'ouvrirent au jour; & la tête étonnée de toutes les idées qui se présentoient en foule à ma mémoire, je portois de tous côtés des regards fixes & cependant incertains, qui témoignoient assez mon extrême surprise; peu à peu le nuage qui les tenoit enveloppés se dissipe, & je vois Anselmo en priere au même lieu où je l'avois vu se placer en commençant à m'endormir.

Pérégrin, après avoir quitté Anselmo, & lui avoir promis de suivre exactement ses conseils, monte sur un vaisseau qui faisoit route en Chypre; mais une tempête affreuse le jette sur une côte déserte, où l'équipage est forcé de mouiller pour réparer ses dommages. Pérégrin, excédé de fatigues & de travaux, s'endort sur le sable, & le vaisseau en état de remettre à la voile, part sans s'appercevoir de son absence. Il vécut cependant plusieurs jours de quelques fruits & de coquillages, sans rencontrer personne dans cette isle; enfin il apperçoit au pied d'une montagne quelques Pasteurs. Il n'entend point leur langage, & ne peut s'en faire entendre; mais il marque avec des signes ses besoins: bientôt ils le comprennent, & on l'emploie à la garde des troupeaux. Il y avoit deux mois que Pérégrin vivoit ainsi dans un coin de la terre dont la mer ne lui permettoit pas de sortir, lorsqu'un petit vaisseau vint échouer sur cette côte. Il aide à le réparer, &, pour prix de ses soins, demande son passage. Ce n'étoit point encore là le terme de ses malheurs, le vaisseau sur lequel il étoit monté fut pris, & l'équipage conduit prisonnier à Lisbonne; le hasard le mit à portée de rendre service au Roi de Portugal, qui lui donna

sa liberté ; enfin il s'embarque encore, & arrive à Ravenne.

On est tout étonné de voir, quelques momens auparavant, Pérégrin causer avec Agathès, sans que l'on sache comment ils se sont rejoints : mais ces irrégularités ne sont pas faites pour arrêter dans les Ouvrages de ce genre & de ce temps-là.

Quoi qu'il en soit ; Pérégrin, arrivé à Ravenne, fut au Couvent de Saint-André, & y parla long-temps avec une Sœur Converse, nommée Ruffine, qui lui demanda s'il ne travailloit pas à la journée, offrant de lui procurer de l'emploi dans le Couvent ; parce que le jardinier de la maison les quittoit. Pérégrin accepte, & fait ses conditions. Cette conversation mérite d'être rapportée : c'est Pérégrin qui commence. — Quelque désir que j'aie d'accepter vos offres, je voudrois, avant tout, savoir quel est le travail que vous exigez, les gages & la nourriture que l'on donne. — Les gages sont de trois *Boulonghins* par mois ; quant à la peine, il faut bien labourer, car la Communauté est nombreuse. — Combien êtes-vous ? — Soixante. — Toutes Professes ? — Assurément. — Combien de Domestiques ? — Quinze. — Et de Converses ? — Quatorze. — Ces Dames sont-elles toutes du pays ? — Oui, à l'exception d'une, qui depuis trois ans fut ici amenée, non pas pour y être Religieuse, mais pour y vivre sous la même discipline que les autres. — C'est apparemment quelque femme mal vivante à qui l'on a donné cette pénitence ? — Je ne le crois pas ; du moins elle mène une vie exemplaire. — Pourquoi donc est-elle ici ? — Pour fuir le monde. — Et quel est son pays ? — Je l'ignore. — Son nom ? — Hip-

polyte. = Est-elle belle ? = La nature ne fit jamais rien de plus parfait. = Les traits de son visage ? = Sont parfaits. = Son teint ? = D'une blancheur aussi éclatante que celle des perles orientales. = Ses cheveux ? = blonds & longs. = Son front ? = Grand & serein. = L'œil ? = Très brillant. = L'âge ? = Dix-neuf ans. = Le nez ? = Bien fait. = La bouche ? = Vermeille. = Les dents ? = Du plus beau blanc du monde. = L'haleine ? = Saine & odoriférante. = La voix ? = Mélodieuse. = La prononciation ? = Franche & nette. = Les mains ? = Plus blanches que la neige. =

Nous supprimons le reste de ce portrait détaillé, qui devient fastidieux.

Pérégrin apprend de Ruffine, qu'Hippolyte est arrivée dans ce Couvent accompagnée de deux femmes, dont l'une, nommée Astane, est morte il n'y a pas long-temps ; & l'autre, appelée Lena, est encore auprès d'elle. A ce nom d'Astane, morte depuis peu, Pérégrin ne doute pas que ce soit Genievre ; mais il se contient, & se garde bien de s'ouvrir à la sœur Ruffine ; au contraire il lui dit qu'il a beaucoup voyagé, qu'il rapporte une Relique précieuse, & qu'il desireroit bien la remettre entre les mains d'une personne d'une grande piété ; & d'après le bien qu'elle lui a dit d'Hippolyte, il ajoute que c'est à elle qu'il la destine.

La bonne sœur Ruffine n'a rien de plus pressé que d'aller conter à Hippolyte tout ce qu'elle vient d'entendre. Cette Hippolyte en effet n'étoit autre que Genievre ; elle fit à peu près sur Pérégrin les mêmes questions qu'il avoit faites sur elle, & son cœur ne lui permit pas de s'y méprendre. Mais comment se voir ? Ce fut Ruffine, qui, persuadée

qu'elle travailloit pour la plus grande gloire de Dieu, fut chargée de toute cette affaire. Le lendemain elle conduisit Pérégrin dans le jardin, au pied d'une fenêtre, & déjà Genievre y étoit à l'attendre. Nos Amans se virent, se reconnurent, se raconterent tous les maux qu'avoit occasionnés leur absence; ils ne se dirent rien du plaisir qu'ils avoient de se revoir, leurs yeux l'expliquoient assez. Ils convinrent entre eux de chercher enfin les moyens de s'unir ensemble après tant de malheurs : mais Genievre ne voulut y consentir qu'avec le consentement de son pere. Quelque dure que fût cette loi, quelque impossibilité qu'il y eût à l'obtenir, Pérégrin obéit. Tels sont les vrais Amans, leur zele n'est jamais rebuté par les obstacles.

Ces choses ainsi convenues, Pérégrin vint trouver Agathès, & lui fit part non seulement de son heureuse découverte, mais de la nécessité d'obtenir l'aveu d'Angiolo pour son mariage avec Genievre. Agathès, qui voyoit mieux les difficultés, parce qu'il n'étoit pas amoureux, imagina que ce seroit s'éloigner à jamais de la réussite, que de porter directement cette demande à Angiolo : mais il proposa de retourner à Ferrare seul, & de répandre le bruit de la mort de Pérégrin; parce que, disoit-il, si Angiolo s'en applaudit, ce sera une preuve qu'il ne consentiroit pas à lui donner sa fille; & de plus, ce sera une raison pour qu'il fasse donner la liberté à Genievre, qu'il n'aura plus de raison de cacher aux poursuites de son Amant. Si au contraire il s'en afflige, on lui dira que cette mort, quoiqu'elle paroisse certaine, n'est cependant qu'une conjecture, & que si Pérégrin reparoissoit,

soit, il pourroit terminer toutes ses peines, en lui accordant la main de Genievre.

Cette idée plaît à nos Voyageurs; ils s'y arrêtent; & Agathès part pour en suivre la réussite. Pendant qu'il fut à Ferrare, on pense bien que nos Amans ne manquerent pas de se voir, & que la bonne Ruffine, croyant toujours se prêter à la conservation des saintes Reliques, leur en procuroit les moyens. On fit bien plus. Pour éloigner d'elle toute espece de soupçons, Pérégrin remit à Genievre un petit coffre d'ivoire artistement travaillé, qui étoit supposé contenir ces Reliques; & Genievre dit à Ruffine que c'étoit un Ange qui lui étoit envoyé du Ciel avec ce présent, & qui avoit pris un corps pour lui parler plus librement. Il ne faut que de la ferveur & l'esprit étroit d'une vieille Religieuse pour croire à de pareilles choses.

Cependant Agathès avoit répandu à Ferrare le bruit de la mort de Pérégrin : mais loin d'attendrir Angiolo, il n'y vit qu'un moyen assuré de marier sa fille suivant ses désirs. En conséquence il écrivit à l'instant à l'Abbesse de Saint André, que la mort Pérégrin ne laissant aucun espoir à sa fille, elle devoit renoncer au penchant malheureux qu'il lui avoit inspiré, & se rendre enfin à ses désirs, en épousant Galéazzo d'Imola, auquel il la destinoit depuis long-temps; que si elle s'y refusoit, il falloit la punir de cette résistance, en lui rendant la vie bien plus malheureuse encore; qu'il comptoit sur ses bons offices, & la prioit de lui marquer ce qui se passoit à ce sujet.

Angiolo ne fit point mystere dans sa maison de cette lettre, ni de ce qu'elle contenoit, & chargea un de ses Domestiques de la porter au Messager.

Ce Domeſtique, ami de Violante, paſſant devant ſa porte, lui fit part de tout cela. Violante, inſtruite de la vérité du fait par Agathès, l'avertit auſſi-tôt de ce qui ſe paſſoit; & celui-ci fut aſſez adroit pour s'emparer, ſur un prétexte quelconque, de la lettre d'Angiolo, & d'en ſubſtituer une autre pour la même Abbeſſe, dans laquelle on lui faiſoit dire qu'il avoit enfin dépoſé la haine ancienne & injuſte qui régnoit entre ſa famille & celle de Pérégrin; qu'ayant même appris qu'il étoit à Ravenne, & qu'il n'avoit ceſſé d'aimer Genievre, il la conjuroit, au reçu de ſa lettre, de le faire venir, & de procéder au mariage de ſa fille & de lui; qu'il lui aſſuroit pour dot deux poids d'or, & un autre poids d'or pour les bijoux & joyaux; voulant que la préſente lettre ſervît de pouvoir, & que, d'après elle, le mariage fût incontinent fait & conſommé.

Cette lettre eut tout l'effet qu'Agathès s'en étoit promis. L'Abbeſſe fit venir Pérégrin & Genievre; &, charmée de réunir deux cœurs ſi conſtans malgré leurs infortunes, elle fit célébrer le mariage dès le lendemain, au moment ou Agathès, qui avoit voulu laiſſer arriver la lettre avant lui, entroit dans Ravenne. L'Abbeſſe s'empreſſa d'annoncer à Angiolo l'exécution de ſa volonté, & la conſommation de ce mariage. Mais Agathès ſurprit encore cette lettre, y ſubſtitua une réponſe relative à la véritable lettre d'Angiolo, & revint encore à Ferrare, pour être témoin de tout ce que ce ſtratagême alloit produire.

A peine fut-il arrivé, qu'il apprit qu'Anaſtaſie étoit dangereuſement malade, & que Violante ne la quittoit pas. Celle-ci cherchoit à lui inſpirer

de temps à autre quelques remords sur la maniere dont elle avoit traité sa fille. Sa maladie empiroit, sa tête foiblissoit, la peur du dernier moment commençoit à se faire sentir : Anastasie fit appeler son mari, &, fondant en larmes, elle lui marqua toute sa douleur de la cruauté dont ils avoient usé l'un & l'autre envers Genievre. Elle joignoit à ce récit des sanglots & des soupirs qui la fatiguoient considérablement dans son état de foiblesse, & faisoient craindre à Angiolo qu'ils ne lui devinssent funestes : pour la calmer, d'après les conseils de Violante, Angiolo lui dit de ne pas s'affliger davantage ; qu'il consentoit, si Pérégrin reparoissoit, à le marier avec Genievre, qu'il lui en donnoit sa parole, en faisoit le serment, & qu'elle pouvoit être tranquille. Il ne croyoit pas s'engager beaucoup avec de pareilles promesses, puisqu'il étoit persuadé que Pérégrin étoit mort.

Anastasie rassurée en partie par ces paroles, commença à donner quelques espérances de rétablissement ; elle ne manqua pas de les attribuer à cette résolution & à son repentir de ses duretés pour Genievre. En conséquence, elle crut qu'il falloit conduire ce repentir jusqu'au bout, & exigea d'Angiolo, qu'il fit partir Violante pour Ravenne, à l'effet de ramener sa fille auprès d'elle, voulant elle-même lui assurer qu'elle consentoit à son mariage avec Pérégrin, si jamais il revoyoit sa patrie. Angiolo, toujours pour satisfaire sa femme & la calmer, non seulement consentit à ce que Violante partît pour Ravenne, mais lui donna tout pouvoir de marier Genievre & Pérégrin ensemble, si celui-ci, par hasard, se rencontroit sur sa route.

Les choses ainsi convenues, Angiolo ne croyant jamais que de tels engagemens pussent rien changer à sa volonté premiere, Violante partit, & ne fut pas plutôt arrivée à Ravenne, qu'elle écrivit à Angiolo & Anastasie, que Pérégrin s'y étoit effectivement trouvé, & que, n'ayant rien plus à cœur que d'accomplir sa promesse, elle l'avoit marié à Genievre.

Angiolo fut furieux de cette nouvelle, & vit bien, mais trop tard, qu'il avoit été joué; il n'étoit plus temps de se décider. Genievre & son mari revinrent à Ferrare, où ils furent reçus à bras ouverts de leurs parens. On y renouvela toutes les fêtes de la noce, comme si elle se fût faite le jour même; & nos Amans, après tant de peines, jouirent enfin du vrai bonheur. Mais hélas! il ne fut pas de longue durée. Genievre, au bout de neuf mois, donna à son mari un fils qui lui couta la vie; & la perte de Genievre conduisit peu de temps après Pérégrin au tombeau.

Nous ne nous permettrons pas de rapporter ici les détails d'une conversation de Violante & de Genievre; mais nous devons du moins l'indiquer, pour faire connoître la bizarrerie & le mauvais goût des Auteurs du commencement du seizieme siecle. Celui de Pérégrin donne à Violante la curiosité de pénétrer jusque dans les mysteres les plus cachés du mariage de Genievre. Malgré le ridicule d'un pareil tableau, nous sommes forcés de convenir qu'il y a des demandes & des réponses dans ce dialogue, qui sont d'une naïveté piquante & peu commune.

On ne peut se refuser, en terminant cet ex-

trait, de remarquer que Caviceo finit son Roman par une Epitaphe dans laquelle l'ombre de Pérégrin même se recommande en quelque façon à quelques Auteurs & Poëtes de son temps, qui sont encore connus. Il lui fait dire qu'il prie Lazaro Maria, Hercules Strozza, Marsile Ficin, Ange Politien, Pic de la Mirandole, & Philippe Béroalde, de manifester & rendre publics ses malheurs & ceux de Genievre. L'Ouvrage est tout-à-fait terminé par un compliment à une Dame qui paroît avoir été de la Maison des Ursins, & la même à laquelle le Livre est dédié. C'est une singularité que nous n'avons pas cru devoir laisser ignorer à nos Lecteurs.

L'Ane d'or d'Apulée, Roman satyrique, composé, comme on sait, en Latin, a été traduit plusieurs fois en François pendant le cours du seizieme siecle. La premiere Traduction, qui est de Guillaume-Michel, porte la date de 1521; la seconde, de George de la Boutiere, fut imprimée pour la premiere fois en 1553; & la troisieme, de Jean Louveau en 1558. C'est un des premiers Ouvrages dont on ait parlé dans la Bibliotheque des Romans: l'extrait s'en trouve dans le premier Volume de Juillet 1775.

En 1526, Gilles Corrozet, Libraire, connu par un grand nombre de Traductions, fit paroître celle d'un Roman Espagnol, sous le titre de la *Prison d'Amour, laquelle traite de l'Amour de Leriano & de Lauréole, à la louange des Dames.* On trouvera un léger extrait de cet Ouvrage

dans le premier Volume de Juillet 1779 de la continuation de la Bibliotheque des Romans. Sans trop examiner si cet extrait est aussi bien fait qu'il pourroit l'être, nous croyons qu'il peut nous dispenser d'en donner un autre. Le Roman original a eu le plus grand succès dans sa Langue naturelle. La premiere édition en Espagnol est de l'année 1496, Burgos. Nous en connoissons une seconde de 1516, une troisieme de 1525, une quatrieme de 1526, & enfin deux de 1560 & 1567, où le texte Espagnol se trouve à côté de la traduction de Corrozet. L'Auteur s'appeloit Hernandès Diego de san Pedro. Lelio Manfredi l'a traduit en Italien.

FIN de la quatrieme Section des Romans du seizieme siecle.

TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans cette quatrieme Section des Romans du ſeizieme ſiecle.

CHRONIQUES de Normandie. (Extrait) Page 195
Hiſtoire des trois fils de Rois. (Extrait) 219
Hiſtoire du petit Jehan de Saintré. 276
Floridan & la belle Ellinde. ibid.
Gerard de Nevers & Euriant ſa mie. ibid.
Guiſcard & Giſmonde. 277
Pérégrin & Genievre. (Extrait) 278
L'Ane d'or d'Apulée. 391
La priſon d'Amour. 392

FIN de la Table.